This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Princeton University Library
32101 073762294

0914
.108
V.101

Library of

Princeton University.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE

L'Académie Nationale de Metz

LETTRES, SCIENCES, ARTS & AGRICULTURE

L'Académie de Metz a été fondée par Lettres patentes de Juillet 1760

2e Période. — 101e Année, 4e Série, 1re Année
1914-1920

METZ
IMPRIMERIE SPÉCIALE DES VOIX LORRAINES
21, rue du général Franchet d'Espérey
—
1921

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE

L'Académie Nationale de Metz

LETTRES, SCIENCES, ARTS & AGRICULTURE

L'Académie de Metz a été fondée par Lettres patentes de Juillet 1760

2e Période. — 101e Année, 4e Série, 1re Année
1914-1920

METZ
IMPRIMERIE SPÉCIALE DES VOIX LORRAINES
21, rue du général Franchet d'Espérey

1921

Digitized by Google

Digitized by Google

COMPTE RENDU

DE

M. MAUJEAN, Secrétaire

POUR L'EXERCICE 1919-1920

Messieurs

Après l'entrée des troupes françaises dans la ville de Metz, le premier soulagement qu'éprouva le peuple lorrain fut le retour à la langue du pays, et ce fut le premier souci du gouvernement français de lui venir en aide dans cette circonstance. Ne fallait-il pas, suivant l'expression de M. Mirman, renouer fil à fil la trame tranchée brutalement il y a 48 ans ? La France n'y faillit pas.

De tous côtés, on se mit au travail, et bientôt la Lorraine entière ne fut plus qu'une immense école, dans laquelle élèves et maîtres rivalisaient de zèle pour enseigner, pour apprendre ou réapprendre la langue de leurs grands-pères.

La Lorraine fêta le triomphe de la langue Nationale.

Il fallut aussi songer au public lettré de la ville de Metz.

Prise entre deux universités réputées, celles de

522162 Digitized by Google

Nancy et de Strasbourg, Metz ne pouvait espérer la création d'une université d'état.

Comment, dès lors, satisfaire aux besoins intellectuels particuliers de notre cité ? Comment faire de cette ville un centre universitaire actif et vivant ?

Dès le mois d'avril 1919, le gouvernement français y avait songé ; il s'était préoccupé, dans la désignation des professeurs appelés au Lycée de Metz, de la fondation de cours universitaires. On ne nomma à cet établissement que des professeurs agrégés, maîtres éprouvés de l'Université de France, qui, à côté de leurs cours d'enseignement secondaire au Lycée, seraient chargés de cours d'enseignement supérieur, dont l'ensemble devrait constituer une sorte d'Université messine.

Ces cours s'adresseraient à la fois aux étudiants, jeunes gens et jeunes filles des classes supérieures de nos grandes écoles, et au public lettré qui, après un demi-siècle de séparation de la mère patrie, aspirait à reprendre contact avec la pensée française.

Les cours furent ouverts le samedi 22 novembre 1919, par une conférence de M. Beck, proviseur du Lycée, sur le rôle de la France dans le monde, et continuèrent régulièrement tous les jours de la semaine, exception faite des jeudis et des jours fériés :

Le lundi, par M. Dubled, professeur agrégé des lettres, sur le théâtre français contemporain ;

Le mardi, par M. Nabert, professeur agrégé de philosophie, sur la Pensée française depuis 1871 ;

Le mercredi, par M. Moussat, professeur agrégé des lettres, sur les poètes français depuis le 16e siècle ;

Le vendredi, par M. Braun, professeur agrégé d'his-

Digitized by Google

toire sur la politique extérieure de la France, depuis 1871 ; tandis que le samedi était réservé pour des conférences diverses par MM. Beck, professeur agrégé des lettres, proviseur du Lycée, About, professeur agrégé des lettres, Delort, professeur agrégé de grammaire, Bertinet, professeur agrégé de physique, Bourgin et Etienne, professeurs agrégés d'histoire, Orange, professeur agrégé d'anglais, Lichnerowicz, professeur agrégé de grammaire, Santelli, professeur agrégé d'allemand.

Après les vacances de Pâques, MM. Braun et Nabert ayant terminé leur cours, il ne subsista plus que les deux cours de M. Dubled et de M. Moussat, et la conférence hebdomadaire.

L'Université catholique de Paris, de son côté, s'était empressée, au lendemain de la victoire, d'offrir à ses frères recouvrés de la grande cité de Metz une série régulière de conférences.

Ces cours, professés par les plus éminents de ses maîtres, portaient également sur la littérature, la philosophie, l'histoire, le droit, les sciences, et d'une façon générale sur les grands mouvements d'idées de la civilisation française.

Ils commencèrent au 21 octobre 1919 et continuèrent tous les mardis soirs, sans interruption, jusqu'au 17 mars 1920.

On y entendit tour à tour Mgr. Baudrillart, de l'Académie Française, MM. l'abbé Colin, docteur ès-sciences, professeur d'histoire naturelle, Gustave Gautherot, docteur ès-lettres, professeur d'histoire moderne, Eugène Godefroy, docteur en droit, professseur de droit administratif, le Bidois, docteur ès-lettres, professeur de littérature française, l'abbé

Digitized by Google

Touzard, docteur en théologie, professeur d'Écriture sainte.

Enfin, dans la salle de réunion du Groupe messin de conférences, M. Louis Bertrand nous entretint de la Lorraine dans la Patrie française ; Mgr. Ginisty, évêque de Verdun, de la reconstruction des églises dévastées ; M. André Hallays, de l'œuvre de l'architecte Blondel, à Metz, et M. Gabriel Depeyre, membre de l'Académie des Jeux Floraux, à Toulouse et membre correspondant de l'Académie de Metz, de la Formation de la France.

La plupart de ces conférenciers étaient pour nous d'anciennes et chères connaissances. C'étaient les mêmes qui, sous le régime précédent, venaient nous apporter, dans les plis de leurs vêtements, comme un vent de liberté de notre chère France.

Qu'il me soit permis d'insister ici sur l'œuvre admirable et ingrate entreprise sous l'ancien régime par les deux groupes messins de conférences. Ils nous ont procuré, Dieu sait au prix de quels sacrifices et de quels ennuis, les uniques jouissances littéraires qui aient été à notre portée pendant les dix années qui ont précédé la guerre. Ils ont été, pour la conservation de la langue et de la pensée françaises en Alsace-Lorraine, des facteurs de tout premier ordre, et c'est pour l'Académie une intime satisfaction de les avoir toujours soutenus.

Personnel

L'année qui vient de s'écouler a apporté dans vos rangs des modifications profondes, et je puis ajouter : des modifications heureuses. La mort, en effet, n'y a pas creusé de vides, et, d'autre part, votre se-

Digitized by Google

crétaire a eu la joie d'annoncer à 13 membres honoraires, à 14 membres titulaires, à 6 associés-libres résidants, à 9 associés-libres non résidants, à 1 membre agrégé-artiste, et à 19 membres correspondants leur élection à l'Académie de Metz.

Il a eu la curiosité de compulser vos mémoires, ainsi que les registres où sont transcrits les procès-verbaux des séances, et il est en mesure de vous affirmer que c'est un record qu'il détient. Il n'y eut jamais, depuis l'existence de votre compagnie, une année académique aussi fertile en admissions.

A l'occasion des fêtes du centenaire, en juin 1919, vous aviez convié à vos réjouissances toutes les sociétés savantes avec lesquelles vous entretenez l'échange de publications. Ces invitations, toutes platoniques, ne sortaient pas des bornes d'une stricte politesse, et les difficultés de circulation qui existaient alors vous autorisaient à ne pas trop compter sur leur efficacité.

Quelles furent votre surprise et votre joie de voir affluer de tous les points de la France, d'Abbeville à Toulouse, d'Evreux à Mâcon, de Rouen à Dijon, de nombreux délégués, impatients de vous offrir, au sujet du Centenaire de votre compagnie, en même temps que de sa renaissance, les félicitations de toute la France savante.

L'Institut de France et l'Université de Paris avaient prêché d'exemple, et les statues allégoriques du grand escalier de l'Hôtel de Ville virent défiler les uniformes verts brodés comme aux grands jours de l'Académie Française.

Vous avez cru ne pouvoir mieux vous acquitter de votre dette de reconnaissance vis-à-vis de ces Messieurs qu'en vous les attachant par un titre ho-

Digitized by Google

norifique, et vous avez élu au titre de membres honoraires : M. le comte d'Haussonville et M. Eugène Brieux, de l'Académie Française :

M. Henri Auguste Omont et M. le comte Durrieu, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ;

M. Emile Bertin, M. l'Amiral Fournier et M. le général Bourgeois, de l'Académie des Sciences ;

M. Charles-Louis Girault et M. Charles-Louis-André Michel, de l'Académie des Beaux-Arts ;

M. Léon-Clément Colson et M. Fernand Laudet, de l'Académie des Sciences morales et politiques.

Vous vous êtes attaché, au titre d'associés-libres non résidants les membres de la Délégation que vous avait envoyée votre voisine, l'Académie de Stanislas :

M. Lucien Michon, professeur à la Faculté de droit, président ;

M. de Lallemand de Mont, Vice-président ;

M. Charles Guyot, secrétaire perpétuel ;

M. Henri Mengin, avocat à la cour, maire de Nancy ;

M. Albert Collignon, professeur honoraire à la Faculté des lettres ;

M. Charles Sadoul, conservateur au Musée historique lorrain, ces trois derniers membres titulaires ;

Et vous avez élu, au titre de membres correspondants :

M. Désiré Ferry, avocat à la Cour d'Appel de Paris ;

M. Lucien Valin, maire de Rouen, président de l'Académie de cette ville ;

M. Alphonse Kemp, Ingénieur des Arts et Manufactures, à Luxembourg.

M. Gabriel Depeyre et M. le baron de Bouglon,

Digitized by Google

délégués de l'Académie des Jeux Floraux, à Toulouse ;

M. Duréault, M. Léonce Lex, et M. le commandant Charles de Montessus, tous trois délégués de l'Académie de Mâcon ;

M. Charles de Mecquenem, Directeur du service de l'Artillerie, à Bourges ;

M. Paul Saintenoy, délégué de l'Académie de Bruxelles ;

MM. Gérard et Émile Schmit, délégués de la Société Académique de Châlons-sur-Marne.

L'Académie n'a pas fini de payer sa dette de reconnaissance envers ceux qui, de près et de loin, sont accourus pour partager avec elle la joie de son retour à la France.

L'élection des représentants de l'Université de Paris, des académies d'Abbeville et d'Evreux, et de quelques autres sociétés savantes n'a pu avoir lieu faute des renseignements nécessaires, exigés par le règlement.

Des fonctionnaires que nous avait envoyés l'administration française au lendemain de l'armistice, un petit nombre seulement était pour nous des hommes nouveaux.

La plupart, originaires du Pays-Messin, y avaient conservé, malgré l'éloignement, des relations de famille et d'amitié, et n'avaient jamais abandonné l'espoir d'y revenir un jour. Après une absence de 40 ans, ils venaient reprendre leur place au foyer.

C'est surtout dans cette élite que vous avez puisé pour combler les brèches qu'avaient creusées dans vos rangs, pendant cinq ans, la mort et l'exil, et vous avez accueilli au titre de membres titulaires :

M. le général de division comte de Cugnac, au-

Digitized by Google

teur de nombreux ouvrages militaires, entr'autres : La campagne de Marengo, qui fut couronné par l'Académie Française ; M. Maurice Bompard, sénateur, ancien ambassadeur de France, grand-Officier de la Légion d'Honneur, petit-fils de M. Barthélemy Bompard qui fut maire de Metz de 1832 à 1839, auteur distingué de différents ouvrages sur la législation de nos colonies et sur l'Ame française de la Lorraine ;

M. Pierre Braun, professeur agrégé d'histoire, chevalier de la Légion d'Honneur, également d'origine messine, qui a collaboré à toutes les revues historiques de la région et publié plusieurs travaux remarquables sur la Lorraine ;

M. le commandant Ernest Huber, officier de la Légion d'Honneur, qui fut chargé, durant la dernière période de la guerre, de l'enquête sur les vols de travaux d'art commis à Saint-Mihiel et Hattonchâtel ;

M. Charles Etienne, professeur au Lycée, que des liens nombreux unissent à la ville de Metz. Par la publication des cahiers de doléances des bailliages de Dieuze, de Vic et de Vézelize, M. Etienne avait devancé les armées victorieuses de Foch et était venu dresser sa tente jusque sous les murs de Metz ;

M. Charles L'hôpital, Directeur de l'Instruction publique, agrégé d'Histoire et de géographie, l'un des premiers, et l'un des bons ouvriers de notre rattachement intime à la Grande France ;

M. le colonel Deville, maire de Plappeville, officier de la Légion d'honneur.

M. le général de division Félix de Dartein, alsacien d'origine, mais qui est entré par son mariage dans une illustre famille messine, auteur de plusieurs ouvrages militaires, dont : *la 56e division au feu.*

Digitized by Google

Vous avez accueilli, au titre de membres honoraires:

M. Léon Barillot, artiste-peintre, membre du jury de peinture, natif de Montigny ;

M. Emmanuel Hannaux, sculpteur, le génial auteur du monument de Noisseville, membre correspondant depuis 1886.

et au titre de membres associés-libres :

M. Dourt, ancien avocat, auteur de divers travaux de jurisprudence comparée ;

M. le capitaine Jean Geisler, dont le grand-père, membre correspondant de l'Académie, fut pendant l'occupation allemande la providence des jeunes auteurs de langue française ;

Et M. Adolphe Aderer, romancier et auteur dramatique, rédacteur au Temps, dont le père fut membre de votre compagnie jusqu'en 1885.

Enfin vous vous êtes attachés au titre de membres correspondants ;

M. le général Feldmann, à Versailles ;

M. le général Justin Dennery, à Neuilly ;

M. Charles Hirschauer, bibliothécaire à Versailles, et M. Louis Fréchard, en religion frère Adrien, natif de Pommerieux, professeur au pensionnat de St-Joseph, à Hachy, qui prend part à nos concours depuis 15 ans ;

M. le Lieutenant-colonel de la Valette du Coetlosquet.

Mais pour avoir choisi de nouveaux collaborateurs parmi ceux à qui la Lorraine n'a jamais cessé d'être une patrie, votre intention ne fut jamais d'en exclure ni les Français de la Métropole étrangers au pays et venus à vous, investis d'un emploi administratif,

Digitized by Google

ni les Lorrains du terroir. Parmi les premiers, vous avez jugé dignes de l'honorariat : M. Ernest Babelon, membre de l'Institut, dont vous avez surtout apprécié le récent ouvrage : Le Rhin dans l'histoire ;

M. Henri Vever, dont le ciseau délicat avait sculpté les objets artistiques qui furent offerts par la ville de Metz aux Maréchaux Foch et Pétain.

Vous avez été heureux de vous associer comme membres titulaires :

M. le colonel Cambuzat, commandant en second le Centre d'Etudes d'Artillerie, auteur d'un recueil de poésies, qui, sous le modeste titre de : Premier Recueil, cache les qualités les plus originales et les plus solides ;

M. le Médecin-Inspecteur Sabatier, qui, après une brillante carrière militaire, est venu à nous chargé de la direction du Service Sanitaire du terriroire de Lorraine ;

M. René Delaunay, le brillant musicien et compositeur, qui ne craignit pas de tenter la reconstitution, à Metz, d'un conservatoire de musique et d'initier la population aux beautés de l'art musical français en organisant des concerts.

Vous avez encore élu, comme membre associé-libre non résidant :

M. Robert Parisot, professeur d'histoire de l'Est de la France à l'Université de Nancy, l'illustre historien de la région lorraine, dont les travaux : Le royaume de Lorraine sous les Carolingiens, Les Origines de la Haute-Lorraine, et la 1re partie de l'Histoire de Lorraine, sont dans toutes les bibliothèques ;

Et comme membres correspondants :

Digitized by Google

M. Léon Coutil, ancien président de la Société Archéologique de France, auteur de nombreux travaux sur la préhistoire des provinces françaises ;

M. James Hyde, président de l'Alliance française en Amérique ;

et M. le baron Jacques Riston, ingénieur d'agriculture à Nancy, auteur de différents traités sur la culture de la vigne.

L'ancien contingent lorrain vous a fourni un membre titulaire ;

M. Auguste Hertzog, Inspecteur du Service agricole et directeur de l'École d'Agriculture de Metz, dont l'activité et l'éclectisme ont touché à presque tous les intérêts vitaux de notre contrée : agriculture, viticulture, économie politique et histoire locale ; et un membre agrégé artiste :

M. l'abbé Justin Bour, aumônier à Borny, qui s'est voué à la restauration du chant grégorien et de la musique religieuse et a sauvé de la confiscation nombre de montres d'orgues et de cloches ayant valeur artistique.

Combien je serais heureux, Messieurs, de vous rappeler, au lieu de cette courte et sèche nomenclature, les titres nombreux qui ont signalé à votre choix vos nouveaux confrères, l'analyse de leurs œuvres, leurs aspirations, leurs succès et leurs revers ! Ils sont trop, et je ne saurais abuser de vos instants. Qu'il vous suffise de savoir qu'on trouve dans cette liste des poètes, des historiens, des philosophes, des archéologues, des romanciers, des auteurs dramatiques, des peintres, des sculpteurs et des musiciens, et que d'une telle diversité de talents naîtra certainement pour l'Académie de Metz une collaboration aussi intéressante que variée.

Digitized by Google

Travaux de l'Académie

Vos derniers venus, MM., ont pris à tâche de justifier votre choix. Ils se sont crus engagés par le titre que vous leur avez donné, et grâce à cette émulation d'activité, l'année qui vient de s'écouler a été fertile entre toutes.

Un rapide exposé des travaux suffira, j'espère, pour vous en convaincre.

M. Lerond a abandonné pour cette fois l'étude des légendes lorraines qu'il affectionne, et vous a présenté une notice sur le plus pittoresque faubourg de Metz, St-Julien. La partie géologique dont il vous a fait lecture, en sera l'un des chapitres les plus intéressants.

La découverte, dans un bois entre Mensdorf et Flaxviller, d'une inscription lapidaire dédiée au dieu Verdun, deo Veroduno, et à la Déesse Inciona, a été pour M. van Wervecke, professeur honoraire à l'Athénée de Luxembourg et votre membre correspondant, l'objet d'un savant mémoire sur les dieux Verduns du Luxembourg.

Suivant l'auteur, Verodunus, qui portait le même nom que la ville française de Verdun, n'aurait pas reçu ce nom de la localité où il aurait été adoré, mais il aurait été cette localité même personnifiée.

Vous avez reçu de M. J. J. Barbé, membre correspondant, une note concernant l'auteur, inconnu jusqu'aujourd'hui, des trophées d'armes qui accompagnent la statue du Maréchal Fabert, sur la Place d'Armes, et M. le général Dennery vous a communiqué deux intéressantes notices biographiques sur le général de brigade baron d'Ismert de 1768 à 1826, et sur la famille de Faultrier.

Digitized by Google

L'Académie eût été heureuse d'honorer publiquement la mémoire du général d'Ismert, en faisant appliquer à sa maison natale, à Téting, une plaque commémorative. Malheureusement les recherches faites pour identifier cette maison n'ont pas abouti, et il fallut abandonner le projet.

Le savant entomologiste qu'est M. l'abbé Kieffer, professeur au collège de Bitche et membre correspondant vous a présenté une fort intéressante dissertation qu'il intitule modestement : Causerie sur les abeilles, et qui est le fruit de longues et minutieuses observations.

Je n'insisterai pas sur ce travail, que vous aurez le plaisir de lire dans vos mémoires.

Enfin M. Doublet, astronome à l'Observatoire de Bordeaux, membre correspondant, nous a entretenus des phénomènes célestes et des terreurs populaires.

Messieurs,

Vos délégués ont assisté, il y a quelques semaines, à la séance annuelle de votre grande sœur et amie, l'Académie de Stanislas, et ils en sont revenus enchantés du gracieux accueil qu'ils y ont trouvé.

Les beaux discours qu'ils y entendirent d'hommes éminents devant une foule recueillie, dans ces somptueux salons de l'hôtel de ville de Nancy, les ont impressionnés, et ils se sont demandé s'il n'y aurait point témérité, pour l'Académie de Metz, d'aspirer à une telle perfection. Ne porte-t-elle pas au pied, comme un poids mort, les 48 ans d'oppression, pendans lesquels, au lieu de tendre à l'idéal qu'avaient rêvé ses fondateurs, elle dut fuir tout contact avec le public et se replier sur elle-même ?

Digitized by Google

Et voilà que ce qui désolait vos délégués, vous sera peut-être compté comme votre plus grand titre de gloire.

Voici comment s'exprimait, à la séance annuelle de 1872, M. Abel, secrétaire de l'Académie :

Quelques-uns de nos membres sont venus, les larmes dans la voix, nous faire leurs adieux en disant avec Virgile : que la séparation du sol natal et des amis d'enfance est pénible et cruelle ! Il nous faut laisser là nos domaines héréditaires. C'est un étranger, qui ne parle pas notre langue maternelle, qui va désormais cultiver les champs de nos pères !

Nous, académiciens, nous avons répondu à ces doléances, à ces regrets, en montrant du doigt l'article 1er de notre règlement, qui dit que l'Académie de Metz s'est assigné pour but de travailler au progrès des lettres, des sciences, des arts, et à la prospérité de l'agriculture et de l'industrie dans le pays mosellan.

Comment avez-vous tenu compte de ce testament politique des académiciens qui vous ont précédés ?

Au milieu des ruines morales et matérielles amoncelées autour d'elle, l'Académie est restée impassible. Quoique atteinte dans ses œuvres vives, elle a repris ses réunions avec la régularité des temps passés et a renfermé au plus profond de son cœur la blessure qui lui avait été faite. Abandonnant le rôle qu'elle remplissait jusque-là dans la vie publique, elle s'est formé un autre idéal, moins brillant peut-être mais plus noble, plus grand encore, et l'a poursuivi sans trêve.

Voilà, Messieurs, ce qui doit être votre grande consolation.

Et aujourd'hui, que tout est à l'allégresse, que

Digitized by Google

votre compagnie est reconstituée, que vos séances publiques sont redevenues des fêtes pour la cité et attirent dans cette salle une foule nombreuse et sympathique, peut-être accorderez-vous un souvenir reconnaissant à ceux qui, pendant un demi-siècle, travaillèrent dans l'ombre à la conservation de la pensée française et ne connurent point les joies du triomphe.

Ceux-là viennent d'ajouter, au passé de grandeur et de gloire de l'Académie de Metz, la plus belle page de son histoire.

Digitized by Google

Digitized by Google

COMPTE RENDU
des concours académiques
de 1920

Les concurrents pour les concours académiques de 1919-1920 n'ont guère été moins nombreux, ni moins intéressants dans leurs productions qu'aux beaux jours de l'Académie.

Cependant pour le concours de poésie qui va nous occuper tout d'abord, il s'est trouvé nécessaire d'éliminer un certain nombre de pièces, en grande partie du genre patriotique.

L'Académie ne peut qu'applaudir aux sentiments élevés qui les ont dictées et aux bonnes intentions dont elles sont remplies. Mais si l'émotion patriotique des auteurs est bien naturelle, en face des grands évènements dont ils ont été témoins, elle ne saurait justifier chez eux ni le manque de clarté dans la pensée, ni surtout un mépris aussi complet des règles de la poésie.

Trois travaux vous ont paru dignes de récompense :

M. E. Dalbin, avenue du Palais de Justice, à Morhange, a présenté, sous le titre général : Après l'orage, 6 pièces écrites après la guerre, et M. Louis Féchard, en religion frère Adrien, professeur au col-

Digitized by Google

lège de Hachy, six pièces intitulées : Drames de la Grande Guerre.

Avec quelques défauts, on trouve dans ces pages un véritable souffle de poésie et une noble élégance de forme.

Les deux concurrents vous ont paru dignes d'une médaille de bronze, moyen module.

Le troisième, M. le colonel Cambuzat, laisse loin derrière lui les deux autres. Il a présenté une pièce en deux actes : Jeunes et Vieilles Amours, dans laquelle la finesse d'analyse psychologique s'unit à la perfection de la forme.

La nature et ses harmonies, l'amour de la patrie, la Justice, toutes choses éternellement belles, ont trouvé chez lui un interprète inspiré. C'est par des modulations délicates et variées qu'il anime ses chants, et il sait profiter de toutes les ressources, toute la souplesse du rythme pour communiquer la vie, la grâce et le mouvement à ses créations.

Vous lui avez voté une médaille de vermeil, tout en regrettant que votre fournisseur ordinaire ait déclaré n'être plus en mesure de livrer des médailles d'un ordre plus élevé.

Comme d'habitude, ce fut le concours d'histoire qui réunit le plus grand nombre de concurrents.

Là aussi, il fallut procéder par élimination et exclure du concours un certain nombre de travaux ne répondant pas aux conditions posées par l'Académie.

Vous avez retenu les suivants. Ils furent examinés avec soin et trouvés dignes de récompense.

Couarrails devant Morhange, ouvrage imprimé, par M. l'abbé François Evrard. curé de Pettoncourt.

Digitized by Google

Ce n'est pas, ainsi que pourrait le faire supposer son titre un peu bizarre, un recueil de légendes ou de causeries de village comme on en entend aux veillées d'hiver. C'est une série de faits de guerre qui succédèrent à la bataille de Morhange et dont l'auteur a été le témoin, ou qu'il a entendu raconter par des personnes dignes de foi.

L'ouvrage offre des détails intéressants sur la vie d'un village du front, sur les rapports des officiers et des soldats dans l'armée allemande, sur les traitements infligés aux prisonniers. M. l'abbé Evrard a obtenu une médaille de bronze grand module. *M^me^ de Méjanès*, par M. l'abbé Hamant, supérieur du Petit Séminaire de Montigny, est un ouvrage d'édification plutôt qu'un travail historique. Il contient néanmoins sur les origines de la communauté de Ste-Chrétienne et sur l'histoire de la Révolution à Metz des détails fort intéressants,et il faut savoir gré à l'auteur d'avoir tiré de l'oubli l'une des grandes figures de l'histoire de Metz.

Il a été décerné à M. l'abbé Hamant une médaille d'argent petit module.

M. Lambert, rédacteur au Lorrain, a présenté un ouvrage manuscrit de 129 pages, avec 28 photographies et documents hors texte : De la prison à la caserne (1914-1918) journal d'un incarcéré politique d'Ehrenbreitstein.

Le Journal d'un incarcéré répond assez exactement à l'une des questions proposées pour le concours académique de cette année : Mesures prises contre les Lorrains, internements et exils.

Il se divise en deux parties : 1° La prison et la forteresse, 2° la caserne. Le récit remonte au dimanche 26 juillet 1914. Ce jour-là, le directeur politique du

Digitized by Google

« Lorrain » avait envoyé l'auteur en mission à Nancy pour y informer qu'à Metz, la garnison avait été alarmée, que déjà elle avait revêtu la tenue de campagne (feldgrau), et que les préparatifs militaires auxquels assistait, anxieuse, la population messine, n'étaient rien moins qu'une mobilisation déguisée.

A Nancy personne ne songeait à la guerre. Il y avait foule de promeneurs.

Les pantalons garances se mariaient harmonieusement aux fraîches et chatoyantes toilettes d'été. Le pioupiou devisait gaiment avec sa payse.

Pauvre Nancy ! A la direction du journal l'Est Républicain le secrétaire de rédaction de service n'osa prendre sur lui de faire passer dans l'édition du soir la « note d'un voyageur venant de Metz ».

Et l'auteur continue par les graves décisions prises successivement par le gouvernement allemand : état de siège, interdiction des journaux de langue française, arrestations, le départ pour Ehrenbreitstein, la vie de forteresse, la vie de caserne.

Il y a pour l'historien beaucoup à prendre dans le Journal d'un Incarcéré. Il négligera sans doute certains chapitres, l'auteur n'ayant pas rédigé son journal pour le concours de l'Académie de Metz. C'est son excuse ; c'est l'excuse aussi de négligences d'ordre divers.

Il n'en demeure pas moins que le Journal d'un Incarcéré constitue un document d'une grande valeur.

Il a été décerné à M. Lambert une médaille d'argent grand module.

M. Cavelius, agriculteur à Rodlach et conseiller municipal de Bibiche, vous a raconté un épisode auquel il a été mêlé en qualité de délégué à Rodlach du maire de Bibiche.

Digitized by Google

Le 10 août 1914, il y eut, pendant la nuit, un échange de coups de feu entre des sentinelles de Rodlach et de Lacroix, à la suite duquel M. Cavelius, ainsi que quatre jeunes gens du village, furent arrêtés, maltraités et emmenés prisonniers.

C'est un incident, banal somme toute, pour le temps de guerre, et qui n'eut pas de suites graves, puisque nos cinq héros en ont été quittes pour huit jours de déplacement sans frais.

Le récit est simple, d'une modestie de bon aloi.

Il serait bon que chacun de nos villages mosellans eût son petit ou son grand Cavelius. Pour les encourager à se produire, vous avez accordé à celui de Rodlach une mention honorable.

Digitized by Google

Digitized by Google

LISTE DES PRIX DE VERTU

Décernés le 20 mai 1920

Par l'Académie Nationale de Metz

I. — Dévouement aux Prisonniers français

1. Mme Müller, née Stavelot, 19, rue du Neufbourg, une Médaille d'argent grand module.
2. Charles Marin, 8, rue d'Alsace, Metz, une Médaille d'argent petit module.
3. Jeanne Weisse, 8, rue Clovis, une Médaille de bronze grand module.
4. Arthur Geier, aux Etangs par Landonvillers. . 100 fr.

II. — Dévouement à la Famille

1. Odile Ludwig, à Montois-la-Montagne, une Médaille de bronze, moyen module.
2. Julie Pister, à Charly. 200
3. Paul Chénevé, à Goin. 200
4. Pauline Sallerin, veuve Obriot, de Mey . . . 300
5. Louis Sidot, de Pange 300
6. Marie Visse, de Pontpierre. 200
7. Gabrielle Barroyé, rue des Huiliers. 200
8. Vve Ludmann, née Bach, d'Achain près Rorbach. 300

III. — Dévouement aux Maîtres

1. Marie Campert, maison Saint-Bernard. . . . 300
2. Virginie Jullien, de Sanry sur Nied. 200

IV. — Héroïsme

1. Antoine, de Hauconcourt, une Médaillle de bronze moyen module.
2. Augustin Louis. 300

Digitized by Google

Digitized by Google

Pièces détachées

du Colonel Cambuzat

LES FÉES

Relisez-vous parfois nos vieux contes de fées,
Rêcits frais et naïfs, fragiles épopées,
Poésie en boutons qui devancent les fleurs ?

D'autres les ont goûtés qui furent des meilleurs ;
Je n'en veux pour témoin que le bon La Fontaine.
Il savait retrouver dans ces chants d'âme humaine,
Que fredonnait tout bas la folle du logis,
Des brins de vérité par les siècles acquis.

Ces dames, dont les sots se plaisent à sourire,
Avaient le bon esprit de rarement médire,
De se mêler beaucoup au commun des mortels,
Glissant un rayon d'or aux jours les plus cruels.
Quand l'une par hasard se rencontrait méchante,
Une autre survenait pour calmer l'épouvante ;
Puis, donnant en paiement quelque fécond labeur,
L'homme gagnait la paix et le repos du cœur.

Mais leur plus grand attrait, c'est que eurs caractères
Demeurent bien français. Point d'allures austères
De pédants d'outre-Rhin, de discours ténébreux
Où l'esprit à tâtons sonde un mâquis brumeux ;
Mais murmures légers de femmes dont la grâce
Résume la clarté, la gaieté de la race.

Digitized by Google

Leurs défauts, avoués avec sincérité,
Gardent aux fictions un air de vérité.
Aucune n'est parfaite : elles sont curieuses,
Sans abdiquer leur droit d'être malicieuses ;
Mais jalouses toujours du soin de leur beauté,
Conservent jusqu'au bout le charme et la bonté.

Que ces contes sont vrais ! Leur simple bonhomie
A plus d'enseignement, de science de vie
Que souvent la leçon d'un savant n'en contient.
Ils ont charmé l'enfant, et l'homme s'en souvient ;
Aux fous ils ont donné le grain de poésie,
Aux sages le parfum de douce rêverie ;
A tous ils ont appris qu'un seul maître, l'ennui,
N'a jamais retenu que les sots près de lui.

L'INDULGENCE

C'était pendant la nuit, nuit paisible et sereine,
Nuit de France endormant les plaines de Touraine.

Le nuage léger, qui par instants bordait
Le croissant de la lune, à loisir s'attardait
A l'aplomb d'un château dont les hautes fenêtres
Epanchaient leurs clartés aux troncs gris des vieux hêtres.
Prêts à s'évanouir aux premiers feux du jour,
Sylphes et farfadets folâtraient alentour.

Dans le joyeux manoir habitait une fée.

Chez elle cette nuit se tenait assemblée
De ces êtres charmants qu'alors on vénérait,
Et des choses du jour gaiement on discourait.

Deux lutins, au signal que fit la châtelaine,
Entrèrent, transportant une cassette pleine,
Etroite, verrouillée ainsi qu'un coffre-fort,
Que chacun soulevait par un pénible effort.

Digitized by Google

La dame de céans prit alors la parole :
« Voici, mes sœurs, un cœur pour qui je me désole. »
(L'usage était, dit-on, qu'on enfermât ainsi
Les cœurs dans ce temps-là). « Le dit cœur que voici
« Est celui d'un mortel qui là-bas dort encore,
« Et je dois le lui rendre à la prochaine aurore.
« Cet homme fut coupable et reste malheureux.
« Un cœur d'un pareil poids dans ses plis ténébreux.
« Doit tenir entassés des remords, de la haine,
« Et les pires tourments de la misère humaine.
« De tels maux, on saurait peut-être les guérir ;
« Mais je n'ai pu trouver le secret de l'ouvrir. »

On se piquait au jeu, surtout les jeunes fées.
A l'âme féminine on voit, dit-on, greffées,
Comme au chêne le gui, touffes de vanité,
Et même, par endroits, de curiosité.

Mainte qui fit l'essai dut s'avouer vaincue,
Et l'une, s'irritant de sa déconvenue,
S'écria qu'un tel cœur il fallait le briser.
Mais, étant belle et bonne, elle sut s'apaiser.

Une dernière vint, vieille au discret sourire,
Aux cheveux argentés, qui sortit, sans mot dire,
D'une aumônière en soie, une mince clef d'or.

Blanche et frêle, sa main souleva dès l'abord,
Sans peine, la cassette à pesante ferrure,
Puis la clef d'or sans bruit glissa dans la serrure.

Sous la douce caresse, à ce contact léger
Le couvercle s'ouvrit ; les yeux purent plonger
Dans l'écrin de misère et d'humaine indigence.
L'irrésistible clef se nommait l'Indulgence.

Digitized by Google

CONDUCTEUR MULETIER

Bêtes et gens ont chaud ; la colonne s'arrête.
Dix minutes encore, et l'on atteint la crête
Par trois lacets aigus, étroits, vertigineux
Dont le dernier paraît se perdre dans les cieux.

Cherchant l'édelweiss, le lys et la pensée,
Eveillant chaque fleur pour boire sa rosée,
Le soleil matinal a franchi les sapins ;
Il irise, à l'entour des artilleurs alpins,
Les vagues du brouillard dont la houle accompagne
Leur longue ascension aux flancs de la montagne.

En tête de la troupe un large muletier,
Michel Gaspard, maintient en travers du sentier
Le mulet de canon. L'intelligente bête
Sur l'épaule de l'homme a mis sa grosse tête
Dont l'oreille se dresse, effleurant le béret.
Face au ravin profond, conducteur et mulet,
Comme deux vieux amis prolongeant leur causette,
Se partagent le pain sorti de la musette.

Cette force au repos forme un vivant tableau,
Digne de la montagne et d'un cadre si beau.
L'homme est râblé, bronzé ; sa robuste stature
Se carre librement dans la grande nature.
L'animal est trapu, court ; le canon pesant
N'a jamais vu sous lui plier son rein puissant.
Chacun a dans les yeux ce regard calme et tendre
De l'être que l'on sent assez fort pour attendre.

Un coup de sifflet, bref ; l'instant d'après l'on part.
Il faut franchir le pas, car, une heure plus tard,
La neige au grand soleil commencera de fondre,
Et de quelque glissade on ne saurait répondre.
Le capitaine veille, au faîte du rocher,
Et vers sa batterie, on le voit se pencher.

Digitized by Google

Longeant l'à-pic, Gaspard, homme de confiance,
A gravi deux lacets ; sa tranquille assurance
Attaque le dernier, dépasse le tournant.
Le mulet s'infléchit, le cou tendu, courbant
D'un élan continu sa vigoureuse échine,
Dans l'abrupt escalier dont la brèche domine
Ceux qu'on entend souffler et qui montent d'en bas.
La pince de son fer s'incruste à chaque pas
Dans les aspérités de la roche schisteuse ;
Des bosses et des plis sur sa croupe nerveuse
Dessinent chaque effort des muscles endurcis ;
Dix coups de reins encor, le col sera conquis.

Tout-à-coup, sous sa prise, un membre de derrière
Arrache, à grand fracas, un large éclat de pierre.
L'animal, fléchissant, glisse jusqu'au jarret,
E le poids de la charge entraîne le mulet ;
Il se roidit en vain, son flanc s'affaisse, il tombe.

La volée du canon tout entière surplombe.

Un cri jaillit, vibrant ; tous se sont arrêtés.
D'en bas, ceux qui montaient fixent, épouvantés,
Le péril meurtrier qui d'en haut les menace.
Que le mulet frissonne, et soudain par l'espace
Croulera, dans un saut capricieux, fatal,
L'avalanche de chair et d'aveugle métal.
Bloqué sur le sentier, chacun courbe la tête ;
Il sent que le trépas prend son élan, s'apprête
A faire ricocher les morts sur les vivants ;
Et, pour les engloutir, les gouffres sont béants.

Mais qui n'a vu bondir, quand les heures sont graves,
A l'appel du danger qui convoque les braves,
Cet instinct si français qu'on nomme dévouement ?

Le mulet a fléchi, mais Gaspard brusquement
S'étend sur l'animal, recouvrant l'encolure
Qu'il maintient sous le poids de sa forte carrure,
Muet dans sa bravoure, il étreint d'une main
Le canon qu'il cramponne au revers du chemin,

Digitized by Google

De l'autre le rocher, et se crispe à l'arête.
Dans le vide l'on voit ses épaules, sa tête ;
Le sang jaillit des doigts, mais les muscles d'acier
Rivent pièce et mulet à l'étroit escalier.
S'il tient bon, il ravit dix hommes à l'abîme ;
Qu'il s'épuise, il sera la première victime.

Gaspard n'est pas le seul à mépriser la peur.
Le chef de pièce accourt, et prend le conducteur
A plein corps, relayant ses forces qui faiblissent ;
Atteignant le mulet, trois servants le saisissent,
Le déplacent, l'un d'eux débrèle le canon,
Puis le charge à l'épaule. On débâte ; d'un bond
L'animal se relève, et, frémissant, s'ébroue,
Secouant de son poil et la neige et la boue.

La batterie enfin couronne le névé ;
Rien ne manque à l'appel, tout le monde est sauvé.

L'azur était limpide, un soleil de victoire
A la neige d'argent versait l'or de sa gloire,
Et sur le seuil ardent de ses glaciers en feu
La montagne accueillait le sourire de Dieu.

Alors le capitaine, après un court silence,
Près de son muletier, l'œil humide s'avance.
Il l'embrasse et, pressant sa large et forte main,
Lui dit : « Merci... pour tous ! »
Est-il langage humain
Qui connaisse des mots capables de traduire
Ce qu'en un long regard leurs cœurs purent se dire ?

Pour mener des Français, il faut les devancer ;
Dès lors, face au danger, un chef peut tout oser.

Digitized by Google

BROUILLE D'AMIS

Le commandant Brulard, vieux dragon, fier sabreur,
Avait à Waterloo suivi son Empereur.
Quand il vit dans Paris rentrer la Branche Aînée,
N'ayant qu'un seul serment, Brulard quitta l'armée.

En Bourgogne il revint au logis des parents
Que la mort en avait chassés depuis longtemps.
Le docteur Duroseau, camarade d'enfance,
L'accueillit, bras ouverts. Dix ans d'accoutumance
Fécondèrent le sol où l'amitié grandit.

Menteur était pour eux le proverbe qui dit
Qu'il faut, pour s'assembler, ressemblance complète ;
La nature s'en moque et ne fait qu'à sa tête.

Pour les mieux distinguer, survenait en renfort
La politique, écueil qui vient barrer le port
Où chacun sur sa barque aborderait sans peine,
N'était le beau travail de la bêtise humaine.

Rien de meilleur, au goût du docteur Duroseau,
Que les hommes parfaits inventés par Rousseau.
Pour Brulard le bonheur étant dans la victoire,
Plus que de pain le peuple avait besoin de gloire.

D'ordinaire pourtant l'accord s'établissait,
Et contre les Bourbons leur verve s'unissait.
Gouvernement du jour trouva-t-il jamais grâce
Près du Français frondeur, de vraie et bonne race ?
Comme il sied par ailleurs, aucun d'eux, pour sa part,
Au paiement des impôts n'eut un jour de retard.

Tous les deux raffolant de poésie antique,
On trouvait au Parnasse un terrain moins critique.
Le débat demeurait cordial et courtois
Quand, fermant un volume, on discutait parfois
Sur les droits respectifs à la première place,
L'un tenant pour Virgile, et l'autre pour Horace.

Digitized by Google

Brulard, extrême en tout, choyait, idolâtrait
La fille que laissa l'épouse qu'il pleurait.
Duroseau, veuf aussi, n'avait qu'un fils unique
Dont son affection le rendait fanatique.
Dans ce touchant concert, pour être à l'unisson,
Gaston aimait Laurence et Laurence Gaston.

Sans que jamais personne eût parlé d'épousailles,
Il semblait si logique, après telles semailles,
De voir lever enfin le jour de la moisson,
Jour de bonheur prévu, que dans chaque maison
Il ne pouvait rester, pour tout préliminaire,
Qu'à prendre rendez-vous par devant un notaire.

Mais le diable est malin, et tel se croit prudent
Qui laisse poil ou plume aux pièges qu'il lui tend.
Pour nos braves amis cruelle fut la chute,
Et ce n'est qu'un caillou qui causa la culbute.

Oui, quatre vers d'Horace en firent tous les frais.

Au dire du docteur, Brulard faisait exprès
D'en affaiblir le sens et la verve caustique.
Bref, de fil en aiguille et d'attaque en réplique,
Horace fut par l'un appelé polisson,
Et Duroseau traita Virgile de barbon.

L'affaire en elle-même était déjà fort grave.
Mais qui ne vit ivrogne, au sortir d'une cave
Dont les chaudes vapeurs ont troublé le cerveau,
Chercher en titubant un cabaret nouveau ?
Sans rime ni raison, d'un débat poétique
On s'en fut trébuchant au conflit politique.
Tout stupide travail produit de prompts effets !
L'un et l'autre aussi bons, mais aussi peu parfaits,
Ils virent sous leurs pas se creuser un abîme
Où l'amitié sombrait, innocente victime.

Chacun prit son chapeau : c'était la brouille à mort.

Digitized by Google

On fit, pour les calmer, plus d'un louable effort,
Mais en vain. On lança la Vieille Garde même,
Céline et Nicolas, dans un assaut suprême.
La servante insista vingt fois près du docteur ;
Mais de réponse point. Brulard et son brosseur,
C'était le même sabre, un fer et sa poignée.
Le troupier s'entêta ; sa supplique indignée
Obtint juste un seul mot, et l'entretien fut clos,
Car en lui Nicolas revit tout Waterloo.

Voilà pour quatre vers six gens dans la misère,
Et dans chaque maison le plus triste est le père.

Rien n'est plus difficile, on peut le déplorer,
Que franchir un fossé, lorsqu'il vient séparer
Deux braves gens. Si c'est des fripons qu'il limite,
L'égoïste intérêt saura jeter bien vite
Quelques ponceaux légers qui rapprochent les bords.
L'honnête homme jamais ne les croit assez forts
Pour porter ses vertus, et follement espère
Qu'un matin il verra surgir un pont de pierre.

Brulard se lamentait que l'autre fût si fou
De s'obstiner quand même à bouder jusqu'au bout,
Alors qu'il suffisait de la moindre démarche
Pour faire ouvrir ses bras et la porte de l'arche.
De même Duroseau. S'attendant tour à tour,
Il n'était guère espoir que, se joignant un jour,
Ils dussent partager ces trésors de clémence.

En pareil cas, la main passe à la Providence.

Longeant la Saône, un soir marchait le commandant,
Sombre et d'humeur rageuse. Il vit dans le courant
Un point noir ; un grand cri jaillit de la rivière ;
On se noyait. — D'un saut, Brulard, tête première,
Fut dans l'eau ; le danger, c'était son élément.
Cent brasses, une crise, et bientôt doucement
Un corps inanimé reposait sur la grève.

Digitized by Google

Alors le commandant vit, comme dans un rêve,
Le fils de son ami, Gaston. — Pour le sauver,
L'intrépide dragon venait de demander
Un trop brutal effort à sa vieille carcasse ;
La fièvre le brûlait sous un manteau de glace.
Entre les bras des siens il s'évanouissait
Dans le même moment où Gaston renaissait.

Un grand vent s'éleva qui balaya la brume,
Dans l'âme du docteur. Une immense amertume
Fermenta, le rendant ivre de dévouement.
Toute son amitié s'élança brusquement,
Tel un ressort bandé, libre de sa détente.

C'est alors retrouvant sa véritable pente,
Décuplant dans l'esprit le lumineux savoir,
Que son affection vint grandir son devoir.
Au chevet de Brulard, ce fut comme une orgie.
D'infatigables soins, pour conserver sa vie.

Le fier tempérament demeurait encor fort,
Et depuis quatre jours luttait contre la mort,
Un souffle mieux rythmé soulevait la poitrine ;
Près des deux jeunes gens, de Nicolas, Céline,
Le docteur écoutait.
Tout-à-coup, éperdu,
Il vit un œil s'ouvrir ; dans un faible sourire
Un soupir amical s'envola pour lui dire :
« Entre nous, cher docteur, Horace avait du bon ».

« Non, c'était un bélître, et vous aviez raison ! »
Sanglota Duroseau.
Leurs regards se croisèrent,
Et, les voyant heureux, leurs enfants s'embrassèrent.

E. CAMBUZAT.

Digitized by Google

Jeunes et Vieilles Amours

Pièce en deux Actes, par EDMOND CAMBUZAT.

PERSONNAGES :

LE COMTE, 75 ans.
LE MARQUIS, petit-fils de la Marquise, 28 ans.
LE BARON, 60 ans.
LA MARQUISE, 60 ans.
MARTHE, nièce du Comte, 21 ans.

L'action se passe en province, au château de la marquise, au début de la seconde moitié du XVIII^e siècle.

PREMIER ACTE

Dans le salon de la marquise. une après-midi de printemps

SCENE I

LA MARQUISE, *assise dans un fauteuil, regarde en souriant le Comte, qui se promène, agité, son lorgnon à la main.*

LA MARQUISE

De grâce, asseyez-vous. Ainsi qu'un ours en cage,
Vous tournez et grondez, cher poète.

LE COMTE

J'enrage.

LA MARQUISE

Contre qui ?

LE COMTE *(s'arrêtant)*

Le marquis.

Digitized by Google

LA MARQUISE

Mon petit-fils ? grand Dieu,
Quel crime a-t-il commis ?

LE COMTE *(éclatant)*

Il est triste, corbleu !

LA MARQUISE

Fi, le vilain juron !

LE COMTE *(se rapprochant)*

La tristesse, marquise,
Quand on est jeune et beau, ne peut être de mise.
Etre jeune, être gai, c'est une même loi.
C'est affaire aux barbons, vieux et laids comme moi,
Que de prendre à leurs jours le droit d'être moroses.

LA MARQUISE *(riant)*

En usez-vous souvent ?

LE COMTE

Or, pas d'effets sans causes.
(s'asseyant)
Voilà tantôt cinq ans que ce fier cavalier
Enfourcha, tel un preux, son fidèle coursier,
Pour aller conquérir dans cette Inde lointaine
La fortune et l'honneur.
Depuis une semaine
Il vit à nos côtés, illustre, bien portant,
Tout bronzé de soleil, riche comme un traitant.
Il eut fête à la Cour, et Sa Majesté même
Daigna serrer sa main. Enfin (bonheur suprême)
Nulle injure du temps n'est venue effacer
Aucun des souvenirs qu'il dut ici laisser.

C'est le dixième jour qu'en ces lieux il réside ;
Jamais il ne sourit, et rien ne le déride.

Du diable qui m'eût dit que sur un front vainqueur
Le laurier se penchât comme un saule pleureur ?

LA MARQUISE

Cher comte, inclinez-vous, reconnaissant la preuve
De cette vérité qui certes n'est pas neuve,
A savoir qu'il n'est pas si poudreux parchemin
Qu'on ne déchiffre mieux qu'un simple cœur humain.

LE COMTE *(s'inclinant)*

Pierre dans mon jardin

Digitized by Google

LA MARQUISE

Quelle mine chagrine
Quand une vieille amie un instant vous taquine !

LE COMTE

Tibulle prétendait..

LA MARQUISE *(l'interrompant)*

Laissons chez Lucifer
Vos Grecs et vos Latins se rôtir en enfer.

LE COMTE

La justice de Dieu, marquise, est plus discrète,
Et regarde à deux fois à damner un poète !

D'ailleurs vous, qui raillez, dans ce cœur ténébreux
Portez-vous la lumière, et lisez-vous bien mieux ?

LA MARQUISE

Le livre ne s'est point ouvert, je vous le jure.
Il me semble pourtant voir sur la couverture
Se dessiner un titre.

LE COMTE

Et ce titre... est... ?

LA MARQUISE

L'amour.

LE COMTE

Lisez-vous bien, marquise ?

LA MARQUISE

Aussi clair qu'en plein jour.

LE COMTE

Voici titre gaillard et du meilleur augure ;
Y trouvez-vous matière à si triste figure ?
(se penchant, curieux)
N'est-ce pas... ?

LA MARQUISE *(avec une nuance de tristesse)*

Répondez, cher comte, à votre tour :
Savez-vous pire deuil que celui d'un amour ?

LE COMTE

Le pauvre enfant !

LA MARQUISE

Hélas !

LE COMTE

Louis, je l'ai vu naître,
De même ses parents, que je vis disparaître.

Digitized by Google

Et vingt ans, jour par jour, un à un j'ai compté
Les trésors de vertu, de grâce et de bonté
Qu'en silence savait déposer dans cette âme
La tendresse sans nom d'une admirable femme
Telle que vous...

LA MARQUISE

Assez ! Voilà d'un madrigal
Qui, vu son poids trop gros, risque d'être banal.

LE COMTE

Je préfère mourir dans mon impénitence
De cœur reconnaissant qui réclame indulgence.
(avec émotion)
Quand je songe à Louis, à vos soins assidus,
Puis-je oublier tous ceux que ma nièce a reçus
Du même ange gardien ? Pour la pauvre orpheline
Vous fûtes l'artisan de la bonté divine,
Et vous fîtes de Marthe un être si charmant
Que je pleure de joie, amie, en la voyant.

LA MARQUISE

Poète, vous pouviez en vers fêter un ange,
Mais non pas l'élever. Serait-il pas étrange
De chanter du Pindare à l'entour d'un berceau,
Ou d'obliger Phébus à pousser un cerceau ?
Votre Virgile apprend à soigner des abeilles,
Des bœufs, non des enfants. Pour ces lèvres vermeilles
L'Hymète n'a de miel qui vaille un doux baiser.

J'ai pu, recueillant Marthe, à mon profit user
Des droits de l'amitié qu'on acquiert à notre âge.
Le plaisir fut pour moi, qui gagnai l'avantage
D'avoir, en plus d'un fils, une fille à choyer,
Ainsi qu'un vieil ami, si bon à taquiner.

Saisir l'occasion lorsqu'elle nous invite
N'est que vertu facile et bien faible mérite.

LE COMTE *(baisant la main que lui tend la marquise)*
Sous chacun de vos pas on voit naître un bonheur.

LA MARQUISE

Vous, fringant papillon, volez de fleur en fleur.
Voici que nous perdons la trace fugitive
Du sujet qui troublait votre imaginative.

Digitized by Google

LE COMTE

La faute en est à vous : toujours, ou peu s'en faut,
En bavardant ici je crois rêver tout haut.

LA MARQUISE *(plus grave)*

Le souci de Louis comme vous m'inquiète ;
Mais le mal tient peut-être au cœur moins qu'à la tête.

LE COMTE

Comment ?

LA MARQUISE

Oui, son chagrin flotte trop en plein vent,
Et sous peu le public sera son confident.
La douleur incurable est d'allure secrète ;
Elle conduit son deuil sans renfort de trompette.

Bref, si je ne m'abuse, au lieu d'un cœur brisé,
Je devine plutôt l'amour-propre lésé.

L'âme chez un jeune homme est fougueuse et si fière
Qu'il peut malaisément y faire la lumière.

LE COMTE

Je ne sais que vous seule à pouvoir l'éclairer.

LA MARQUISE

Consentirez-vous pas, comte, à me seconder ?

LE COMTE

De grand cœur, mais je crains l'insigne maladresse
Dont je suis coutumier.

LA MARQUISE

Rien ne vaut la tendresse.

LE COMTE

Je suivrai le conseil que vous m'aurez dicté.

LA MARQUISE

Voici donc, sauf erreur, quelle est la vérité.

Digitized by Google

SCÈNE II

(Entre Marthe)

LE COMTE *(bas, à la marquise)*
Comme mal à propos survint cette petite !
LA MARQUISE *(bas, au comte)*
Nullement, mon ami. *(haut, à Marthe qui s'avance)*
Marthe, aujourd'hui j'invite
Le comte à demeurer quelque temps parmi nous.
Comme il se fait prier, de grâce joignez-vous
A moi pour le fléchir, *(bas, au Comte)*
Cédez, je vous conjure ;
J'ai besoin de secours
MARTHE
Quoi ? Mon oncle, si dure
Serait la résistance ?
LE COMTE
Eh ! mignonne, chez moi
J'ai travail sur la planche. *(lui prenant les mains)*
Horace, par ma foi,
Est un noble seigneur de trop grande importance
Pour y faire antichambre, et je crains la vengeance
Que pourrait m'attirer un manque de respect.
MARTHE
Si c'est un galant homme, il n'est point indiscret.
Il sait qu'à toute dame on doit, par courtoisie,
Céder au premier choc. *(passant les bras autour du cou du comte.*
L'excuse est mal choisie ;
Il faut y renoncer...
LE COMTE *(souriant)*
Et m'avouer vaincu ?
MARTHE *(l'embrassant)*
A de pires malheurs d'autres ont survécu.
Ne pourrai-je, à moi seule, autant vous faire fête
Que votre vieux Baptiste ou la bonne Nanette ?
LE COMTE *(l'embrassant)*
Métier de belle fille est toujours d'enjôler.
LA MARQUISE
Rôle de jeune cœur d'apprendre à consoler.
(au comte)
En restant, vous joindrez l'utile à l'agréable ;
Votre savoir ici sera très profitable.

Digitized by Google

Louis aurait besoin d'égayer son souci.
Je suis trop ignorante, et Marthe l'est aussi.
Vous avez voyagé, vous lisez tant de choses ;
Chassez-nous le brouillard de ces vapeurs moroses.

MARTHE

Mon bon oncle, au secours. Louis paraît souffrir ;
Il faut entrer chez lui pour pouvoir le guérir.
Malgré moi, le voyant aussi triste, j'hésite
A parler la première, attendant qu'il m'invite
A venir près de lui jaser comme autrefois.
Car de sujets nouveaux je n'ai guère le choix :
Je connais aussi peu tous ses peuples de l'Inde
Que vos dieux de l'Olympe et vos chantres du Pinde.

LE COMTE *(souriant)*

Tu piques cette fois ma curiosité.
A tout âge on apprend ; cette timidité
Dont tu fais aujourd'hui profession, ma belle,
Je l'avoue, est pour moi connaissance nouvelle.

MARTHE *(rougissant)*

Eh ! connaissez-vous rien de plus intimidant,
Alors qu'on a grandi, qu'on n'est plus une enfant,
Que de se retrouver brusquement en présence
De quelqu'un qu'on revoit après cinq ans d'absence,
Près de qui l'on vécut jadis comme une sœur,
Dont le beau front conserve une égale douceur,
Mais dont la gloire effraie, et laisse dans le doute
Si l'on plaît à son âme, alors qu'il vous écoute ?

LA MARQUISE *(souriant)*

C'est donc en cet honneur, Marthe, depuis dix jours
Que vous nous prodiguez vos plus riches atours.

MARTHE *(confuse)*

Dois-je une fois chez vous trouver moins d'indulgence ?

LA MARQUISE *(la regardant tendrement)*

Critiquer le bon goût et blâmer l'élégance !
C'est tâche de faquin ou lourdaud mal poli.
Je ne trouve jamais le vase trop joli
Quand il doit recevoir la tige d'une rose.

MARTHE *(l'embrassant)*

Quand saurai-je à mon tour bien dire toute chose,
Madame, comme vous ?

LA MARQUISE

Eh ! patience, enfant.

Digitized by Google

Tout âge a son langage, et le plus triomphant
Est celui de vingt ans, quand le cœur en silence
Transmet à deux yeux bleus la meilleure éloquence.

SCÈNE III

LE MARQUIS *entre, introduisant* LE BARON

LA MARQUISE

Quel heureux vent, baron, vous mène parmi nous ?

LE BARON *(lui baisant la main)*

Heureux est il pour moi, quand le mot vient de vous.
Si vous ne trouvez pas ma présence importune,
Laissez-moi m'applaudir de la bonne fortune
De joindre le marquis. C'est un rare plaisir
De le complimenter, en personne, à loisir.

LA MARQUISE

Baron, votre démarche autant que lui me touche.

LE BARON

Tout fier de ses exploits, je voudrais de la bouche
De ce jeune héros en tenir le récit.

LA MARQUISE

Je souhaite pour vous, baron, plus de crédit
Que je n'en pus avoir près de sa modestie.
Toutes mes questions restent sans répartie.

LE MARQUIS

Épargnez-moi, ma mère. Oui, j'ai fait mon devoir,
Comme tous, du moins mal qu'il fut en mon pouvoir.
Mais les héros obscurs de ces guerres lointaines,
On pourrait aisément les compter par centaines.

LE BARON

Dites au moins l'accueil qu'on vous fit à la Cour.

LE MARQUIS *(s'animant)*

Bel accueil que celui de votre Pompadour,
Égoïste coquette, ignorante poupée
Qui dans tous les récits d'une telle épopée
Ne trouve que matière à curiosité,
Et ferme son oreille à toute vérité !

LE BARON

Marquis, vous blasphémez la reine d'élégance !

Digitized by Google

LE MARQUIS

De reine, je n'en sais qu'une, celle de France,
Vraiment reine, car seul son regard a saisi
L'héroïque labeur des Dupleix, des Bussy.
Elle vient en son temps, cette œuvre surhumaine,
Pour offrir à la France un splendide domaine,
Dont l'hommage royal peut la dédommager
Des hontes que la Cour ne cesse d'infliger !

LE BARON

Pour tous nos courtisans que vous êtes sévère !

LE MARQUIS

Beaucoup d'or sous lequel on ne voit que misère,
Pauvres sires, qui font de leur frivolité
La mesure commune à notre humanité,
Parvenus, mercantis à faconde stérile,
Encombrant à l'envi d'un volume inutile
L'espace qui sans eux serait si bien rempli !

On n'accorde aux héros que des fleurs et l'oubli.
On n'envoie à Dupleix ni soldats ni navire,
Alors que, pour garder un colossal empire,
Des richesses sans nom, des millions de vassaux,
Il demandait en tout mille hommes, dix vaisseaux !

LE BARON

Le Roi veut à tout prix paix avec l'Angleterre.

LE MARQUIS

Pauvre gage de paix que de craindre la guerre !
Faiblesse est lâcheté ; nul ne peut être fort
Qui ne reste, après Dieu, l'arbitre de son sort.

Sous le grand Roi, la France a connu la défaite,
Mais la honte jamais ne fit plier sa tête.
Hochstedt et Ma plaquet eurent leur lendemain,
Et le Royal soleil se coucha sur Denain.

L'argent plus que la gloire entasse des victimes ;
Et la peur pour un prince est le p re des crimes.

LA MARQUISE *(le regardant avec amour)*

Fier langage, mon fils, et bien digne, ma foi,
D'un père qui versa son sang à Fontenoy.

LE MARQUIS *(lui baisant la main)*

De mon aïeule aussi : ma mémoire fidèle
Ne fait que répéter ce qu'elle a reçu d'elle.

Digitized by Google

LE BARON

Votre trop court séjour vous a pourtant permis
De rejoindre à la Cour quelques loyaux amis.
Par son dernier courrier la comtesse d'Ingrande,
Ma fille, me contait que sa joie était grande
De vous avoir revu.

LE MARQUIS *(avec effort)*

J'eus en effet l'honneur...

LE BARON

Tous deux vous avez dû savourer la douceur
De remonter le cours de vos jeunes années.
Vous souvient-il, marquis, de tant de chevauchées
Qu'ensemble vous faisiez par nos prés, par nos bois ?
Ce sont chers souvenirs que ces jours d'autrefois ;
On n'en pouvait rêver de plus gais que les vôtres.

LE MARQUIS *(péniblement)*

Pour beaucoup le temps passe ; il demeure pour d'autres.

LE BARON

Malgré ce temps qu'passe, Irène en vérité
Voit sans cesse fleurir sa chance et sa beauté.
Elle naquit coiffée : un riche mariage,
Un époux de bon ton, — peut-être un peu volage, —
Versailles où parfois, pour dorer le séjour,
Le Roi même, dit-on, lui rend deux doigts de cour...

LE MARQUIS *(avec amertume)*

Moins d'éclat suffirait à contraindre au silence
Le murmure lointain des souvenirs d'enfance.

LA MARQUISE *(se levant et prenant une haute canne)*

Excusez-moi, baron : pour un fait personnel,
J'arrête en son essor votre orgueil paternel,
Car de votre présence il faut que je profite.
Offrez-moi votre bras. *(le baron se lève et s'incline)*
Votre rare mérite
Vous a consacré maître au noble art des jardins,
Et naguère chez vous je vis certains gradins
Dont les œillets m'ont fait pâmer de jalousie.
Sans vos conseils, je crois, le reste de ma vie,
Demeurer tout au plus bonne à ramer des choux.

LE BARON *(lui offrant son bras)*

Marquise, de grand cœur.

Digitized by Google

LA MARQUISE *(prenant son bras)*

Marthe, accompagnez-nous.

(La marquise sort, au bras du baron. Marthe les suit, après avoir jeté un long regard sur le marquis, qui reste triste et absorbé).

SCÈNE IV

LE COMTE *(s'approchant du marquis)*

Je sens votre chagrin, et la vue en est dure
A votre vieil ami.

LE MARQUIS *(douloureusement)*

Vous savez quelle injure
Vient de faire saigner mon âme de Français.
Avoir rêvé si haut, et perdre son procès
Près du Roi même auquel on apporte la gloire,
Un monde et des trésors !
De quel mépris l'histoi e
Devra flétrir un jour ces lâches conseillers !
(s'approchant du comte)
Tous ces pays de l'Inde, ils vous sont familiers...

LE COMTE *(avec un soupir)*

Voilà bien cinquante ans que je fis ce voyage ;
Comme vous, j'étais triste, et j'avais le même âge.

LE MARQUIS

Eh bien ! mille soldats, mais des soldats français,
Entassant, en cinq ans, d'incroyables succès,
Etendent le pouvoir de notre compagnie
A l'Inde tout entière ! Un marchand de génie,
Dupleix, — ingénieur, diplomate, guerrier, —
Lui seul a tout conduit !
Et l'on veut l'oublier !
On traite, l'on recule, l'on prescrit de se taire !
Et tout cela ?... Par peur de froisser l'Angleterre !
(marchant à grands pas)
Ah ! le peuple français est fidèle et loyal !
Pour un fier ecuyer il n'est meilleur cheval,
Prodiguant, sans compter, son élan, sa vaillance !
Pour ce noble coursier il n'est qu'une souffrance,
Un sacrifice auquel il ne peut consentir,
C'est devant l'étranger de se voir avilir !

Digitized by Google

LE COMTE *(lui prenant la main)*

Bon sang ne peut mentir : à cette voix si fière,
Il me semble, marquis, entendre votre père.

LE MARQUIS

Mon père, ah ! je l'envie. Au moins il sut mourir
Dans un jour de victoire ; il n'a pas dû souffrir.

LE COMTE *(levant les bras)*

Déjà le chant du Cygne ! Il faut savoir attendre.
Le trépas avant vous a bien d'autres à prendre.
Moi, je consentirais à lui faire abandon,
Sans luxe de regrets, de notre vieux baron.

LE MARQUIS *(souriant malgré lui)*

Vous êtes son aîné.

LE COMTE

Je suis moins insipide.
Rien ne fait tant vieillir que de rester stupide.
D'ailleurs j'en veux à mort à ce vieux galantin
D'avoir si sottement troublé votre chagrin.

LE MARQUIS

Ah ! si vous saviez tout, quelle angoisse, quel doute... !

LE COMTE

Après soleil couché, quand on cherche sa route,
Il faut une lanterne ; alors on se conduit.
Je ne sais que les chats pour voir clair dans la nuit.

LE MARQUIS

Regardez dans mon cœur. Je n'y lis plus moi-même ;
Car l'on ne m'aime plus, et j'ignore si j'aime.

LE COMTE *(après un silence)*

Quelque Irène d'Ingrande... ?

LE MARQUIS

Elle-même. Elle était
Mon rêve, mon idole. *(s'asseyant)*
Au temps qu'elle m'aimait
(Du moins je le croyais), je n'avais pour richesse
Que sa beauté, l'amour, mon ardente jeunesse.
Je m'embarquai pour l'Inde, enthousiaste, fort
A dompter tout péril, à terrasser la mort !

LE COMTE

Avec de tels atouts, la partie était belle.

Digitized by Google

LE MARQUIS

Que sert d'être gagnant, quand le sort infidèle
Vient dérober l'enjeu que la main va saisir ?
Cette gloire, cet or que j'ai pu conquérir,
A quoi peuvent-ils donc désormais être utiles ?
Pour qui n'en jouit pas tous ces biens sont stériles.

LE COMTE

Où l'orage a passé l'on peut voir de beaux jours,
Et parfois les douleurs sont mères des amours.

LE MARQUIS

Se riant de la foi qu'elle m'avait jurée,
Moins de deux ans après elle était mariée !

LE COMTE

Pauvre enfant !

LE MARQUIS

Ecoutez jusqu'au bout pour savoir
Dans quel abîme affreux roule mon désespoir.
(se levant)
Cinq ans avaient passé quand je revins en France,
Ivre de joie et plein d'aveugle confiance.
J'allais droit à la Cour. J'y fus complimenté
Par tous et par chacun ; même Sa Majesté
Me retint à son jeu. Tout semblait me sourire.

LE COMTE

Je me figure alors...

LE MARQUIS

Ah ! c'est encore pire.
Bref ce fut ce soir-là que soudain j'aperçus
Irène ; j'ignorais sa présence, et je crus
A quelque attention délicate, divine
D'un amour vigilant. J'étais fou...

LE COMTE

Je devine :
Quelque importun fâcheux sitôt vous a conté,
Pris d'un malin plaisir, l'amère vérité.

LE MARQUIS

Non, ce fut elle-même.
Elle était plus que belle !
Je doute, quand je songe à cette heure cruelle,
A l'aveu qu'elle fit avec tant d'impudeur,
Si dans un corps si beau Dieu put loger un cœur.

Digitized by Google

Son regard dans mes yeux plongea, sans qu'un nuage
Vint obscurcir son front ; le souriant visage
Se fit plus séducteur tandis qu'elle évoquait
Notre passé d'amour, et mon cœur suffoquait
En l'écoutant parler.
C'était quelque sirène
Qui chantait, et pourtant c'était la voix d'Irène !

LE COMTE

Malheureuse !

LE MARQUIS

...Elle osa me dire que jamais
Elle ne m'oublierait,... et que je lui plaisais
Plus même qu'autrefois ! Elle me fit comprendre,
— Et sa bouche s'offrait voluptueuse et tendre,
Et son œil noir brillait d'un éclair de désir, —
Qu'elle était toute à moi, prête à m'appartenir !

Elle, pendant cinq ans qui n'avait pu m'attendre.
S'offrait, telle une esclave, et je n'avais qu'à prendre !
Etre rival du Roi ! Beau triomphe vraiment !
Changer le nom d'époux contre celui d'amant !
(retombant assis)
Voilà, ce jour fameux, ce que je dus entendre.
Un cœur peut-il subir pareil choc sans se fendre ?

LE COMTE

Oh ! l'infâme ribaude !

LE MARQUIS

Oh ! l'odieuse Cour
Qui fait germer la honte où Dieu sema l'amour !

LE COMTE *(après une pause)*

Le terrain où tomba la divine semence
Etait mauvais ; peut-être, après tant de souffrance,
Vous est-il réservé d'en trouver un meilleur.

LE MARQUIS

Croyez-vous qu'en amour on répare une erreur ?

LE COMTE

Un sol devient fertile... arrosé par les larmes.

LE MARQUIS *(se levant)*

J'ai connu des combats, de poignantes alarmes,
Vu ruisseler le sang, senti passer la mort.
Contre de tels dangers je me sens toujours fort.

Digitized by Google

Mais, quand il faut tomber de mes rêves sublimes,
Et voir en un seul coup crouler dans ces abîmes
Tout mon avenir d'homme et de soldat, j'ai peur,
Oui, peur de ne plus croire à l'amour, à l'honneur !

SCÈNE V

LA MARQUISE, *(rentre, seule)*

LE COMTE

Ah ! que voici, marquise, une noble et pauvre âme
Qui gémit ! Je ne sais que la main d'une femme
Pour panser telle plaie.

LA MARQUISE *(embrassant son petit-fils)*

Oh ! mon Louis.

LE MARQUIS

Pardon ;
La brume est sur mon cœur, qui vogue à l'abandon,
Ma mère, j'aurais dû...

LA MARQUISE *(s'assied et l'attire à elle)*

J'ai compris ton silence,
Et te veux épargner une autre confidence.
Ce serait cruauté que, coup sur coup, deux fois,
Mettre à nu ta blessure et ton âme aux abois.

LE COMTE *(lui baisant la main)*

Quel baume met en moi votre délicatesse !

LA MARQUISE

Les vieux tiennent sur terre auberge de tendresse.
Parfois on les néglige aux jours chauds du printemps.
Mais lorsqu'après l'été surviennent les autans,
D'un trop rude labeur quand la nature est lasse,
On entend volontiers qui vous parle à voix basse ;
Le son qui vient frapper l'oreille à petit bruit
Pénètre plus avant et moins vite s'enfuit.

Chaque âge a son métier ici-bas : la vieillesse
N'a jamais porte close ; au foyer c'est l'hôtesse
Qui demeure, médite, et fut mise par Dieu
Pour accueillir l'hiver les gens au coin du feu.

LE MARQUIS

Dans cet asile saint réchauffez-moi.

Digitized by Google

LA MARQUISE

Prends place,
Nul souvenir ici par le temps ne s'efface.
Le foyer de famille est gardien du passé,
Et l'on en sort guéri quand on revient blessé.

De ces êtres changeants que l'homme, en ses voyages,
Voit en lui, tour à tour, naître aux différents âges,
Celui qui jusqu'au bout reste le plus vivant,
C'est le seul qui connut le vrai bonheur, l'enfant.

LE MARQUIS

Ah ! retrouver la paix et l'espoir,... je ne l'ose.

LA MARQUISE

Se voir parfois encore utile à quelque chose,
A mon âge, demeure un des rares plaisirs.
Ne m'en prive donc point, et cède à mes désirs.

LE MARQUIS

Comme autrefois, ma mère, à vous je m'abandonne.

LE COMTE *(à la marquise)*

Ah ! de meilleur que vous je ne connais personne.

LA MARQUISE

Le vil flatteur ! Encore un compliment nouveau !
Ami, vous en feriez, je crois, même au bourreau.

LE COMTE

Bavard, oui, flatteur non : je dis comme je pense.

LA MARQUISE

Cette fois je me fâche et me mets en défense.
(regardant le comte)
Oui, je connais quelqu'un de bien meilleur que moi ;
Celui-là, qu'il rougisse et qu'il se tienne coi.

LE MARQUIS *(souriant)*

Impossible de voir cette flèche écartée,
Cher comte, de son but.

LE COMTE *(regardant la marquise)*

Au cœur elle est restée.

Digitized by Google

SCÈNE VI

MARTHE *entre, portant un large pli scellé.*

LA MARQUISE *(recevant le pli)*

Les fleurs de lis ! *(regardant Marthe en riant)*
Le Roi n'a donc plus de courriers
Qu'il vous faille céans transporter ses papiers ?

MARTHE *(un peu confuse)*

C'est urgent ; l'homme est las et couvert de poussière ;
Aussi... j'ai cru... bien faire en courant la première.

LE COMTE

Voilà vaincue enfin notre timidité !
Est-ce hasard, courage, ou curiosité ?
(Marthe baisse la tête et rougit)

LE MARQUIS *(recevant le pli de la marquise)*

Comte, ne raillez point. Voir un royal message
Transmis par telles mains est du meilleur présage.

MARTHE *(vivement)*

Louis m'approuve ; donc, bel oncle, j'eus raison.

LA MARQUISE *(au comte)*

L'exemple porte fruit. Grâce à vous, ma maison,
Comme Bicêtre aux fous, devra donner asile
A tous les madrigaux qui courent par la ville.
(au marquis qui rompt les cachets)
Eh bien ! Quelle nouvelle ?

LE MARQUIS *(lit, et pousse un cri)*

Ah ! c'en est fait de moi !
Tout est fini ! *(tendant le pli à la marquise)*
Lisez ce que mande le Roi !

MARTHE *(à part)*

Il souffre ! Ciel, pour lui que pourrais-je donc faire ?

LA MARQUISE *(après avoir lu, attirant à elle son petit-fils)*

Louis, mon pauvre enfant !

LE COMTE *(bouleversé)*

Parlez ! Pourquoi vous taire ?
Une peine, j'ai droit d'en réclamer ma part.

LA MARQUISE *(lentement)*

L'ordre du Roi, formel, interdit tout départ
Pour les Indes ; Louis doit rester dans ses terres
Jusqu'à nouvel avis. La réponse aux affaires

Digitized by Google

Dont pour Monsieur Dupleix il voulut se charger
Est confiée aux soins d'un autre messager.
Enfin ordre sur tout de garder le silence.

LE MARQUIS *(serrant les poings)*

Ah ! courtisans maudits !

LA MARQUISE *(d'un ton ferme)*

Marquis, la patience
Est la vertu des forts, et savoir obéir
Reste aussi glorieux que de savoir mourir.
Ainsi parlaient jadis votre aïeul, votre père ;
Je n'en suis que l'écho

LE MARQUIS *(avec effort)*

J'obéirai, ma mère.

LA MARQUISE *(plus doucement)*

Ton rêve est mort, et tous avec toi nous pleurons.
Mais toi, tu vis encore ; ami, nous espérons.

LE MARQUIS

Non, le sort implacable auquel je suis en butte
M'interdit tout effort et d'espoir et de lutte.

L'inaction forcée ! Ah ! voilà pour mon cœur
Le pire coup qui pût accabler sa vigueur.
A la Cour je pouvais, bravant toute souffrance,
Peut-être plaider mieux la cause de la France ;
Mon obstination les aurait convaincus !

Si l'on me repoussait, après m'avoir exclus,
Il fallait me laisser la suprême ressource
Vers l'Inde, vers Dupleix de reprendre ma course,
Pour prouver aux amis qui combattent là-bas
Que je reste de ceux qui ne trahissent pas !

Mourant pour toi, Patrie, à défaut de victoire,
Je pouvais te laisser quelque lambeau de gloire !

LA MARQUISE

Plus que tout autre, enfant, certes je puis t'aimer ;
Mais je n'eusse alors fait rien pour te détourner.

Lorsque l'ordre formel commande obéissance,
Le devoir reste ici ; cherchons-y l'espérance.

Si Dieu sur cette voie arrête ainsi tes pas,
C'est qu'Il a des desseins que nous ne savons pas.

Digitized by Google

MARTHE *(bas)*

Mon cœur bat, et je crois que chacun va l'entendre.

LA MARQUISE *(à son petit-fils)*

Je ne suis pas prophète, et ne saurais prétendre
Deviner le secret caché dans l'avenir.
Le passé que je vis suffit à m'avertir
Des soins qu'à certains jours réclame l'âme humaine ;
Quand elle a dû fléchir trop longtemps sous la peine,
Dans un bain de fraîcheur il faut la retremper.

Tu mis espoir en l'homme ; il vient de te tromper.
Mais la vieille nature, ici qui te vit naître,
A des fidélités qu'elle est seule à connaître.

Comte, prenez son bras. Des détours familiers
Vous feront retrouver des rêves oubliés.
Il est à tout chagrin réponse toujours prête
Près du cœur d'un ami, de l'âme d'un poète.

LE COMTE

Ne le dédaignez pas, ami, ce faible appui ;
Un vieux est si content quand on se fie à lui.

(le comte et le marquis sortent ensemble)

SCÈNE VII

LA MARQUISE *(attirant Marthe près d'elle)*

Quoi, Marthe ? A vous aussi si dolente figure ?
Vous voulez devancer les lois de la nature.
A ces deux beaux yeux-là, créés pour consoler,
Je n'ai pas eu le temps d'enseigner à pleurer.

MARTHE

Je n'eus auprès de vous que bonheur et que joie.
Aussi l'âpre chagrin dont Louis est la proie
Me semble un rêve affreux, comme un fantôme noir
Dont parfois, tout enfant, on frissonne le soir.

LA MARQUISE *(l'observant)*

Ce n'est au demeurant qu'ambition déçue.

MARTHE

Bien qu'on ne m'ait rien dit, je me suis aperçue
Que ce mal s'aggravait d'un autre plus profond.

Digitized by Google

LA MARQUISE *(passant la main sur les cheveux de Marthe)*
Qui donc eût soupçonné qu'à l'abri de ce front,
Sous l'ombrage si frais de cette forêt blonde,
Un grave observateur sondât le pauvre monde ?

Savez-vous, belle enfant, que je tremble à mon tour
De voir mes noirs desseins par vous percés à jour.

MARTHE *(l'embrassant)*
Dieu même, qui sait tout, Madame, ne peut lire
En vous que la bonté.

LA MARQUISE
Sur ces mots je respire,
Car vous m'aviez fait peur.

MARTHE
Oui, je l'ai deviné :
C'est d'un grand mal d'amour que Louis est peiné.

LA MARQUISE
Fillettes d'aujourd'hui, pour vos yeux infaillibles
Il n'est plus dans nos cœurs de recoins invisibles !

MARTHE
Sachez que l'an passé, Madame, j'eus vingt ans.

LA MARQUISE *(tendrement)*
Vous ne trouvez donc pas mes cheveux assez blancs ?

MARTHE
Tenez, ce n'est pas tout : j'en sais plus long encore.
Oui, je connais le nom de la sotte pécore
Par la faute de qui Louis peut tant souffrir.
Beau choix vraiment ! Coquette est faite pour trahir.

LA MARQUISE
Votre oncle, qui sait tout, vous dira que l'usage
Est de mettre à l'Amour bandeau sur le visage,
C'était la mode en Grèce, et je ne sais pourquoi.

MARTHE *(après un silence)*
Comment à cette Irène a-t-il donné sa foi ?

LA MARQUISE
Quel incroyable instinct vous rend si clairvoyante ?

MARTHE
La vraie affection est toujours vigilante.

LA MARQUISE
Peste, la bonne garde, enfant, que vous montez !

Digitized by Google

MARTHE *(passant les bras autour du cou de la marquise)*
Dois-je tout avouer ?

LA MARQUISE *(souriant)*
Moi,... que sais-je ?

MARTHE
Ecoutez.
Près d'un être chéri l'on vit hors de soi-même,
Et le plus simple cœur comprend tout quand il aime.

LA MARQUISE
Comme une jeune sœur aime son frère aîné ?

MARTHE *(cachant sa tête sur l'épaule de la marquise)*
Devenez-vous méchante ?

LA MARQUISE *(l'embrassant)*
Ai-je donc deviné ?

MARTHE *(tombant à genoux et prenant les mains de la marquise)*
Aucun mot que je sais ne peut me satisfaire,
Car aimer est trop faible, et c'est mieux de me taire.
Revoyez seulement, pour pouvoir comparer,
L'époux que votre cœur ne cesse de pleurer,
(elle se relève, et s'éloigne de quelques pas)

LA MARQUISE *(à part)*
Louis, vivrai-je assez pour voir enfin ton âme
S'échauffer au contact de cette pure flamme ?
(haut, à Marthe)
Les aveux ont, ma foi, pris rendez-vous ici,
Car j'en sens venir un sur mes lèvres aussi.

MARTHE *(anxieuse)*
Et ce secret est que... ?

LA MARQUISE
... je connaissais, ma belle,
Bien avant aujourd'hui cette douce nouvelle.

MARTHE
Je vous jure pourtant que ma bouche jamais
Ne dit un mot auquel on connût qui j'aimais.

LA MARQUISE
Avant que de marcher à pas lents, sur béquilles,
Les grand-mères jadis furent petites filles ;
Un peu de clairvoyance est resté dans leurs yeux.

Digitized by Google

MARTHE *(d'un ton de reproche)*

Et vous me laissiez dire ! *(pleurant)*
Ah ! ce sont cruels jeux !

LA MARQUISE

Bel augure, je prends cette fois ma revanche.
(l'attirant à elle)
Posez vos blonds cheveux près de ma tête blanche.
(l'embrassant)
Cet aveu, qui comblait mon plus ardent désir,
J'en voulais seulement prolonger le plaisir.

MARTHE

Vous dites vrai, Madame ?

LA MARQUISE *(tendrement)*

Ai-je jamais menti ?

MARTHE *(avec passion)*

Je vous crois ! Que mon cœur... vous aime !

LA MARQUISE

Autant que... lui... ?

MARTHE *(vivement)*

Oh ! non, *(confuse)*
Pardonnez-moi ; *(l'embrassant)*
mais ce n'est pas possible.

LA MARQUISE *(à part)*

L'amour d'un pareil cœur devrait être invincible.

FIN DU PREMIER ACTE

Digitized by Google

SECOND ACTE

Même décor. Six mois après.

SCÈNE I

MARTHE, *en costume d'amazone*, LE MARQUIS, *tous deux debout)*

MARTHE *(avec dépit)*

C'est donc une gageure, et je dois renoncer
Au plaisir de vous voir près de moi chevaucher.

Lorsque j'étais enfant, il me souvient naguère
Que vous aviez pour moi plus galante manière :
Vous me cédiez toujours. Il me faut convenir
Que j'eus mauvaise grâce en songeant à grandir.
(le marquis reste silencieux).
Savez-vous que je n'ai guère lieu d'être fière ?
Vous me jugez sans doute une pauvre écuyère.

LE MARQUIS *(gêné)*

Oh ! Marthe, quel soupçon !

MARTHE

Certe il n'est pas flatteur ;
Il me faut cependant l'admettre de bon cœur.
(s'animant)
Chacun, depuis six mois, s'acharne à vous distraire.
Je vous accompagnais à cheval, pour vous plaire,
Comptant que nous pourrions mieux provoquer à deux
Le sourire amical, l'accueil affectueux
Du cher pays natal, dont la fraîcheur sereine
Vous enivrait jadis.
Après deux mois à peine
Vous avez renoncé.
Seule j'étais en jeu,
Et j'en suis responsable,

LE MARQUIS

Excusez donc un peu
Les brusques soubresauts d'une âme endolorie,

Digitized by Google

MARTHE

Je suis sotte, vous dis-je,et j'en reste marrie.
Ne croyez pas, Louis, être seul à pâtir ;
Je ne sais exprimer ce que je puis sentir.

LE MARQUIS

De grâce, calmez-vous ; vous n'êtes pas fautive.
Ma sensibilité, pour l'instant maladive,
S'exaspère au rappel d'un amer souvenir.
Chevaucher ? A quoi bon ? Puisque dans l'avenir
L'ordre du Roi défend de songer à la guerre.

MARTHE

Croyez-vous pas qu'aussi la mienne s'exaspère ?
Moi seule ici, Louis, ne puis vous consoler.
La marquise, mon oncle, eux savent vous parler ;
Ils trouvent de ces mots que je ne saurais dire,
Qui du cœur à la lèvre amènent un sourire.

LE MARQUIS

Marthe, je vous connus jadis aussi bon cœur,
Lorsque je vous nommais « chère petite sœur ».

MARTHE *(énervée)*

Toujours petite ! Enfin ne pourrai-je être grande ?
J'ai l'âge qu'eut alors cette Irène d'Ingrande !

LE MARQUIS *(douloureusement)*

Des charmes dont le Ciel se plut à vous combler,
Marthe, le meilleur fut de n'y point ressembler.

MARTHE

Pour une fois merci, car cette ressemblance
Ne saurait, je l'avoue, être à ma convenance.
(prenant ses gants et sa cravache)
Je vous quitte. Bayard doit s'impatienter,
Votre fidèle Jean peut-être maugréer ;
J'entends les deux chevaux piaffer à la porte.

LE MARQUIS

Jean est brave écuyer ; vous avez bonne escorte.
Surtout soyez prudente.

MARTHE *(agacée)*

Oh ! le sage conseil !
Vous, conquérant de l'Inde, en donner un pareil !
(sur le point de sortir, se retournant)
A mon retour, guerrier dont le glaive se rouille,
Faudra-t-il vous montrer à filer la quenouille ?

Digitized by Google

SCÈNE II

LA MARQUISE *et* LE COMTE, *entrant, entendent la dernière phrase)*

LA MARQUISE *(s'avançant)*

Fi donc, mademoiselle !

LE COMTE

Oh ! le vilain parler !
On peut bien plaisanter, mais jamais érafler.

LA MARQUISE *(s'asseyant)*

De quel carquois sort donc cette flèche du Parthe ?
Je ne reconnais plus ma bonne et douce Marthe.

MARTHE *(se rapprochant)*

Eh ! Madame, il s'obstine à me faire enrager.
Ongles et bec, ma foi, sont faits pour se venger.

LA MARQUISE

Voilà de bien gros mots pour bouche si mignonne.

LE MARQUIS *(regardant Marthe qui baisse la tête)*

Seul j'eus tort ; c'est à moi qu'il faut que l'on pardonne.
Toute la faute en est à ma fâcheuse humeur.

LE COMTE *(à Marthe)*

Enfant, quel mal souvent cause un propos moqueur !

MARTHE *(se penchant vers la marquise)*

Madame, qu'ai-je fait ? *(bas, avec angoisse)*
Va-t-il falloir encore
Qu'il souffre de nouveau... par moi,... lui que j'adore ?

LA MARQUISE *(l'embrassant)*

On peut bien vous absoudre encore cette fois.
Petite folle, en selle ! Au galop par les bois
Semez ces noirs soucis et ces grains de folie.
Revenez-nous tantôt plus rose et plus jolie,
Pour nous faire oublier tous les nôtres.

MARTHE *(relevant la tête)*

Pardon,
Louis, de vous avoir contristé, vous si bon.

LE MARQUIS

Demain, gentille sœur, je vous fais la promesse
De vous accompagner.

Digitized by Google

LE COMTE *(s'avançant vers la porte)*

A cheval, chasseresse !
Je te tiens l'étrier.

MARTHE *(rayonnante)*

Ah ! Louis, quel plaisir !
Je pourrai donc enfin bavarder à loisir.
(s'éloignant)
Vous apprendrez, marquis, que votre humble servante
Put, grâce au brave Jean, devenir très savante,
Je connais aussi l'Inde, et je sais qu'en hindou
On vénère un gros dieu qu'on appelle Vishnou.
(sur le point de sortir)
Le même Jean m'apprit, dans mainte confidence,
Quel grand cas vous saviez faire de la prudence.
C'est monnaie à poltron, qui ne peut avoir cours.
(tirant une révérence)
Votre exemple m'instruit bien mieux que vos discours.
(elle sort en riant, suivie du comte)

SCÈNE III

LA MARQUISE *(au marquis, qu'elle a quelque temps observé, sans mot dire)*

Ton héroïsme fait des élèves dociles,
Et voici que tu vas apprendre aux jeunes filles
A se rompre le cou.

LE MARQUIS *(troublé)*

Ma mère, croyez bien
Que je regrette fort,... mais je n'y suis pour rien.

LE COMTE *(rentrant)*

Marthe, ventre saint-gris, devient une luronne.
Cette enfant, en dépit de ses airs de madone,
Pourrait en remontrer au centaure Chiron.
Bayard eut beau ruer et faire le dos rond ;
Trois braves coups de gaule, appliqués d'importance,
Ont su dans un instant forcer l'obéisssance ;
Et Jean semblait si fier qu'à travers les chemins,
Derrière elle au galop, il se frottait les mains.

LE MARQUIS

Bayard est vigoureux ; je crains quelque imprudence,

Digitized by Google

LE COMTE

Bah ! c'est toujours travail cher à la Providence
Que de sauvegarder guerriers aventureux,
Ivrognes, jouvenceaux, en plus des amoureux !

LA MARQUISE *(à son petit-fils)*

C'est depuis ton retour qu'elle s'est mis en tête
De devenir quand même écuyère parfaite ;
Et quand cet ange blond, ma foi, se pique au jeu,
Il lui faut rarement se contenter de peu.

LE MARQUIS

N'a-t-elle pas déjà suffisamment de charmes
Sans risquer... ?

LA MARQUISE *(observant le marquis)*

Mais pourquoi ces subites alarmes ?
Pour Marthe tu te fais un plus cuisant souci
Que moi, presque sa mère, et l'oncle que voici.

LE MARQUIS

Eh ! non, cela n'est point besogne féminine
Que s'exposer ainsi. L'aventure est bénigne
Lorsque ce n'est qu'un homme auquel survient malheur.
Mais voir, avant son temps, se faner une fleur,
C'est le pire chagrin.

LA MARQUISE *(souriant)*

Cette fleur anonyme,
Pourquoi vouloir si tôt en faire une victime ?
Je la crois fort vivace, et sais bien que son cœur
Préfère au noir trépas un autre moissonneur.

LA MARQUIS *(se dirigeant vers la porte)*

Je vais, pour faire trêve à mon inquiètude,
Parcourir le chemin qu'elle suit d'habitude,
Je vous rassurerai, je pense, dans l'instant.

LA MARQUISE

Faites votre métier, beau chevalier errant.

(le marquis sort)

Digitized by Google

SCÈNE IV

LE COMTE *(se frottant les mains)*

Nous conservons, marquise, encore bonne vue.

LA MARQUISE

Grâce à votre lorgnon ?

LE COMTE

Oui-da, belle ingénue,
Vous aviez deviné

LA MARQUISE

Quoi donc ?

LE COMTE

Que le marquis
N'avait mal qu'au cerveau. Ce premier point acquis,
Le cœur me semble prêt à goûter un remède
De recette connue.

LA MARQUISE

Il n'ose, il faut qu'on l'aide.

LE COMTE

Ou je ne suis qu'un sot, ou je crois qu'à son tour
Marthe seule... pourrait,... avec un brin d'amour...
Or croyez-vous vraiment qu'elle en soit bien éprise ?

LA MARQUISE

Sur ce point je ne puis redouter de surprise.
Voilà quelque six ans que je me fais un jeu
De suivre les progrès de certain petit feu.
Bien longtemps on prit soin de le couvrir de cendre ;
Un zéphyr indiscret naguère vint y prendre
Une étincelle, et moi, je la reçus au nez.
Marthe m'avoua tout ; mes regards étonnés
Virent un doux brasier qui, ma foi, flambait ferme ;
Et je n'ai pas songé, cher comte, à mettre un terme
A ce bel incendie.

LE COMTE

Ah ! moi, je n'ai, corbleu,
Su dans cette aventure y voir même du feu.

LA MARQUISE

Donc Marthe aime Louis, le fait est bien notoire.
Que Louis l'aime aussi, tout me porte à le croire ;
Mais, pour dire bien vrai, notre beau ténébreux
Est, tel un sphinx d'Egypte, un peu mystérieux.

Digitized by Google

LE COMTE

Lorsque les sentiments font un grand étalage,
Qu'ils se guindent d'un coup jusqu'au dernier étage,
On peut parier gros que ce bruyant troupeau
Prit naissance en entier au sein du seul cerveau.
Ceux qu'enfante le cœur sont de discrète allure
Et de ton réservé ; leur intime nature
Est d'agir volontiers et rarement trouver
Matière à longs discours.

LA MARQUISE

Il me semble rêver
Lorsque je vous entends, mon gracieux poète,
Parler si congrûment du cœur et de la tête,
Donnant à chacun d'eux et son lot et son coin.
Quel docte moraliste a donc pu prendre soin
De renseigner si bien votre âme vagabonde ?

LE COMTE *(après un silence)*

Pour tout homme ici-bas son voisin est un monde.

LA MARQUISE

Un monde dont souvent on fait vite le tour.

LE COMTE *(pensif)*

Croyez-vous ?

LA MARQUISE

J'en suis sûre.
Ainsi ce mot d'amour,
Sur lequel votre muse a dû tant se morfondre,
A quoi pour vous, mon cher, peut-il bien correspondre ?

Certes nul ne peut mieux discourir d'amitié,
D'esprit de poésie, ainsi que de pitié,
Car vous êtes marchand de toutes ces denrées.

Mais, comte, (je vous vois depuis soixante années),
Comment sur l'art d'aimer êtes-vous si savant ?

LE COMTE *(lentement)*

L'œil le plus pénétrant ne plonge guère avant
Dans les replis d'un cœur, où trouve aisément place
Quelque secret profond que voile la surface.

LA MARQUISE *(étonnée et affectueuse)*

Partageons votre deuil, s'il est trop douloureux.

Digitized by Google

LE COMTE *(rêveur)*

Ainsi que l'homme hélas ! le chagrin se fait vieux
Après un demi-siècle, et des tombeaux antiques
On ne peut exhumer que de saintes reliques.

Sur ces cendres d'amour daignez m'autoriser
A laisser, près de vous, l'hommage d'un baiser.

LA MARQUISE *(attendrie)*

Par mégarde j'ai pu vous faire de la peine.
J'ai payé mon tribut à la sottise humaine,
Comte, une fois de plus ; devais-je pas sentir
Que, pour être si bon, vous aviez dû souffrir ?

LE COMTE

Ecoutez : mieux que vous, nul ne peut me comprendre.
Mon discours sera bref ; il pourra vous surprendre,
Mais, pour simple qu'il soit, il saura vous toucher.

LA MARQUISE

Le récit de vos maux ne fera qu'attacher
Ma fidèle amitié de plus près à la vôtre.

LE COMTE

Oui, j'ai pâti d'amour, plus peut-être qu'un autre.

Ce drame, que je vois et si près et si loin,
J'en fus seul la victime ainsi que le témoin ;
L'objet de ma tendresse ardente et contenue
Ne l'a point soupçonnée.

LA MARQUISE

Elle,... l'ai-je connue ?

LE COMTE

Oui, marquise. Elle était... du même âge que vous,
Aussi belle et charmante. *(avec un profond soupir)*
Un autre en fut l'époux.

LA MARQUISE *(attentive)*

Vous n'aviez donc rien dit ?

LE COMTE

Elle était amoureuse
De celui qui la prit, et, pour la rendre heureuse,
Je n'en connaissais pas de plus digne que lui.
(baissant la voix)
Pour tout dire, c'était, lui, mon meilleur ami.

LA MARQUISE *(profondément émue)*

Grand Dieu, lui, mon mari !

Digitized by Google

LE COMTE *(la regardant tendrement)*

Pouvais-je pas mieux faire
Que de voir leur bonheur, et de savoir me taire ?

LA MARQUISE *(lentement)*

Vous fûtes héroïque, et la pire douleur
A de vous, vieil ami, fait l'homme le meilleur.

LE COMTE

J'en fus récompensé, car ma seule espérance
Etait que nul de vous ne connût ma souffrance.

L'amertume où risquait de s'enliser mon cœur
Se tempérait bientôt d'une intime douceur,
Car mon affection se faisait paternelle
Pour deux êtres aimés, abrités sous son aile.

LA MARQUISE *(le regardant profondément)*

Je m'en veux d'avoir eu tant de bonheur, ami,
Près de votre douleur.

LE COMTE

C'est un baume béni
Qu'un spectacle si beau mettait sur ma blessure.

Quand votre époux mourut, je versai, je le jure,
Plus de larmes qu'aucun.
Alors je vous remis
Marthe pour l'élever. Mon cœur, toujours épris,
Se berçait de l'espoir de retrouver en elle
Une empreinte de vous, l'image d'un modèle.

LA MARQUISE

Soyez deux fois béni, vous dont le noble cœur
Me ménageait encor cet intime bonheur.

LE COMTE

Et puis *(pardonnez-moi)* ma pauvre âme égoïste
Voulait, comme un bon chien, rester sur votre piste.
Marthe m'autorisait à vous voir chaque jour ;
Cette amitié, c'était, c'est toujours de l'amour.
(timidement)
A soixante-quinze ans,... cet aveu peut sans crainte
Pour la première fois jaillir... ?

LA MARQUISE

Amitié sainte,
Eté de Saint-Martin ! *(elle lui tend sa main qu'il baise)*

Digitized by Google

LE COMTE

Un cœur si douloureux
A bien gagné le droit de se dire amoureux.

LA MARQUISE *(souriant)*

Ce ne sont plus d'ailleurs qu'innocentes vétilles ;
Daphnis porte lorgnon et Chloé des béquilles.

LE COMTE

Enfin j'avais l'espoir d'autres liens plus doux :
Louis, Marthe eussent fait de si jolis époux.

LA MARQUISE

Je puis vous l'avouer, ce fut toujours mon rêve.

LE COMTE

Le cours de mes vieux ans, peu s'en faut qu'il s'achève.
Quel radieux couchant verrais-je pour finir,
Si ce bonheur restait mon dernier souvenir !

SCÈNE V

LE MARQUIS *(entre vivement, les vêtements en désordre)*

LE MARQUIS

Je dois fatalement porter malheur, ma mère,
A tout ce qui m'approche, et je me désespère
A lutter plus longtemps contre un injuste sort.

Encore un fol espoir sur qui passe la mort !

LE COMTE *(se levant, tout pâle)*

Marthe... ?

LE MARQUIS

Je l'ai trouvée à terre, inanimée ;
Bayard revenait seul d'une course effrénée.
Malgré les cris de Jean, elle l'avait lancé,
Dans un terrain fangeux, sur un large fossé.
L'animal, affolé sous les coups de cravache,
Bondit, mais, enlisé, sur elle fit panache.
Je viens de la porter sur son lit dans mes bras.
(serrant les mains de la marquise qui s'est levée)
Sauvez-la ! Par pitié, qu'elle ne meure pas !

LA MARQUISE

Comte, restez vers lui. Soignez l'un, et moi l'autre.
Je saurai pour le mien vous conservez la vôtre.
(elle sort)

Digitized by Google

SCÈNE VI

LE COMTE

Parlez, mon pauvre enfant : un poids trop douloureux
Met un seul homme à bas, mais on le porte à deux.

LE MARQUIS

Le poids que je ne puis supporter, c'est moi-même,
Qui suis maudit, fatal à tout être que j'aime.

LE COMTE

Eh ! voici du nouveau. Serait-ce par hasard
Marthe que vous aimez ?

LE MARQUIS *(tombant assis)*

Oui, mais il est trop tard !

LE COMTE

Mon père, homme de sens, se plaisait à redire :
« Il est toujours trop tôt pour s'emporter, maudire,
Se prendre, ou s'en remettre aux soins d'un procureur.
Il n'est jamais trop tard pour sortir d'une erreur,
Consoler une peine, et défendre une femme,
Ou pour donner accès à l'amour dans son âme. »

LE MARQUIS

Irène, j'avais cru l'aimer. Ma vanité
Gémit au choc brutal de la réalité ;
Et mon cœur, détrompé, s'éloignait d'un mirage
Dont il voyait pâlir la décevante image.

Mais, l'idéal enfui, que j'avais tant rêvé,
Que je cherchais toujours,... il était retrouvé.

LE COMTE

Palsembleu, jusqu'ici, marquis, cette aventure
Ne semble pas avoir trop méchante tournure.

LE MARQUIS *(se levant)*

Mais songez donc ! Tandis que nous causons tous deux,
Peut-être est-elle morte !

LE COMTE

Oh ! non, je connais mieux,
Ami, votre grandmère. Elle ne fait rien dire :
Son silence ne doit rien présager de pire.

LE MARQUIS

Puisse Dieu vous entendre !

Digitized by Google

LE COMTE *(riant)*

Il peut tout m'accorder,
Car je n'ai plus longtemps grand chose à demander.

LE MARQUIS *(se rasseyant)*

Pour Marthe, comme vous, je reprends confiance ;
Mais pour moi, croyez bien, il n'est plus d'espérance.

LE COMTE

La peste soit des gens qui veulent s'acharner,
Contre vent et marée, à se faire damner !
Marthe, de son côté, peut-être en l'occurrence... ?

LE MARQUIS

Oui, pour elle je suis camarade d'enfance.
Un cœur comme le sien ne saurait oublier
Tant de chers souvenirs. Ce lien familier
Se fortifie encor de pitié secourable
Que provoque toujours une âme misérable.

LE COMTE

Sur ces bases, marquis, je gagerais un jour
D'édifier un temple où logerait l'Amour.

LE MARQUIS

Votre affection, comte, à mon endroit vous leurre.
Je ne pourrai jamais un jour, ou même une heure,
Consentir à me voir aimé par charité.

LE COMTE

Certain démon malin qu'on nomme vanité
Laisse percer le bout d'une oreille pointue.

LE MARQUIS

A trouver le bonheur en vain je m'évertue.

LE COMTE

Je n'ai vu de ma vie amoureux si retors
Se mieux ingénier à classer tous les torts
Que puisse à son endroit avoir la destinée.

LE MARQUIS

Ah ! comte, convenez qu'elle s'est acharnée
Sur moi cruellement.

LE COMTE

Bah ! c'est refrain commun
Que se dire ici-bas plus éprouvé qu'aucun.
Dès qu'avec l'âge vient un peu d'expérience,
Bien vite on s'aperçoit qu'il n'est qu'une science

Digitized by Google

Qui permette aux mortels de se bien gouverner,
C'est de garder leur lot et de s'en contenter.

Un grand coffre contient les joyeuses années,
Un autre les malheurs. Par égales poignées,
Le Sort puise en chacun, et cela sans choisir,
Car, aveugle et hâtif, il n'en a pas loisir.
Puis, toujours à la diable, il les tasse à la ronde
En autant de paquets qu'il naît d'hommes au monde,
Les lance à la volée, et dès lors chacun d'eux
Se trouve tour à tour en joie ou malchanceux.

LE MARQUIS

Je crois que sûrement dans le paquet qu'il m'offre
Les marchandises sont toutes du même coffre.

LE COMTE

Vous l'avez simplement ouvert du mauvais bout.
Donc, comme le guignon ne le remplit pas tout,
Hâtez-vous de plonger au fond une main leste
Pour puiser le bonheur dont regorge le reste.

SCÈNE VII

LA MARQUISE, *rentre*

LE MARQUIS *(s'élançant)*

Eh ! bien, Marthe... ?

LA MARQUISE

Sauvée. Un choc,... l'émotion...
(s'asseyant)
Tout est rentré dans l'ordre.

LE MARQUIS

Ah ! la bonne action
Que vous fîtes, ma mère !

LA MARQUISE

A peu de frais, je jure.
Il n'est de médecin meilleur que la nature.
Je la pris dans mes bras. Vite elle m'embrassait
Et, comme par miracle, aussitôt renaissait.

LE COMTE *(à la marquise)*

Ce qui n'est rien pour vous eût été pour un autre
Tâche fort difficile.

Digitized by Google

LA MARQUISE *(au comte)*

Or ça, voyons la vôtre.

LE COMTE

Marquise, il est pour moi grand temps de relayer ;
Je suis à bout de souffle, et ne sais qu'essayer.
Vous m'avez confié, ce dont je me chagrine,
Un malade rebelle à toute médecine.
A chaque pas de moi, de deux il reculait ;
Plus j'étais engageant, plus il s'évertuait
A me décourager. *(s'asseyant)*
A vous. Je vous souhaite
Plus de chance qu'à moi, pour venger ma défaite.

LA MARQUISE

Oh ! Louis !

LE COMTE

Il convient que Marthe en vérité
L'aime un peu, mais que c'est par pure charité.

LA MARQUISE *(riant)*

Ladite charité pour lors est ordonnée
Comme veut le dicton : je serais étonnée
Qu'en offrant ce bonheur elle n'eut commencé
Par se servir soi-même.
Il faut, bel insensé,
Retourner à l'école afin d'apprendre à lire.
(le regardant en face)
Toi d'abord, l'aimes-tu ?

LE MARQUIS

Trop pour pouvoir le dire.

LE COMTE

Eh ! dites-le toujours !

LA MARQUISE

J'enregistre l'aveu ;
Il me plaît, car il met un atout dans mon jeu.

Va, la solution de ce charmant problème,
Depuis quatre mille ans, reste toujours la même ;
Quand nous n'y serons plus, on verra nos neveux
Faire autant de façons qu'en mirent nos aïeux.

Quand l'esprit jase fort, le cœur n'a rien à dire ;
Si la bouche se tait, c'est alors qu'il soupire.

LE MARQUIS

Je ne puis rien cacher, car vous devinez tout.

Digitized by Google

LA MARQUISE

Amoureux, laisse-moi t'instruire jusqu'au bout.

De même il m'a fallu, vieille femme indiscrète,
Dénicher certains mots que derrière sa tête
Marthe dissimulait ; et jamais confesseur
N'éprouva, pour absoudre, une telle douceur.

Le secret pour lequel j'eus si grande indulgence
Présente avec le tien fort peu de différence.
A deux ils font la paire, et mon œil curieux
Voit dans leur union un tout fort gracieux.

LE COMTE *(au marquis)*

A ces conclusions vous verra-t-on souscrire ?

LE MARQUIS

S'il en était ainsi, je ne saurais maudire
Le passé, ni pleurer mes rêves d'avenir
Que la lettre du Roi d'un coup vient de ternir.

LA MARQUISE

Faut-il prétendre, enfant, qu'une vie est manquée
Parce que d'un côté l'issue est condamnée ?
Il n'est pas qu'une porte à conduire au succès ;
D'autres souvent, plus tard, offrent meilleur accès.

LE COMTE

Des bonheurs sont éclos, fils de la patience
Qui, loin de tous regards, les couvait en silence.
(Il baise la main que lui tend la marquise)

LA MARQUISE

Louis, quel noble but pour ton cœur généreux !

Greffer une famille à l'arbre vigoureux
Que le temps vit grandir, dont la sève vivace
A nourri les rameaux d'une robuste race,
Dont la racine plonge au cœur mystérieux
De la terre natale où dorment les aïeux.

Ton propre sacrifice augmente l'héritage
Qu'une vieille maison enrichit d'âge en âge.
De tes mains tes enfants le recevront plus beau ;
Et l'épée aujourd'hui que tu mets au fourreau,
Peut-être verras-tu la brandir à ta place
Un de tes fils, honneur et gloire de ta race.

Digitized by Google

LE MARQUIS

Vous m'avez convaincu, ma mère.
Mais pourtant
Etes-vous sûre... enfin... que Marthe... m'aime autant ?

LE COMTE *(bondissant)*

Près de vous, saint Thomas, marquis, était crédule !
Voulez-vous que l'Amour vous signe une cédule
Devant notaire ? Un doute est de mauvais aloi.
Pour être sauvé, diable, il faut avoir la foi !

SCÈNE VIII

Entre MARTHE

LA MARQUISE *(regardant Marthe)*

Voici notre renfort, le dernier, qui s'avance.

MARTHE *(s'arrêtant)*

Moi, Madame... ?

LE COMTE *(allant à elle)*

Tu peux nous vanter ta vaillance !
(lui prenant les deux mains et la contemplant)
Pourquoi prendre plaisir et trouver passe-temps,
Quand on est si jolie, à faire peur aux gens ?
Vrai, si j'étais plus jeune et partant plus sévère,
Je te donnerais bien, enfant, de l'étrivière.

MARTHE *(tendant sa joue)*

Mais, plus vieux... ?

LE COMTE *(la prenant dans ses bras)*

Je ne puis hélas ! que t'embrasser.

MARTHE *(au cou du comte)*

Grand merci. *(se reculant un peu)*
Savez-vous ? J'aurais pu trépasser.

LE COMTE *(lui mettant la main sur la bouche)*

Silence ! Le pardon, volontiers je l'accorde,
Sous réserve pourtant : ne parle pas de corde
Au logis d'un pendu. Mes soixante-quinze ans
Me font trouver toujours certains mots malsonnants.

MARTHE

J'ai d'ailleurs, mon cher oncle, autre besogne à faire,
Et je ne souffre pas qu'on vienne m'en distraire.
(se tournant vers le marquis)
Je veux remercier le marquis, mon sauveur.

Digitized by Google

LE MARQUIS *(la regardant tendrement)*

D'un effort bien chétif, chère petite sœur.

MARTHE *(frappant du pied)*

Encor !

LE MARQUIS

Non, « Marthe... »

MARTHE

Enfin, vous êtes raisonnable ;
Mais vous mettez le temps.
Votre bras secourable
Me tira d'embarras, et d'un pesant fardeau
Je dus le surcharger. Certes le trait est beau ;
J'en bénis l'artisan ; surtout je suis ravie
De penser que c'est vous à qui je dois la vie.

LE MARQUIS *(troublé)*

Tout autre, à peu de frais, eût pu le faire ainsi.

MARTHE

J'aurais moins grand plaisir à lui dire merci.

LA MARQUISE *(souriant)*

Comment de ce détail fûtes-vous avertie ?
Vous n'avez pu le voir, étant évanouie.

MARTHE *(se troublant)*

Mais... sans doute... par vous.

LA MARQUISE

Quel malheur de vieillir !
Je n'en ai pas gardé le moindre souvenir.

MARTHE *(confuse et tendre)*

D'un brin de comédie il faut que je m'accuse,
Mais la faute avec elle apporte son excuse.
(passant les bras au cou de la marquise)
Quand Louis m'emporta, j'étais morte de peur.
Alors,... de me sentir... ainsi... près de son cœur,
Un tel charme me prit d'un si doux et beau songe.
Que, pour le prolonger, je risquai ce mensonge.
(embrassant la marquise)
Si de mon franc parler je veux me départir,
Je ne puis vous tromper, car je sais mal mentir.

LE COMTE *(riant)*

Qu'on me dise à présent que les femmes sont franches !

MARTHE

Quand on se noie, il faut se raccrocher aux branches.

Digitized by Google

LE MARQUIS *(profondément ému)*

Serait-il donc vrai, Marthe ?

MARTHE *(rougissant)*

Est-ce trop ou trop peu
Que j'ai parlé ? Faut-il compléter cet aveu ?

LE COMTE *(se frottant les mains)*

Parle, enfant, car jamais je ne vis de cervelle
A la conviction se montrer plus rebelle !

LE MARQUIS

Oh ! Marthe, c'est de vous que je voudrais tenir
Le seul mot dont dépend mon bonheur à venir.

MARTHE *(le regardant en face)*

Louis, depuis cinq ans, dix ans, d'aussi loin même
Que je puis remonter au passé, je vous aime.

Cet amour, qui s'en fut toujours en grandissant,
Est à l'étroit chez moi. Mon cœur est impuissant
A seul le contenir ; il a besoin qu'un autre
Vienne le partager. Laissez venir le vôtre,
Car voilà si longtemps qu'un hôte, sur le seuil
L'attend, les bras ouverts, pour lui donner accueil.

LE MARQUIS *(se rapprochant)*

C'est trop de bonheur, Marthe !

LE COMTE *(les poussant dans les bras l'un de l'autre)*

Or ça, mort de ma vie,
Il se faut embrasser quand on en meurt d'envie !

(Les deux jeunes gens s'embrassent longuement. Le comte se frotte les yeux)

LA MARQUISE

Cher comte, parlez-moi des filles d'aujourd'hui
Pour savoir s'enhardir et prendre un grand parti.

MARTHE *(radieuse, s'appuyant sur l'épaule du marquis)*

Quand le plus fort des deux demeurait si timide,
La plus faible a bien dû devenir intrépide.

(regardant Louis)

Notre salut commun courait si grand danger !

LE MARQUIS

Le bras d'un ange seul pouvait le dégager.

LA MARQUISE

Comte, ce madrigal dénote un bon élève.

LE COMTE *(regardant la marquise)*

C'est la réalité, plus belle que le rêve.

Digitized by Google

MARTHE *(embrassant la marquise)*
C'est à vous, après Dieu, qu'est dû notre bonheur.

LA MARQUISE
N'oubliez pas votre oncle, enfant ; quel noble cœur !
(tendant la main au comte)
Les auteurs les meilleurs, comme les grands courages,
Ne sont pas toujours ceux qui signent leurs ouvrages
(Marthe saute au cou du comte)

FIN DU SECOND ET DERNIER ACTE

Metz, 27 *Décembre* 1919.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR LE

Général de brigade Baron d'Ismert

(1768-1826)

Le Département de la Moselle a fourni un très grand nombre d'officiers généraux aux armées de la 1re République et du 1er Empire. Les carrières de ceux d'entre eux qui furent au premier plan comme Ney, Lassalle, Molitor et tant d'autres sont très connues ; mais ce qu'on connaît moins, ce sont les services d'officiers généraux qui, restés au second plan par suite des hasards de la carrière ou en raison de considérations politiques, méritent néanmoins d'être tirés de l'oubli. Ils ont contribué pour une grande part à la glorieuse épopée Napoléonienne et jeté sur leur pays natal un lustre qu'il faut rappeler, au moment où toutes les gloires du passé doivent revivre au milieu de l'auréole de la délivrance.

Parmi les officiers généraux dont il vient d'être question figure le Général de brigade Baron d'Ismert, auquel nous consacrons la notice ci-après.

Le Général de brigade Baron d'Ismert (Pierre), est né à Teting (Moselle), le 30 Mai 1768. Il reçut une fort bonne éducation quoique issu d'une famille modeste, et prit du service le 3 Octobre 1783, à l'âge de 15 ans,

Digitized by Google

dans le régiment suisse de Salis-Samade. Le 14 Juin 1789 il entra dans la 6e Compagnie de la garde nationale soldée de Paris et, au mois de Juin 1792, il faisait partie du bataillon de la Garde Nationale de la Section des Petits-Pères Nazareth, qui se porta aux Tuileries. Ce bataillon dut protéger les appartements de la Reine et de Mme Elizabeth contre l'envahissement de la populace. En défendant la porte de la Reine avec un autre garde national et le général Baron de Wittinghoff, Ismert, foulé aux pieds et cruellement maltraité, réussit néanmoins en parant, avec son fusil, un coup de hache destiné au général Wittinghoff, à sauver ce vieillard et à l'emporter dans ses bras, pendant que les appartements royaux étaient envahis. Après ce malheureux évènement, Ismert fut présenté au roi pár celui qu'il avait sauvé et comme récompense il fut fait lieutenant de cuirassiers dans la Légion Germanique le 4 Septembre 1792. Promu capitaine dans le même corps le 12 Mars 1793 il passa en Novembre 1794, avec son grade, au 11e Régiment de Hussards. Depuis cette date jusqu'en 1801, Ismert prit part à tous les faits d'armes glorieux de ce régiment. Ismert fit en effet partie de l'armée de Vendée en 1794 et 1795 ; au cours des opérations de cette armée, le 3 Mai 1794, il fut blessé d'un coup de feu à la tête au combat de Challans. Peu après le 11e Hussards fut appelé à faire partie de l'armée du Rhin pendant les années 1795, 1796 et 1797 sous les ordres du général Vandamme ; ce fut ainsi qu'Ismert assista à la prise d'Augsbourg et au siège de Kehl. Au commencement de la campagne de 1797, après avoir franchi le Rhin, sous les ordres du général Lecourbe, le 11e Hussards passa à un repos momentané, les opérations ayant été arrêtées le 17 Octobre 1797 par le traité de Campo-Formio.

En 1798, le 11e Hussards fut la première troupe de cavalerie qui passa le St-Bernard. L'année suivante, dans la malheureuse campagne d'Italie, marquée par

Digitized by Google

la fâcheuse affaire de Novi, le capitaine Ismert combattit vaillamment à Legnano et le 26 Mars 1799, devant cette place, il eut un cheval tué sous lui et reçut deux coups de feu à l'épaule. A la suite de cette campagne il fut promu chef d'Escadron à son régiment en Juin 1799.

Ce fut dans ce nouveau grade qu'Ismert fit avec la plus grande distinction, sous les ordres des généraux Vatrin et Lannes, la mémorable campagne de 1800 et qu'il contribua pour une très large part, avec ses escadrons et des troupes d'infanterie décimées, qu'il avait ralliées, à rétablir le combat compromis à Marengo, le 14 Juin 1800. Déjà 16 jours avant cette bataille, le 28 Mai, sur la route de Plaisance à Parme, étant engagé à l'avant-garde par ordre de Murat et soutenu par un bataillon de la 59e demi-brigade, il avait soutenu un violent combat, forcé à la retraite des troupes de beaucoup supérieures aux siennes, les poursuivant et leur enlevant deux pièces d'artillerie et un drapeau. Le jour de Marengo, le commandant Ismert, détaché avec sa troupe entre l'Emme et l'Orba, s'empara trois fois d'un bataillon ennemi avec six pièces de canon qu'il ne put conserver, l'ennemi étant trop en forces. Ayant dû repasser l'Emme et ayant été rejoint par un bataillon décimé de la 48e demi-brigade, il se maintint sous un feu épouvantable et, voyant ses derrières coupés il réussit à se faire jour à travers les escadrons ennemis, rallia sa troupe à hauteur de la position de St-Carola et s'empara de cette position.

Le Général Victor, qui avait demandé à Ismert de se sacrifier pour le salut de l'Armée, rendit pleine justice à cet officier supérieur. Il fit à son sujet un rapport des plus flatteurs ; mais la part prise par Ismert, qui contribua pour beaucoup au gain de la bataille, fut noyée dans l'auréole dont s'entoura le 1er Consul. Ismert fut oublié ! Chef d'Escadron il était en 1800, chef d'Escadron il resta et malgré les campagnes de 1805 et 1806,

Digitized by Google

auxquelles il prit part, il ne fut Colonel que le 8 Mai 1807, après Eylau.

Dès le 30 Juillet 1805, le Colonel Ismert, fatigué de servir dans la Cavalerie légère, obtint de passer au 2e régiment de Carabiniers, sous les ordres du Colonel de Caulaincourt ; ce fut avec ce corps qu'il fit les campagnes de 1805, 1806 et 1807 et qu'il combattit à Ulm, à Austerlitz, à Iéna et à Eylau. En passant Colonel après Eylau Ismert fut placé à la suite du 2e Carabiniers, mais quelques jours après il fut appelé au commandement du 2e Régiment de Dragons sous les ordres du Général de Latour-Maubourg et fit la fin de la campagne de 1807 à Heilsberg et à Friedland.

Après la dure campagne de 1807, en Octobre 1808, le Colonel Ismert passa à l'armée d'Espagne dans la brigade du général Peyraumont. Après avoir pris part à un brillant combat à Tarancom, le 25 Décembre, il fut au combat d'Uclès le 15 Janvier 1809, puis à la bataille de Medellin le 28 Mars suivant. A cette dernière bataille, il chargea à la tête de son régiment et bouscula l'nfanterie et la Cavalerie ennemie qu'il mit en pleine déroute. Il eut un cheval tué sous lui et reçut une contusion, d'une balle à la poitrine. Le 28 Juillet 1809, à la bataille de Talaveyra-la-Reyna, il combattit avec acharnement dans la fâcheuse position où s'était placé le Duc de Bellune, il y fut encore blessé d'un éclat d'obus au pied droit.

Le 5 Mars 1811, le 2e dragons prit encore une part glorieuse à la violente bataille de Chiciana, quand les Anglo-Espagnols voulurent forcer le duc de Bellune à lever le siège de Cadix.

Les premiers jours de Janvier 1812 marquent un épisode fort intéressant de la carrière du Colonel Ismert. Alors que l'armée expéditionnaire, qui assiègeait Tarifa, était accablée par les pluies et les boues qui empêchèrent le ravitaillement et qui obligèrent du reste à lever le siège, le Colonel Ismert avec son régi-

Digitized by Google

ment rendit à l'armée les plus signalés services. Laissons parler à ce sujet le Colonel lui-même, dans ses notes personnelles que nous avons eu la bonne fortune de pouvoir consulter. Le Colonel s'exprime ainsi qu'il suit :

« Je ne dois pas oublier de dire que le zèle et le « dévouement du 2e Régiment de Chasseurs furent « encore reconnus pendant le siège de Tarifa. Nos « troupes fatiguées de travail, inondées par les pluies, « dans l'eau jusqu'à la ceinture, ne pouvaient prendre « de repos et succombaient de besoin. (Le bataillon « rebuté, sans magasins, ni crédits). Dans cette alter- « native, je fis la proposition à M. le Duc de Bellune « d'employer mon régiment, conjointement avec le « bataillon de transports pour porter des vivres. Les « officiers du 2e se mirent à la tête de chaque détachement, « les uns pour chercher des grains, les autres pour « porter du pain, en traversant des torrents à la nage « ce qui coûta la vie à quelques hommes et à beaucoup « de chevaux. Qu'on se figure la joie de ceux qui « étaient secourus, comme de ceux qui secouraient « leurs camarades. Oui, je ne regretterai jamais ce « qu'il en a coûté à ma bourse ; je fis acheter à mes « chevaux et à l'insu de son Excellence pour 1.500 « francs de froment qui a pu procurer les premiers « secours à nos troupes. C'est une contribution natio- « nale dont je me suis acquitté avec toute la satisfac- « tion d'un homme pénétré d'avoir pu faire quelque « chose pour ses compagnons d'armes et sans que son « Excellence sut un mot de ce qui avait été fait ».

Cependant le Maréchal Victor, mis au courant, tint à féliciter hautement le Colonel Ismert de l'acte patriotique et bienfaisant relaté ci-dessus, et écrivit à ce chef de corps une lettre des plus flatteuse à l'occasion de la nouvelle année. En outre, à la suite de cet incident le Duc de Bellune obtint la nomination du Colonel Ismert au grade de Général de Brigade, le 8 Février 1813. Il devint ainsi Baron de l'Empire.

Digitized by Google

En passant Général de Brigade, le baron d'Ismert reçut le commandement des 2e, 4e, et 26e dragons sous les ordres du Général Tilly, qui avait remplacé le Général de Latour-Maubourg. Il prit part à la funeste bataille de Vittoria, le 21 Juin 1813, tint, un des derniers, le soir de cette bataille avec deux de ses régiments, les 2e et 4e dragons et contribua à tirer d'affaire les divisions Darmagnac et Villatte fortement compromises.

Dans les premiers jours de Janvier 1814, la Brigade du Général d'Ismert, dans laquelle le 2e dragons avait été remplacé par le 21e de même arme, passa sous les ordres du Général de Division Treillard qui avait remplacé le Général Tilly et fit partie, pendant la campagne de France, du 6e Corps de Cavalerie ; elle se distingua notamment entre le 11 Février et le 30 Mars 1814 aux affaires de Montmirail, Fontraunes, Troyes, Bar-sur-Aube, Craonne, Fère-Champenoise et Paris.

Au retour des Bourbons, Louis XVIII, se souvenant de la belle conduite du baron d'Ismert, lors de l'invasion des Tuileries en 1792, lui conféra la décoration de Chevalier de St-Louis, par ordonnance du 5 Octobre 1814. Il fut de plus employé au commandement du Département des Landes. Là, il eut des démêlés avec le Préfet qui l'accusa de s'être trop réjoui du retour de Napoléon de l'Ile-d'Elbe, en signant une adresse que quelques autres officiers généraux avaient signée. Aussi fut-il mis à la retraite dès le 2e retour des Bourbons. Il se retira au Château de Castillon, près d'Arengosse (Landes), où il mourut le 26 Septembre 1826. La propriété de Castillon appartenait au Général du fait de son mariage avec Mlle de Poudeux, fille du maréchal de Camp de ce nom et petite fille du maréchal de Bezons.

En outre de son titre de Baron, le général d'Ismert, membre de la Légion d'Honneur du 14 Juin 1804 avait reçu la croix d'officier de la Légion d'Honneur le 4

Digitized by Google

Octobre 1808 et avait été décoré de la Couronne de fer en Décembre 1813. Il laissa deux fils, dont l'un fut élevé à la Flèche. Un de ses neveux, portant son nom, vivait encore à Teting, âgé de 82 ans, en 1895.

Telle fut la brillante carrière du Général d'Ismert, au cours de laquelle il obtint tous ses grades sans en avoir jamais sollicité aucun, ni aucune espèce de faveur. Il était trop heureux, disait-il, s'il avait pu mériter quelques souvenirs. Il pensait en effet que le seul héritage d'honneur à transmettre à ses enfants était « le seul bien qui puisse flatter un vieux militaire « décrépit plus par les veilles, les fatigues et les soucis « que par les années ».

Il appartenait à un de ses compatriotes de la Moselle, de rendre l'hommage qu'ils méritent aux services du patriote éprouvé, du militaire d'une bravoure éclatante et de l'homme de bien que fut le Général d'Ismert.

Au cours des recherches effectuées pour reconstituer la biographie du Général, il nous a été donné d'être mis en possession de son portrait ; une photographie en fut faite et envoyée en 1895 à son neveu dont il a été question plus haut. La joie de ce brave fut telle, qu'il exposa chez lui ce portrait devant lequel tout le village défila. Ce fut encore un touchant hommage rendu à la mémoire du Général, dans son pays natal, alors sous le joug des Allemands qu'il avait si souvent combattus, et qui devait, vingt-quatre ans plus tard, retrouver la mère-patrie, dont il avait été si violemment arraché.

Neuilly-sur-Seine, 10 Décembre 1919.

Général J. DENNERY,

(du Cadre de Réserve de Metz).

Membre correspondant

de l'Académie de Metz.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DEO VERAUDUNO

Les Verdun du Luxembourg

PAR LE DOCTEUR N. VAN WERVEKE,

professeur honoraire à Luxembourg.

Le 29 janvier 1915, l'agriculteur J.-H. Feypel de Mensdorf, en enlevant des souches d'arbre sur les hauteurs du Wirtenberg, sis entre Mensdorf et Flaxweiler, trouva sous une souche énorme l'inscription gallo-romaine de la fin du IIe ou du commencement du IIIe siècle, dont je donne ci-joint un cliché pris sur une photographie.

La pierre est en grès de Luxembourg pas très dur. Elle a une hauteur totale de 37 cm. sur une longueur de 99 cm. Le champ intérieur, renfermant l'inscription, mesure 94 sur 31 cm. Les lettres sont hautes, dans les quatre lignes, de 45 resp. 43, 45 et 44 mm.

Lorsqu'elle fut trouvée, elle était brisée en trois morceaux, mais sans perte de texte sensible ; les deux lacunes qu'elle présente maintenant, au milieu du mot D (E) O de la première ligne et à la fin du mot INCIONA (E) de la deuxième ligne se sont produites seulement après que j'eus acquis la pierre ; en ce moment la première de ces lettres E était encore à peu près complète, de la seconde on voyait distinctement les principales parties.

Digitized by Google

Je fus averti de la trouvaille par M. Aloyse Kayser, membre de notre chambre des députés et chef de gare à Diekirch qui, en raison de ses fonctions de chef de gare qu'il avait exercées antérieurement à Roodt, entretenait encore les meilleures relations avec les habitants des environs. Il m'envoya une copie de l'inscription et je compris bien vite qu'il s'agissait d'une trouvaille remarquable. Je profitè de l'occasion pour lui exprimer mes meilleurs remercîments pour l'empressement avec lequel il m'annonça la trouvaille ; la science et notre pays ne lui doivent pas moins de reconnaissance ; sans son information, en effet, il est fort probable que le monument aurait disparu. Lorsque je me rendis sur les lieux, dès que j'eus reçu la lettre, j'appris à mon grand étonnement que le trouveur ne possédait qu'une partie de la pierre ; les autres parties lui avaient été volées pendant la nuit. Comme cependant il croyait savoir quel était le bon ami qui l'en avait débarrassé, il me suffit de menacer avec l'intervention de la justice ; j'étais en route pour regagner la gare de Roodt, lorsque cet homme courut après moi et, tout en prétendant qu'il ne s'agissait pour lui que d'une bonne farce, il s'obligea à restituer les parties de la pierre qu'il possédait.

Monsieur Mongenast, à cette époque directeur général des finances, mit immédiatement à ma disposition, pour le musée archéologique de Luxembourg, la somme nécessaire pour l'achat, au sujet de laquelle j'étais tombé d'accord avec le sieur Feypel.

L'inscription, sauf à l'ingrès, ne présente que deux abréviations et une seule ligature de deux lettres, ET, au commencement de la deuxième ligne. La lecture par conséquent n'est pas douteuse, excepté pour ce qui concerne le gentilice de celui qui a élevé le monument. Je lis :

In H(onorem) D(omus) D(ivinae) Deo Verauduno et Incionae M(arcus) Pl(acidius) Restitutus ex voto Alpiniae. Lucanae matris.

Digitized by Google

In honorem domus divinae.

Formule d'un usage tellement répandu qu'elle est presque toujours rendue par les abréviations que nous rencontrons sur notre pierre. Le premier auteur qui semble avoir employé cette formule, est Phèdre, le fabuliste, affranchi d'Auguste et contemporain de Tibère (14-37 après J.-C.) ; il dit livre V, fable 7, 38 : *superbiens honore divinae domus.* Elle se trouve pour la première fois sur une inscription trouvée à Naix, du temps de Tibère (Corpus Inscriptionum latinarum, XIII, 4635) : TIB. CAESARI avg F. AVGVSTO. ET. PRO PERPETVA SALVTE DIVINAE DOMVS. Un second exemple existe dans un monument britannique de la fin du premier siècle (CIL. VII II) : NEPTVNO ET MINERVAE TEMPLVM PRO SALVTE DOMVS DIVINAE. La mention qui y est faite de la maison divine, les formes des lettres et les points placés à la fin de certaines lignes, permettent de l'attribuer au temps de Vespasien et de Domitien.

Depuis la fin du second siècle la formule se trouve sur un très grand nombre d'inscriptions, les unes non datées les autres datées très exactement par la mention des deux consuls de l'année dans laquelle l'inscription fut faite.

Les mots *domus divina* désignent la maison impériale, l'ensemble de tous ceux qui font partie de la famille de l'empereur.

Deo Verauduno

C'est, je crois, la première fois que ce dieu est mentionné ; il en est du reste de même pour la déesse *Inciona* qui est inscrite après lui.

Verauduno est une divinité topique, non pas nommée d'après le lieu où elle était adorée, mais elle est cette localité elle-même divinisée. Ce lieu était *Veraudunum*, et je n'hésite pas à affirmer qu'il portait le même nom que la ville française de Verdun, *Verodunum* ou *Virodunum.*

Digitized by Google

La circonstance que le nom, sur notre inscription, est écrit avec *au* au lieu de *o*, n'a pas lieu de nous étonner, car dans plusieurs cas nous rencontrons l'emploi de la même valeur phonétique pour *au* et *o*. Le *Corpus inscriptionum latinarum* offre e. a. les exemples suivants dans lesquels *au* est remplacé par *o* : III 993 : *Olus*, pour *Aulus ;* IV 2353 : *Aulus Olo* (pour Aulo) *suo salutem ;* VII 19 : *Ola*, pour *Aula ;* IX 2689 : *copo* pour *caupo ;* IX 3212 : *Olus* pour *Aulus ;* IX 3771 : C. PANSA. O. (pour *Aulo*) IRTIO CONS. ; IX 4171 : *plostrum* pour *plaustrum ;* X 3989 : *plostrarius* pour *plaustrarius ;* X 7197 : *tesorus* pour *tesaurus*. Schuchardt, *Vokalismus des Vulgärlateins*, donne par contre e. a. les exemples suivants dans lesquels *au* est employé au lieu de *o*, tout à fait comme c'est le cas sur notre inscription : *Bellausus* pour *Bellosus*, *Castaurina* pour *Castorina*, *Flaurus* pour *Florus*, *aurichalcum* pour *orichalcum*, *Auscia* pour *Oscia*, *ausculari* pour *osculari*, *ausculum* pour *osculum*, *austia* pour *ostia*, *austrum* pour *ostrum*, *raustra* et *proraustra* pour *rostra et prorostra*.

Le mot *Verodunum* ou, d'après notre pierre, *Veraudunum*, d'origine purement gauloise, est connu surtout par les nombreuses mentions que font de la ville de Verdun-sur-Meuse les textes de l'antiquité et du Moyen Age et les légendes des monnaies gauloises et mérovingiennes, réunies dans l'*Altceltischer Sprachschatz* de Holder, III 389-391, sous le mot *Virodunum*. L'itinéraire d'Antonin, 364,3, le cite sous la forme *Virodunum* dont cependant les manuscrits offrent comme variantes *Verodunum*, *Virdonum* et *Virodurum ;* la *Notitia Galliarum*, 5 (Belg. I) 4 : *civitas Verodunensium ; la Notitia Dignitatum occid.*, 42, 68 : *Praefectus Sarmatarum gentilium per tractum Virodunesem et Catalaunorum*. Venance Fortunat, qui vivait de c. 535-600, italien, qui avait trouvé une nouvelle patrie dans les Gaules, alors soumises aux Francs, emploie (III, 29, 1) la forme *Vereduna*, au commencement d'un vers : *Vrbs Vereduna*, dans lequel par conséquent la pre-

Digitized by Google

mière syllabe est brève, ce qui ne serait pas sans importance pour établir la signification exacte du mot, si nous pouvions être sûr que l'auteur aurait suivi toujours la vraie prononciation des mots ce qui est loin d'être le cas (1).

Les très nombreux auteurs du Moyen-Age, autres que Venance, cités par Holder, donnent les formes suivantes : *Viridunensis, Virdonensis, Viridoninsis, Veredunensis, de Vereduno, Veredensem, Viredunum, Veridunensis, Viredona, Viridono, Virdunensi, Viredunum, Verdunense, in pago Virdunensi* (a. 702), *in pago Virdonense* (a. 709).

Les monnaies mérovingiennes portent : VIR.. DVNOCI, VIREIIIVC, VIRIDVNVM, VEREDVNO, VERDVNO, VIRDVNO, VIRIDVNO, VERIDVNO, VERDVNV, VERDONO, VIRDVN, VEREDVINO.

Les *Althochdeutsche Glossen*, publiées par Steinmeyer, disent : *Verdunnum, Wirtinne*. Du reste, dans les auteurs et documents allemands, *Verdun* est souvent rendu par Virten.

Bien que dans toutes les sources citées par Holder, la première syllabe *vi* soit souvent remplacée par *ve*, bien que cela soit le cas même sur le monument du Wirtenberg qui fait l'objet de cette notice, le premier en date de tous les documents connus et le seul conservé en original (je fais abstraction des monnaies gauloises et mérovingiennes), la forme primitive du mot était *Virodunum*. Si, sur notre monument, nous trouvons *VERAUDUNO*, la différence est à attribuer ou à la

(1) Teuffel, Gesch. der römischen Literatur (2e édition p. 1125) dit à ce sujet : " Für die prosodische Behandlung der Eigennamen scheint nur die " Bequemlichkeit massgebend. Z. B. *Cesaria, Agrippina*. Kurze Silben " werden unzählige male durch die Hebung verlangert, lange nicht selten " verkürzt,.. Dazu Vulgarismen wie *Movèret, regionis utraeque, concivis* v. dgl. " D'Arbois de Jubainville, *Les noms gaulois chez César et Hirtius de Bello Gallico*, p. 140-141, dit dans le même ordre d'idées : Fortunat commençant un hexamètre par les mots : *Urbs Vereduna*, fait brève la première syllabe de ce nom de lieu. parce que cette première syllabe était atone et que, pour obéir aux lois de la versification classique, il fallait que cett syllabe fût brève. Au VIe siècle, on n'était pas très difficile sur ce point. "

Digitized by Google

facilité avec laquelle i et e se remplacent mutuellement dans les langues parlées, ou à l'influence du latin.

La ville s'appelait *Virodunum*; le dieu mentionné sur notre pierre se nommait évidemment le dieu *Virodunus*, comme personnification du lieu, non *Virodunius*, le dieu de Virodunum.

Le mot *Virodunum* se compose de deux parties tout à fait distinctes, *vir* et *dunum*.

Pour ce qui concerne la première partie, je reproduirai les données de Glück, *Die bei Cajus Julius Caesar vorkommenden Keltischen Namen*, p. 186–187 : « Was seine Deu-« tung betrifft, so fragt es sich, ob *i* kurz oder lang ist. « Ist es kurz, so bietet das Kymrische das Wort gwyr « (recens, vigens, validus, luxuriosus, viridis) = *vir*, wo-« von *gwyrdd* — gallisch *virdo*, *virido* d. h. (p. 77) « valde vegetus, alacer, strenuus. Fur die Kürze des « Vokales könnte auch das bei Venantius Fortunatus vor-« kommende *Urbs Vereduna* angeführt werden. Allein ab-« gesehen davon dass der Dichter nicht immer zuver-« lässig ist (voir plus haut ce qu'en dit Teuffel) beweist « es hier um so weniger, als er keinen langen Vokal « setzen konnte. Ist aber *i* lang, se kann *viro* kaum etwas « anderes sein als das kymrische *gwîr* (purus, verus, « rectus, justus), irisch *fir*, *fior* (verus, purus, genuinus, « sincerus, probus, honestus) = *vir* = lateinisch *vêrus*, das « besonders im Irischen in der Zusammensetzung zur « Verstärkung dient, Z. B. *Firderb* (admodum certus, « clarus) = viroderbus... So kann *Viro-dûnum* so viel als « arx firma bedeuten. »

D'Arbois de Jubainville, à qui notre toponymie doit tant de choses pour la connaissance des thèmes ligures ayant formé les noms de certaines localités et de nos fleuves les plus importants, est du même avis que Glück; il traduit *(Les noms gaulois*, p. 140*) Virodunum* par la « vraie forteresse, la ville vraiment forte, la bonne for-teresse. »

Or comme durant l'occupation romaine, le peuple par-

Digitized by Google

lait encore le gaulois, celui qui a rédigé ou qui a gravé l'inscription du Wirtenberg, sachant que le thème *viro* du mot *Verodunum* avait la même signification que le latin *verus*, pouvait facilement être amené à écrire *vero* au lieu de *viro*.

Dunum, qui forme la seconde partie du mot, est gaulois aussi bien que *viro*. Holder, dans son *Altceltischer Sprachschatz* (I 1375), établit l'origine du mot, sa parenté plus ou moins apparente avec le mot anglais *town*, les mots allemands *zûn* et *zaun*. le hollandais *tuin*, ainsi que la signification qui est celle de *mont, colline*, par extension *castrum* et *arx, umwallte Burg* ou *Festung*. Parmi les auteurs qu'il cite à l'appui de sa thèse, figurent e. a. deux qui prouvent, l'un du moins, que même assez longtemps après la période gallo-romaine on connaissait encore en France le sens du mot *dunon*, L'écrit intitulé *de nominibus gallicis* porte *Lugdunum desiderato monte dunum enim montem*. Sigeberti vita Deoderici, c. 17 (Mon. Germ. Script. VI 477) : *Gallica lingua montem vocari dunum studiosis non est incognitum. Quidam* (Herici vita metrica S. Germani, I.3) *inter cetera sic ait :*

Celtica Roma dehinc voluit caepitque vocari,
Augustidunum dunum concepta vocari,
Augusti montem quod transfert celtica lingua.

Sicut ergo Augustidunum Augusti mons, sicut Viridunum virorum dunum nominatum est, ita Dividunum quasi divorum dunum vocabulum aucupata est.

Faisons remarquer en passant, que Sigebert, se trouvant en présence du mot hybride *Augustidunum*, moitié latin et moitié gaulois, a interprété aussi comme mots hybrides *Viridunum* et *Dividunum*.

Le mot *Virodunum* signifie d'après tout cela la *vraie forteresse*, je dirais plutôt la *forteresse par excellence*.

Noms de localités dérivés de Virodunum.

Je ne serais pas éloigné de croire qu'il désigne les grandes forteresses dans lesquelles au besoin les habi-

Digitized by Google

tants de toutes les contrées environnantes pouvaient se retirer, par opposition aux petits camps retranchés ou endroits fortifiés, très nombreux, servant d'habitation et d'abri seulement aux habitants d'un territoire plus restreint. Je suis amené à le croire en voyant le nombre relativement petit d'anciens *Virodunum* répartis sur toute l'étendue de l'ancienne Gaule (deux, tout au plus trois ou quatre dans le Luxembourg grand-ducal et le Luxembourg belge réunis), tandis que partout il y a un nombre bien plus grand de petites forteresses semblables, *Wallburgen*, qui n'ont pas conservé le souvenir de leur appellation gauloise, et qu'enfin celles-là même dont le nom dure encore maintenant, les *Dunum* tout court, les *Uxellodunum*, « haute forteresse », *Vellaudunum* « bonne forteresse », *Noviodunum* « forteresse neuve », sont d'un autre côté bien moins nombreuses.

A côté de Verdun sur la Meuse, Holder cite encore quatorze autres *Verdun* ou *Montverdun* français, noms modernes formés évidemment, tout comme notre Wirtenberg et le Wurtemberg dont je parlerai plus loin, à une époque où le sens primitif du mot n'était plus connu ; ils sont situés dans les départements de l'Ariège, de l'Aude, de l'Aveyron, de la Dordogne, de l'Eure (où il y en a deux), de la Haute-Loire, de la Loire, du Rhône, de Saône-et-Loire, de Tarn, de Tarn-et-Garonne ; trois *Verdin*, dans le Cher, l'Isère et la Haute-Loire ; un *Verdun, castrum Verduni*, dans l'Hérault ; un *Verton, Bertuno, Vertunum in comitatu Pontico*, au Pas-de-Calais ; un *Verdun, Verdunum*, dans le Cher.

Holder cite encore, dans la province rhénane, *Beurtina, apud Bertunensim oppidum*, maintenant Birten non loin de Xanten, et Werden sur la Rhur, appelé au huitième siècle *Wirdinno, Wirdina, Wirdinne, Virdunum, Werdina* ; en Belgique *Gourdinne*, province de Namur, nommé en 1163 *Gurdines*, et *Virton*, province de Luxembourg, en 1180 *Vertunnum ;* en Suisse un *Schônenwérd, monasterium Verdunense* (en 650 c) et *Wirdenstein*

Digitized by Google

(a. 1359) ; un *Verduno* au Piémont, un *Verdû* et un *Berdun* en Arragon.

Une autre localité, également citée par Holder, est plus intéressante pour nous que les autres, parce que nous pouvons constater pour elle qu'elle a passé par les mêmes variations de nom que notre Wirtenberg ; c'est une hauteur auprès de Cannstatt, au nord de Stuttgart, dans la vallée du Neckar, nommée d'abord *Wirtin*, *Wirten*, plus tard *Wirtinberg* et *Wirtenberg ;* c'est elle qui a donné son nom au Wurtenberg moderne. Comme les *Montverdun* français, ce *Wirtenberg*, aussi bien que le nôtre, n'a reçu l'ajoute de *mont* resp. *berg* qu'à une époque où le sens primitif n'était plus connu, et où ceux qui leur donnaient ces noms ne pouvaient pas même soupçonner que le sens de *mont* resp. de *berg* était déjà donné par la seconde syllabe des mots *Verdun*, *Wirten*, et que les mots nouvellement forgés par eux renfermaient une tautologie.

Les *Virodunum* se retrouvent par conséquent sur toute l'étendue des territoires occupés autrefois par les Gaulois.

La multiplicité des noms tirant leur origine de *Virodunum* ne doit cependant pas nous étonner, d'abord parce que les établissements fortifiés, établis sur les hauteurs, devaient être excessivement nombreux à l'époque gauloise, et puis parce que d'autres établissements également gaulois, les *Noviodunum*, forteresses nouvelles établies sur les hauteurs, et les *Noviomagus*, établissements plutôt agricoles, nouvellement fondés dans la plaine, les *Neufeste* et les *Neufeld*, ont laissé aussi leur nom à un très grand nombre de localités modernes. Je suis même convaincu qu'une étude approfondie des lieux-dits, surtout s'il était possible de poursuivre leurs variations par plusieurs siècles (ce qui, malheureusement, chez nous n'est guère le cas) nous ferait connaître encore beaucoup d'autres *Virodunum* tombés en oubli. Notre Wirtenberg en offre un exemple éclatant.

Digitized by Google

Les Virodunum luxembourgeois.

Le Luxembourg, dans l'étendue qu'il avait autrefois, possédait tout au moins deux *Virodunum*, Virton et Wirtenberg, peut-être encore deux autres.

Virton. Avant d'aborder la question de savoir si Virton, dont le nom moderne a tout à fait l'air d'être d'origine gauloise, peut être un ancien *Virodunum*, il faut avant tout constater, non pas si Virton faisait autrefois partie des territoires occupés par les Celtes, car sous ce rapport il n'y a pas l'ombre d'un doute, mais si la situation topographique de l'endroit est telle qu'on pouvait raisonnablement, dans l'antiquité, lui donner le nom de *Virodunum*; car avant tout il faut ne pas perdre de vue la grande valeur que la toponymie, c'est-à-dire la science des noms de lieux, que ceux-ci soient ou des localités encore ou autrefois habitées ou de simples lieux-dits, présente pour quiconque veut étudier l'histoire du passé. Je ne puis mieux en indiquer la valeur qu'en reproduisant ce qu'en a dit en 1885 feu M. Godefroid Kurth dans son étude sur Majerou, insérée dans les Annales de l'Institut archéologique du Luxembourg (belge), vol. XVII, p. 266: « Le nom porté par un endroit, c'est « la trace la plus irrécusable du passage de l'homme; « mieux que l'empreinte de ses pas, il nous dit ce qu'il « fut et ce qu'il fit. L'homme désigne, par des appellatifs « empruntés à la langue qu'il parle, les diverses parties « du domaine terrestre qu'il occupe, et ces appellatifs que « tout le monde comprend, parce que tout le monde les « crée à la fois, traduisent tout d'abord, de la manière la « plus complète et la plus exacte, l'idée que la popula- « tion se fait de son propre séjour. Mais, une fois que le « nom est tombé de la bouche du peuple en un endroit « donné, il y prend racine dans le sol et s'y fixe à jamais, « quels que soient les accidents de tout genre qui viennent « détruire la corrélation entre lui et les endroits qu'il « désigne. Lui-même, à vrai dire, ne parvient pas à garder « l'intégrité de sa forme primitive; il devient une espèce

Digitized by Google

« de végétal qui se développe conformément aux lois du « sol et du climat, produisant des feuilles et des fleurs, « poussant telle branche et en perdant telle autre, mais « gardant néanmoins, à travers tous les accidents qui « modifient son aspect extérieur les caractères essentiels « de son genre et de son espèce, grâce auxquels le philo- « logue peut reconnaître son identité avec la même exac- « titude que le botaniste fait d'une plante. Car toutes les « transformations de langue humaine, si profondes et si « variées qu'elles soient, sont régies par des lois aussi « constantes et aussi générales que celles qui déterminent « les divers phénomènes de la vie végétale ; et celui qui « possède la connaissance de ces lois parvient, en remon- « tant le cours des phénomènes qu'elles ont produits, à « retrouver le point de départ de toutes les vicissitudes « par lesquelles a passé un radical. Les noms de lieux les « plus étrangers et les plus inintelligibles sont de la sorte « obligés de livrer au chercheur le secret de leur origine, « et de lui raconter en même temps, dans leur langage « concis et pittoresque, l'histoire primitive du lieu qu'ils « désignent. Témoins involontaires, mais d'autant plus « dignes de foi, ils nous font connaître le peuple qui le « premier a baptisé un endroit, la langue que parlait ce « peuple, l'aspect qu'avait le lieu, parfois encore quelque « autre circonstance historique de nature à projeter une « vive lumière sur une époque ou sur un site dont l'his- « toire n'a pas parlé. »

En nous basant sur ces principes, examinons la situation topographique de Virton. Au sommet de la colline qui ferme le bassin du Ton sur la rive droite, et qui vient expirer en face du confluent de cette rivière avec la Vire (1) (notons en passant qu'on a voulu trouver l'origine du mot Virton dans la circonstance que la ville se trouve précisément en amont de la réunion de ces deux fleuves) se trouvent, en allant du nord au sud, la ville de Virton, un plateau dénudé connu sous le nom de

(1) G. Curth, l. c. p. 265.

Digitized by Google

Majerou, puis le petit hameau de Vieux-Virton que la rivière seule sépare de la commune de Saint-Mard dont il fait partie. « Vieux-Virton et Majerou sont contigus et « ont manifestement fait partie à l'époque primitive de « la même agglomération. A Vieux-Virton comme à « Majerou on trouve des substructions romaines ; Virton, « au contraire, ne date que du moyen-âge (2). » M. Godefroid Kurth a prouvé que Majerou, plus encore que Vieux-Virton, occupe l'emplacement de la ville primitive, abandonnée après les désastres de l'époque de la migration des peuples, à la suite de l'invasion barbare qui, de 406 à 409, a fait périr peut-être tous les endroits habités du nord de la Gaule. Virton, Vieux-Virton, Majerou, tous trois sur l'emplacement de la localité primitive, les deux derniers offrant des restes nombreux de la civilisation gallo-romaine (je ne sais pas si l'on y trouve aussi des antiquités antéromaines) occupent un plateau dont les flancs s'inclinent vers le Ton et la Vire, et remplissent par conséquent toutes les conditions voulues pour mériter le nom de *Virodunum*.

M. Godefroid Kurth, se basant sur tous ces faits, a prouvé « que la ville romaine » (je dirais plutôt la ville gauloise, plus tard gallo-romaine) « dont le plateau de « Majerou garde les ruines, portait déjà le nom que le « Virton actuel continue de porter sous une forme un « peu modernisée » (l. c. p. 291). Ayant dit quelques pages plus haut (p. 283) que cette ville s'appelait *Virton* ou, pour parler plus exactement, *Vertunum*, il continue (p. 291) : « Il est temps maintenant de prouver la se- « conde partie de mon assertion, et de justifier la forme « *Vertunum* que je revendique comme étant la forme pri- « mitive du nom. Il suffira, pour cela, d'aligner ici, dans « l'ordre chronologique, les plus anciens passages où il « soit cité :

« 1180, Ecclesiam de *Vertunno* » (charte originale de

(2) l. c., p. 286.

Digitized by Google

l'archevêque Arnould de Trèves, conservée à Metz, G. 1441, et dont M. G. Kurth, p. 295, reproduit le texte).

« 1183. Capellam de *Vertumpno novo*... et decimam terre « *Veteris Vertumpni* » (l. c., p. 312, d'après une copie conservée à Longuyon).

« 1187. *Verton* ». (Giselbert de Mons, racontant le séjour fait à Virton par l'empereur Frédéric Barberousse, en 1187, dit : *in villa quadam Ludovici comitis Cisniacensis... Verton scilicet*).

Dans le courant du XIII^e^ siècle, le nom de Virton revient plus souvent, surtout dans les documents de l'ancienne abbaye de Clairefontaine, tantôt sous la forme latine *Vertunnum* ou *Vertonnum*, tantôt sous la forme française *Verton* ; une fois nous trouvons l'adjectif *Vertonois* (dans un des cartulaires manuscrits) et *Vertenois* (dans l'édition du P. H. Goffinet).

Toutes ces formes sont donc relativement assez récentes, aucune d'elles n'est antérieure à la seconde moitié du XII^e^ siècle ; toutes appartiennent plutôt à une période où le nom primitif devait avoir subi des changements assez notables, cependant ces changements ne sont autres que ceux que nous trouvons (voir plus haut, p. 98) pour d'autres localités dont le nom est dérivé du même thème *Virodunum*, car c'est là la forme primitive du mot, et non *Vertunnum*. Ce qui peut-être pourrait paraître étrange, c'est la présence de *t* au lieu de *d* ; cependant nous constatons exactement la même chose dans les formes *Wirtinne*, *Virten*, *Verton*, *Bertuna*, *Vertunum*. *Beurtina*, *apud Bertunensim oppidum*, *Birten*, *Wirtenberg* du Wurtemberg et surtout le *Wirtenberg* luxembourgeois, dont la descendance du gaulois *Virodunum*, en présence du monument que je décris, est tout à fait sûre.

Aussi suis-je pleinement convaincu que le *Virton* belge n'est lui aussi autre chose qu'un *Virodunum* primitif dont le nom a passé à travers les siècles par les mêmes transformations que les autres noms dérivés du même thème.

Digitized by Google

Wirtenberg ou *Wideberech.*

Le nom de Wirtenberg n'est plus employé ; pour autant que je sache, le peuple dit *Wideberech.* Cependant le recueil des contes et légendes du Luxembourg, publié par feu M. Gredt dans les Publications de l'Institut de Luxembourg, 37. vol. donne, p. 519, n. 319, les noms du *Wirtenberg bei Mensdorf* et *Wittenberg*, p. 624, n. 524, *auf dem Wittenberg*, et p. 678, n. 861, *auf dem Wirtenberg*. Un record de justice d'Olingen de 1541, en partie inédit, cite un champ sis *vor Wirdenberg*. Un acte du notaire Brosius, du 23 avril 1774, conservé aux archives du tribunal à Luxembourg, cite, en parlant de divers immeubles sis sur la banlieue de Mensdorf, *in Kreckelberger gewahn et in der Wirtenberger gewane.* Comme il s'agit, dans l'espèce, d'un endroit qui n'a plus été habité depuis l'époque sans aucun doute fort reculée où l'ancien établissement gaulois et gallo-romain fut abandonné, que le nom de l'ancienne ville ne dure plus que comme lieu-dit, il ne faut pas s'étonner de ce qu'on le trouve mentionné si peu souvent.

D'après ce que m'a raconté autrefois feu M. Petry, juge de paix à Grevenmacher, qui connaissait très bien toute la contrée des bords de la Syr, le *Wirtenberg*, ainsi que le *Krekelsberg*, sommet voisin du premier, auraient reçu leurs noms seulement à la fin du XVII^e^ siècle. Avant la bataille de Konzerbruck (en 1675), les troupes du prince de Wurtemberg qui servait la cause de l'Empereur, auraient campé sur le plateau du premier de ces monts, celles du général français Créquy sur celui du second ; de là leurs noms seraient restés. Je ne sais pas si réellement il s'agit dans l'ensemble d'une de ces traditions populaires qui cherchent à expliquer les noms des lieux-dits, dont le vulgaire ne sait pas deviner le sens primitif, ou si le conte n'a pas pris naissance plutôt dans l'imagination de M. Petry, très féconde du reste pour des choses pareilles. Cependant du moins

Digitized by Google

Krekelsberg est, dans la contrée, généralement expliqué comme campement des troupes de Créquy (1).

Or, l'inscription au dieu *Veraudunus* prouve qu'il faudrait réellement dire *Virtenberg*.

L'endroit est-il tel qu'il a pu recevoir l'appellation *Virodunum* ? Oui, par suite de sa situation topographique et par suite des nombreux restes de l'antiquité que l'on y a trouvés.

Un coup d'œil sur une carte tant soit bonne suffit pour prouver que le *Wirtenberg* forme un assez vaste plateau, sis sur la rive droite de la Syr, vis-à-vis de Roodt, entre les villages de Mensdorf et de Flaxweiler, dominé par deux hauteurs, l'une, la plus élevée, du côté de Flaxweiler, l'autre qui l'est beaucoup moins entre Mensdorf et le Spittelhof. Du côté de la Syr, la côte du Wirtenberg présente quatre ravins plus ou moins grands et profonds, dont l'un, celui qui passe par Mensdorf, est parcouru par un petit ruisseau ; il est plus que probable que des ruisseaux passaient aussi par les autres ravins. A l'est, entre Mensdorf et le Spittelhof, naît le ruisseau de Donven. L'eau par conséquent ne manque pas et, à l'époque gauloise et gallo-romaine, où les fo-

(1) Je ne veux pas insister sur la forme *Krekels* que le peuple certainement n'aurait pas formé du thème si simple Crequy ; je tiens cependant à relever que ce nom se trouve déjà appliqué à notre montagne dans un acte de 1641 (arch. de l'hospice de Luxembourg) et encore ailleurs. L'acte cité plus haut du notaire Brosius parle d'immeubles sis *in Kreckelberger gewahn* ; un autre du notaire Donlinger, de 1716, n. 39, parle de terres sises *uf Krickelsknepgen* ; un autre du même notaire, de 1719, n. 54, mentionne un *Kreckelsborn* à Bertrange : un dernier, du notaire Beyser, de 1777, n. 8, nomme une terre sise à Nospelt *auf Kreckelberg*. Un recordde Liesdorf sur la Sarre (Grimm, Weisthümer, II 14) nomme un *Krickel, Krickelberg*.

Le nom semble dériver d'une forme très ancienne, *germanique*, Krâa = Krähe, que nous retrouvons dans un assez grand nombre de formes différentes. e. a. dans le nom du village Crendal et dans les lieux-dits, anciens et modernes : *Krecher, Kreicher* (Strassen, Kapweiler et Oberanven) *creenbuchel* (en 1317 à Bastendorf), *Krehenfeld* et *Krichenfeld* (Burmerange), *crasleyde* (en 1317 à Beckerich), *crebrul* (Messancy, *Kreen* (Wellenstein), *Creher* (Truntange), *Crehberg* (Clémency), *Crewinkel* (nom de deux endroits habités, l'un dans la paroisse de Beaufort, l'autre dans le cercle de SVith, et de lieux-dits à Oeutrange près de Thionville, à Mamer, à Merl et à Kehlen), *Crichel* (Weiler la Tour), *Crichelshütte* (Frisange) et *Crichollen* (Differt).

Digitized by Google

rêts n'étaient pas encore défrichées autant que maintenant, elle devait manquer encore moins, sans compter que la Syr baigne le versant occidental.

Le Wirtenberg était habité dès une époque très reculée. Du côté de Flaxweiler, sur le sommet principal, on a trouvé de nombreux restes des temps préhistoriques, des haches en pierre noire, des débris de couteau et des pointes de flèche en silex. En déblayant les terres pour les carrières que l'on y exploite depuis longtemps, les ouvriers ont trouvé à plusieurs reprises des espèces d'entonnoirs creusés dans la terre, dont l'ouverture avait un diamètre de trois à quatre mètres, remplis de terre végétale, parmi laquelle se rencontraient des fragments de poterie grossière et des armes en pierre ou silex, ainsi que m'a affirmé à plusieurs reprises le juge de paix, feu M. Petry. Malgré tous mes efforts, il ne me fut jamais possible d'assister à l'ouverture d'un de ces entonnoirs qui représentaient sans aucun doute les restes d'habitations primitives.

Du côté de Mensdorf, les antiquités de l'âge de la pierre se rencontrent moins souvent, mais on y a par contre trouvé assez souvent des débris de poterie gallo-romaine, des médailles gallo-romaines et des restes de substructions de la même période. Cependant je n'ai pas appris qu'on y ait trouvé des monnaies gauloises.

A l'est de Mensdorf, devant le Spittelhof, se trouvent les restes d'un tumulus énorme, ouvert au commencement du XIX^e^ siècle, sans qu'on ait jamais pu apprendre ce qu'on y a trouvé. L'intérieur recélait une construction circulaire en pierre, de très grandes dimensions, devant former, à ce qu'il paraît, une espèce de dôme dans lequel étaient déposés les restes du général romain qui, selon la tradition, mourut près de là au milieu de ses troupes qui lui élevèrent ce monument.

Deux routes romaines longeaient le Wirtenberg. L'une d'elles était la grande voie renseignée par la carte de Peutinger, allant de Metz à Trèves, en passant par *Cara-*

Digitized by Google

nusca (Garsch, au XIII^e siècle *Garnescheid*) et *Ricciacus* dont le nom est conservé dans le lieu-dit *Ritzig* pour la partie des champs de Dalheim qui se trouvent près du monument moderne élevé sur l'emplacement du prétendu camp romain de Dalheim, dans l'angle formé par l'intersection de la voie romaine et de la route moderne de Filsdorf à Dalheim, vis-à-vis du *Petzel*, nom que porte maintenant l'ancien établissement romain. Du plateau du *Petzel* cette route conduisait à Medingen, gagnait le Hackenhof et se dirigeait, depuis cet endroit, en ligne presque tout à fait directe dans la direction du Nord-Est, passant par le Beyerholtz à l'ouest de Beyren, puis derrière le Spittelhof. Une autre route romaine paraît avoir longé la Syr, entre ce ruisseau et le Wirtenberg. Ces deux routes étaient reliées par une voie transversale qui passait un peu au nord du tumulus du Spittelhof, pour, aux environs de cette ferme, regagner la route de Metz à Trèves.

Le Wirtenberg présente par conséquent toutes les conditions voulues pour permettre de conclure à l'existence d'une localité gauloise, placée de manière qu'elle dominait tous les alentours et mérite à juste titre le nom de *Virodunum*.

Birden. Un troisième *Virodunum* luxembourgeois semble être le Birden ou Bürden moderne, petit village de la commune d'Ettelbrück, situé au nord de cette localité, sur la Sûre. Je ne possède que fort peu de données sur le passé de ce village et le nom qu'il portait autrefois. Le dénombrement des feux de la *Markvogtei* de Diekirch, de 1541, conservé aux archives du royaume de Belgique à Bruxelles, chambre des comptes, le mentionne comme faisant partie de la seigneurie de Bourscheid sous le nom de *Byrden* ; il comptait alors sept feux, donc une population de 35 à 40 âmes. Le dénombrement de 1552 qui n'accuse que six feux, le nomme *Birden*, celui de 1561, qui indique également six feux, le nomme *Byrden*.

Digitized by Google

Depuis près de quatre siècles, le nom n'a pas changé, comme on voit, et il est du reste un de ces mots qui, une fois arrivés à une forme moderne, ne sont pas susceptibles d'être changés beaucoup, d'autant plus que le village est resté jusqu'à nos jours aussi insignifiant qu'il l'était au XVI^e siècle, car il comptait, lors du recensement de la population fait le 1^er décembre 1900, seulement 16 maisons et 109 habitants.

M. de La Fontaine, dans son « Essai étymologique sur les noms de lieux du Luxembourg germanique » (Publ. de l'Institut de Luxembourg, XII 52), après avoir noté que *Burden*, comme il écrit le mot, était une ancienne dépendance de la seigneurie de Bourschdeid, cherche à l'expliquer de la manière suivante : « Cet endroit s'écri- « vait dans le XIII^e siècle *Burnen* ; nous envisageons « le mot comme l'un des nombreux dérivés du verbe « vieux *tuitisque buwan* = *aedificare* ou *colere* ; d'où sont « venus les *buren*, les *beyren*, les *bôwen*, les *buving* et les « *bôwingen*. » Je ne sais où M. de la Fontaine a pu trouver la forme *Burnen* qui ne peut point être équivalente à *Burden*, ni par quelle singulière aberration de l'esprit il a appliqué au Birden moderne le thème *Burnen*, qui trouve ses équivalents dans les noms de *Born* (commune de Mompach (1), *Bour* (commune de Tuntange), *Allerborn* (Oberwampach), *Asselborn*, *Broderbour* (Bettendorf), *Dickeschbour* (Heiderscheid), *Dreiborn* (Wormeldange), *Eichelbour* (Nommern), *Eisenborn* (Junglinster), *Rodenborn* (que l'on écrit à tort Rodenbourg) etc.

Birden est situé au nord d'Ettelbruk, sur la Sûre, à l'entrée d'un véritable promontoire formé par un énorme lacet qu'a creusé la Sûre, en se frayant la route à travers les montagnes. Il est situé sur la hauteur ; celle-ci s'abaisse insensiblement du côté du Sud, mais tombe presque abrupte vers les bords de la Sûre, offrant un

(1) M de La Fontaine, l. c. p. 48, cite pour ce village, pour l'an 1269, la forme *Burn* et la fait dériver, (cette fois avec raison), du mot *born* = source.

Digitized by Google

point de vue des plus magnifiques ; le promontoire est connu sous le nom de *Birdener Hals*.

La situation topographique de l'endroit ainsi que le nom caractéristique de *Birden* (que l'on compare les formes dérivées de *Virodunum* que j'ai citées plus haut), m'amènent à croire qu'ici encore nous nous trouvons en présence d'un *Virodunum* gaulois. Ce qui manque pour changer en certitude ma présomption, c'est la découverte d'antiquités de l'époque gauloise, ou du moins de l'époque gallo-romaine.

Un quatrième *Virodunum* enfin pourrait être le fameux Helperberg ou Helperknap près de Buschdorf, connu par les remparts d'un vaste camp romain ou gaulois qui se trouve sur le plateau et par un autel dédié à Isis, dont nous parle Alexandre Wiltheim. J'ai, en effet, constaté à Buschdorf, pour le XVIII^e^ siècle, l'existence d'un *Bertenborn*, dont le nom, en ce qui concerne la première partie, pourrait parfaitement dériver de *Virodunum*. Pour le moment cependant je ne veux pas insister sur cette hypothèse, quelque admissible qu'elle me paraisse en raison de la situation et de la configuration du Helperberg qui semblait être créé pour servir de lieu de retraite aux habitants de toute la contrée.

Inciona. La pierre de Wirtenberg est consacrée à *Deo Veredauno et Incionæ*. Il est impossible de trouver dans ce dernier mot autre chose que le nom d'une déesse gauloise, *Inciona*, adorée par les habitants du *Virodunum*, du Wirtenberg, en même temps que *Veraudunus* et étant de même que celui-ci une divinité locale.

Les sources que j'ai pu consulter (et par suite des temps de malheur que nous vivons, il s'en faut de beaucoup que j'aie pu utiliser tous les ouvrages que j'aurais voulu et dû examiner de plus près) ne mentionnent pas le nom d'*Inciona*. Il me faudra donc recourir aux hy-

Digitized by Google

pothèses, en me basant sur d'autres noms plus ou moins pareils.

Commençons par le thème particulier du mot.

Holder, l. c., cite, d'après l'histoire naturelle de Pline, III, 118, un fleuve *Incia* (Pline emploie l'accusatif *Inciam*) maintenant appelé *Enza*, affluent du Pô.

Le même auteur, II, 26, mentionne, d'après la cosmographie de l'Anonyme de Ravenne (de la fin du VII^e siècle) un fleuve, *Icara ;* au lieu de cette forme, il croit devoir admettre *Incara*. Il s'agit de l'*Angre*, maintenant l'*Indre*. Dans le même ouvrage, III 648, Holder cite, comme nom de fleuve d'origine ligure, *Incara*.

Holder mentionne en outre, II, 38, une ville *Incara*, maintenant Ancre, dont le nom est, selon toute évidence, primitivement un nom de fleuve.

Quant au suffixe *ona* (la voyelle o étant brève), il sert dans bien des cas à la formation de noms donnés à des ruisseaux et fleuves ou portés par des déesses. Comme noms de fleuves Holder, II, 859, cite *Abona, Agniona, Altona, Argerona, Argona, Assona, Aurona, Ausona, Axona, Belrona, Bivona, Bledona, Brittona, Calarona, Carantona, Devona, Diona, Gerontona, Graona, Itona, Larona, Laugona, Matrona, Nemetona, Nisona. Novisona, Olona, Ritona* et *Salmona*. Parmi les noms semblables donnés à des déesses figurent e, a. *Cambona, Damona, Epona, Obiona, Ritona, Rotona* et *Sirona*.

Il me semble donc à peu près sûr que notre *Inciona* est dérivé du thème *Inc* qui a formé les noms *Incia* et *Incara*, tous deux noms de fleuves, empruntés peut-être aux noms que les habitants des diverses contrées donnaient aux sources qui formaient ces fleuves, et qu'il faut voir dans *Inciona* la déesse tutélaire d'une source quelconque, sans doute de la source principale qui prenait naissance sur les flancs du plateau de Wirtenberg. Je suis d'autant plus porté à l'admettre que le même thème se retrouve assez souvent dans le Grand-Duché actuel, pour désigner des sources ou des ruisseaux, une

Digitized by Google

fois même accolé au mot *born*, pour désigner le village d'Insenborn. Les lieux-dits luxembourgeois fournissent, en effet, les appellations suivantes qui, sans aucun doute, pourraient être citées en nombre bien plus grand, si nous en possédions un recueil plus ou moins complet :

A Holztum, commune de Constum, en 1779 (Minutes du notaire Hartman, n. 37) : *in der Entz*, comme nom d'un ruisseau ;

à Bertrange, en 1716 (not. Donlinger, n, 155) : *in Intgesbach ;*

à Dahlem, en 1724 (même notaire, n. 120) : *in Inspelt ;*

à Kehlen, en 1721 (même notaire, n. 42) : *uf Isselbürchgen* (mot à mot sur la petite source, en patois *bîrchen*, de l'Issel) ;

à Wilwerwiltz, en 1609 (notaire Bischoff, n. 44) : *obent Insselbach ;*

à Garnich, en 1721 (not. Donlinger, n. 106) : *in Heinssenbach ;*

à Ehnen, en 1779 (not. Brosius, n. 14) : *auf Esenborn ;*

à Remich, en 1779 (même notaire, n. 29), *auf dem ensbongart ;* enfin le nom du village cité plus haut, *Insenborn*.

Ce n'est pas cependant sans hésitation que j'ai reproduit les formes *Heinssenbach*, *Esenborn* et *Ensbongart*, qui *peuvent*, il est vrai, venir d'*Incia*, mais pour lesquelles je n'admettrai cette étymologie que quand d'autres formes moins modernes le prouveront. Il en est autrement des formes *Entz* (qui, nous l'avons vu, se trouve en Italie employée pour l'*Incia* de Pline), avec la variante *Enza* exigée par le dialecte, *Inspett*, *Insselbach*, *Isselbürchgen*, *Intgesbach* et *Insenborn* (1) pour lesquels

(1) De La Fontaine, (l. c. XII 37) donne de ce nom l'étymologie suivante de pure fantaisie : " Dans le dialecte luxembourgeois *ent* (canas) est nom- " mé *inn*, *int*, et au pluriel *innen*, *inden* ou *inten*. Le nom d'*Insenborn* a dès " lors la signification de fontaine des canards (sauvages ?). ". Elle mérite d'être citée avec celle que le même auteur donne à la même page pour *Imbringen*, connu dans le peuple sous la forme dialectale *Amber* et *Angber*. " La " désinence de ce nom en *ingen* suppose sa dérivation d'un nom patrony-

Digitized by Google

il n'y a aucun empêchement, sous le rapport de la formation des mots, de les dériver de *Incia* ou *Inciona*. Cette déesse, dont nous possédons le souvenir attesté par notre inscription pour ce qui concerne le Wirtenberg, aura été connue sous l'un des deux noms aussi dans d'autres parties de notre pays actuel. Nous constatons que, de la même manière, e. a. Borvo, surnom d'Apollon, comme donateur de sources chaudes, et Damona se trouvent réunis sur des inscriptions, non en un seul lieu, mais en plusieurs.

Notre inscription de Wirtenberg représente donc deux divinités locales ou du moins localisées, le *deus Verau-dunus* qui a reçu son nom du *Virodunum* dont il était le protecteur, et la déesse *Inciona*, nymphe d'une des sources qui jaillissaient sur le Wirtenberg et qui a dû recevoir son nom de cette source, à moins que cette appellation, avant d'être introduite au Wirtenberg, ait été connue d'ailleurs, comme celle d'une source et d'une déesse et qu'alors le nom de la déesse ait été donné à la source.

Une pareille réunion de deux divinités, l'une mâle, l'autre femelle, se retrouve du reste assez souvent. Je ne parle pas bien entendu des grandes divinités de l'Olympe romain, telles que Diane ou Minerve, nommées en même temps que Jupiter, Mars, Apollon ou Mercure. Je n'envisage que les *dii minores*, qui presque toujours sont des divinités purement locales, mais en négligeant les *matres* qui sont si communes dans le nord et le nord-est de l'ancienne Gaule, qui furent longtemps désignées abusivement comme *Nehalleniae* et qui sans exception portent un surnom emprunté à la localité où elles étaient adorées.

" mique, mais un tel nom nous est inconnu. Nous présumons qu'Imbrin-
" gen est dérivé d'*immen* ou *imben* = abeilles. Comme beaucoup d'autres noms
" d'endroits peu anciens celui d'Imbringen aura été fait par imitation et
" donné à un grand rucher ".

Digitized by Google

Nous trouvons réunis de cette manière :

Deo Albio et Damonae (CIL., XIII 2840 ; Holder, l. c., III 556 : Albios, Thermalgott, in der Côte-d'Or).

Bedaio Augusto sacr(o numini) Alounarum ?) (CIL, XIII 5572). — *Bedaio Augusto et Alounis sacrum* (XIII 5581, inscription de l'an 219). — *Bedaio Augusto sacrum Alonis* (Münchener Sitzungsberichte, 1883, p. 214, de l'an 225). — *Bedaio Augusto sacro Alounarum* (CIL, III 11788). Selon Holder, I 365 : « Local Gottheit, in « Noricum verehrt. Nach ihm führte der Ort *Bedaion* sei- « nen Namen oder umgekehrt der Gott nach dem Orte : « der Gott von Bedaion ».

Balvinnus et *Duna* : *Aug. sacr. Marti Balvinno et Duna(e).* — Selon Holder, I 477, qui cite Le Blant, Inscriptions chrétiennes de la Gaule, I 29, Balvinnus est surnom de Mars, conservé dans le nom actuel de Bouhy lez Entrains, dép. de la Nièvre.

Bormo ou *Borvo* et *Damona.* — Holder, III 914 : Borvo(n), gallische Aussprache von ligurischem Bormo(n). — Bormon et Borvon sont des surnoms d'Apollon, adoré près des sources chaudes, et dont le nom est conservé dans celui des localités modernes de Bourbonne-les-Bains, dép. de la Haute-Marne, et de Bourbon-Lancy, dép de Saône-et-Loire ; cette dernière localité est figurée sur la table de Peutinger sous le nom de *Aquis Bormonis.* Plusieurs inscriptions unissent le nom de Borvo à celui de la déesse *Damona* qui figure déjà plus haut avec le dieu *Albios :* CIL, XIII 5911 : *Deo Apollini, Borvoni et Damonae.* — 5914 : *Borvoni* et *Damon.* — 5915 : *Borvoni et Damo.* — 5916 : *Borvoni et Damonae.* Cependant Damona se trouve aussi seule : CIL, XII 5921 : *Damonae aug*

Luxovius et Bricia. Les noms de ces deux divinités sont réunis sur deux inscriptions trouvées à Luxeuil, dép. de la Haute-Saône, qui porte le nom de la première d'elles. Nous lisons, CIL, XIII 5425 : *Lussovio et Briciae ;* 5426 : *Luxovio et Brixiae.* Le nom de la déesse

Digitized by Google

(Holder, I 616 et III 981) se retrouve dans celui du fleuve *Breuchin* et des villages de *Breuches* et de *Breuchotte* près de Luxeuil.

Celeia, déesse adorée à Cilli où l'on a trouvé des dédicaces en son honneur et qui a tiré d'elle son nom, se rencontre sous les formes suivantes : CIL, III 5154 : *Celeiae Augustae ;* 5815 : *I. O. M. conser(vatori) Arubiano et Celeiae sanctae ;* 5187 : *I. O. M. et Celeiae sanctae ;* 5188 : *I. O. M. et Celeiae et Noreiae sancte.* De même que Damona, elle n'est pas toujours mentionnée avec d'autres divinités, mais elle figure aussi seule (Cf. Holder, I. 884).

Dirona, Sirona (Holder, I 1286) est nommée, tantôt seule, tantôt avec Apollon : *Apollini et Sironae ; Apollini Granno et Sironae.* Remarquons qu'Apollon Granus mentionné sur cette seconde inscription, de qui la ville d'Aix-la-Chapelle a eu son ancien nom de *Aquisgranum*, est le dieu des sources thermales (l. c., I 2038).

Dorminus et Sueta, unis sur une inscription trouvée à Acqui, CIL, V 7504 : *P. Vimivinus L. f. Clarus Dormino et Suetae v(otum) s(olvit) l(aetus* ou *libens) m(erito).* Cf. Holder, I 1309.

Nemetona, la déesse tutélaire des Némètes, paraît tantôt seule, tantôt avec Mars : *Loucetio Marti et Nemetonae ; Marti et Nemetonae ; Nemetonae* (Holder, II 713).

Noreia, déesse tutélaire de *Noreia* ou des *Norici*, se rencontre elle aussi, ou seule (l. c., II 760) : *Deae Noreiae ; Noreiae Augustae ; Noreiae ; Isidi Noreiae* et *Noreiae Isidi*, ou avec d'autres divinités : *Iovi optimo maximo et Celeiae et Noreiae ; Marti, Herculi, Victoriae, Noreiae ; Marti Augusto et Noreiae Reginae et Britaniae.*

Telo et Stanna, dans le Périgord chez les Petrucorii, *Telo* étant dieu d'une source à Le Toulon, dép. de la Dordogne (Holder, II, 1791) et *Stanna*, d'après le même auteur, peut-être déesse d'une source. CIL., XIII 950-954 : *Deo Teloni et Deae Stannae.*

Vidasus et Tiana. Selon Holder, II 1852, Tiana n'est

Digitized by Google

guère à considérer comme divinité d'un fleuve, bien que cet auteur, à propos d'elle, cite la *Sanna*, maintenant Saan, affluent de la Save. CIL., III 394 : *Vidaso (et) T(i)anae sacrum Q. Domitius Ingenuus pro se et suis ex voto ;* XIII 10819 *: Vidaso et Tianae sacrum Q..... lius Ursus votum solvit.*

Il n'est pas donc tout à fait rare que, ainsi que sur le monument du Wirtenberg, une petite déesse est nommée en même temps qu'un dieu de la même catégorie. Plusieurs de ces déesses étant des nymphes, on peut admettre en toute certitude que notre *Inciona* l'est aussi, d'autant plus qu'elle est adorée en même temps que *Veraudunus*, le dieu protecteur d'une montagne, sur les abords de laquelle plusieurs sources prenaient naissance, ainsi que j'ai dit plus haut.

M. PL. RESTITVTVS EX VOTO ALPINIAE LUCANAE MATRIS

J'ai examiné jusqu'ici la première partie de l'inscription, la dédicace en l'honneur de la maison divine et l'offrande aux dieux Veraudunus et Inciona. Reste à examiner le nom de celui qui a fait poser le monument et la cause qui l'a amené à le faire.

Le prénom du dédiant ne présente aucune difficulté, c'est *Marcus*, presque toujours représenté par l'initiale seule. Il en est autrement du second nom qui peut être un gentilice et qui n'est que rarement abrégé autant que nous le voyons sur notre monument. Aussi doit-on se demander comment il convient de compléter le mot ? Faut-il lire Placidus, Plaetorius, Plancus ou Plancius, Plautus ou Plautius, Plinius, Plotius ? ou s'agit-il peut-être de quelque nom d'origine gauloise ? *In dubiis abstine.* C'est ce que je fais.

Le surnom *Restitutus* est assez commun ; dans le volume III des *Inscriptiones latinae* il revient une vingtaine de fois, sept fois dans le volume IV ; *Restitutius* n'est pas moins commun.

Digitized by Google

La mère du dédiant s'appelle *Alpinia Lucana*. Le Corpus des Inscriptions, XIII 82, mentionne *Leuconiae Alpinae filiae meae*, c'est-à-dire une fille de Leuconius ; XII 5233, à Baden près de Zurich : *Alpinia Alpinula coniunx*.

Le nom *Lucana* est de même très rare. Le Corpus, e. a. XIII 5076, donne : SCRIBONIA LUCANA.

Aucun de ces noms ne présente une particularité saillante ; ils sont dignes de figurer dans la Realencyclopädie de Pauly-Wissema ou le Thesaurus linguae latinae, mais, tant qu'ils ne nous seront connus que par les rares inscriptions qui nous les ont conservés, ils sont sans utilité pratique pour la connaissance de notre histoire de l'époque gallo-romaine. Quand même on admet que les noms de la mère, *Alpinia Lucana*, indiquent une provenance du territoire des Alpes et de l'antique ville de *Luca*, Lucques, le gain pratique est peu considérable, puisque nous savons depuis longtemps que beaucoup d'Italiens et de sujets ou citoyens romains des différentes provinces se sont établis dans les Gaules, tout comme nous trouvons des Gaulois de nos contrées établis hors d'elles.

La cause qui a fait poser le monument est indiquée, d'un côté, par les mots : *In honorem domus divinae*, et d'un autre côté par l'affirmation que le dédiant l'a fait *ex voto* de sa mère, pour se conformer à un vœu de celle-ci, que nous devons supposer décédée au moment de la dédicace.

Digitized by Google

Causeries sur l'Abeille

par l'Abbé J.-J. KIEFFER, Dr. phil. nat.
Professeur au Collège St-Augustin (Bitche)

Plus enim formicularum et apicularum opera stupemus quam immensa corpora balænarum. St-Aug. de Civ Dei l. 22 c. 24 n. 5.

Il y a près de quarante ans que j'élève des Abeilles. Dans ce laps de temps, il m'est arrivé de trouver soit dans les journaux, soit dans des manuels ou revues d'apiculture, soit même dans des ouvrages scientifiques, au sujet des Abeilles, plus d'une assertion qui ne concordait pas avec mes observations. Je notais ces oppositions au fur èt à mesure que je les constatais, mais sans l'idée de livrer ces notes à la publicité. Puis je changeai d'avis, à l'apparition récente de certains manuels à l'usage des collèges et d'un grand ouvrage scientifique publié par deux professeurs d'Université et intitulé : *Tierbau und Tierleben*, par le Dr Rich. Hess et le Dr Fr. Doflein ; deux volumes in 4°, richement illustrés. Le deuxième volume, paru en 1914 et contenant 960 p., avec 20 planches et 740 figures dans le texte, donne entre autres, une courte biologie de l'Abeille (p. 716-723). Cette biologie renferme bon nombre d'inexactitudes, de sorte qu'après l'avoir lue, c'en fut fini de mon enthousiasme pour cette œuvre et je devins sceptique pour tout son contenu. Je crois donc rendre service à la science en publiant les obser-

Digitized by Google

vations que j'ai faites sur les Abeilles dans le courant de tant d'années et en les comparant avec celles des différents auteurs.

Je considérerai l'Abeille dans ses relations avec les hommes, dans ses relations avec les animaux, dans ses relations avec les plantes, puis dans ses relations avec ses semblables.

I. — L'ABEILLE ET LES HOMMES

Aucun Insecte de la Création n'a tant fait parler de lui que l'Abeille (*Apis mellifica L.*) Les plus anciens livres ont célébré ses louanges. En soixante-dix-sept endroits différents, la Ste-Ecriture fait mention d'elle ou de ses œuvres, du miel, des rayons et de la cire. Nous y voyons d'abord l'Abeille jouer un rôle dans le récit de différents faits historiques. Un essaim devint matière à l'énigme que Samson proposa aux Philistins. (Judic. 14, 8). Des rayons de miel furent l'occasion de la désobéissance involontaire de Jonathas au roi Saül (I Reg. 14, 26). L'Abeille fut un des deux Insectes qui fournirent les vivres au Précurseur du Messie : « *esca autem ejus erat locusta et mel silvestre* » (Mat 3. 4.) Bien plus, l'Abeille a eu l'insigne honneur de fournir au Messie lui-même un mets préparé par elle et renfermé dans de jolies petites coupes hexagonales dont elle seule a le secret : « *Obtulerunt ei... favum mellis* » (Luc 24. 42). Cet honneur avait été prédit par le prophète Isaïe, écrivant de l'Enfant divin, qui naîtrait d'une Vierge : « *Butyrum et mel comedet, ut sciat reprobare malum et eligere bonum* ». La plupart des textes de la Ste-Ecriture ayant trait à l'Abeille nous font voir combien cet Insecte était apprécié en Palestine et en quelle abondance il s'y trouvait. Contentons-nous d'en citer quelques-uns. La terre promise est appelée « le pays où coulent le lait et le miel », expres-

Digitized by Google

sion que nous trouvons vingt et une fois ; ou encore « pays de l'olive et du miel » « terram olivarum et olei ac mellis » (4 Reg. 18, 32), « terram olei et mellis » (Deut. 8. 8). ; ce qui veut dire que le miel est une des richesses du pays : « *habemus thesauros.. et olei et mellis.* » (Jerem. 41. 8). un des bienfaits dont le Seigneur l'a comblé et qu'il reproche spécialement aux Juifs de méconnaître : « *et oleum et mel quibus enutrivi te* « (Ezech. 16. 19). L'auteur de l'Ecclésiastique nous avertit qu'il ne faut mépriser personne d'après son apparence extérieure et le prouve par l'exemple de l'Abeille : « elle est bien petite entre les volatiles et pourtant son fruit est le principe des douceurs (11. 3) ; un peu plus loin, dans l'éloge de la Sagesse, c'est une comparaison semblable : « *Spiritus enim meus super mel dulcis et hereditas mea super mel et favum* » (24. 27). La Ste-Ecriture fait donc grand cas du nectar fourni par l'Abeille et elle en conseille l'usage : « *Comede, fili mi, mel quia bonum est* » (Prov. 34. 13), mais un usage modéré, l'excès ayant partout des inconvénients : « *Sicut qui mel multum comedit, non est ei bonum* » (Prov. 25. 27). Remarquons un mot de ces textes qui nous renseigne sur les mœurs de l'Abeille, en Palestine. Moïse, dans son Cantique, bénissant Dieu de la nourriture qu'il a préparée à son peuple, cite avec les fruits de la terre, le miel du rocher. « *Constituit eum... ut comederet fructus agrorum et sugeret mel de petra* » (Deut. 32. 13). David, pour exprimer le même sentiment, a le même mot au Ps. 80 v. 17 : « *Cibavit eos ex adipe frumenti et de petra melle saturavit eos* ». Nous savons ainsi que l'Abeille nichait dans les creux des rochers en Palestine. Mais notre Insecte si utile, si serviable, sait aussi, à l'occasion, se rendre redoutable, et les auteurs sacrés ne l'ignorent pas. Moïse, pour signaler l'acharnement de l'ennemi dont Dieu s'était servi pour châtier son peuple, a dit d'eux : « L'Amorrhéen s'est mis à votre poursuite, avec l'acharnement

Digitized by Google

que les Abeilles ont coutume d'y mettre » (*Persecutus est vos, sicut apes solent persequi.* DEUT. 1. 44) David écrit de ses ennemis : « Ils m'ont entouré de toutes parts, à la façon des Abeilles » (*Circumdederunt me sicut apes.* (*Ps.* 117. 12).

S'inspirant de nos livres Saints, la liturgie de l'Eglise catholique rend fréquemment hommage à l'Abeille, et tout d'abord pour sa cire. Chaque année, au samedi-saint, l'Eglise ne bénit le cierge pascal qu'en rappelant que ce cierge précieux, symbole du Christ, est l'œuvre de l'Abeille : « In hac cerei oblatione solemni... de operibus apum » ; et elle y insiste : « *Alitur enim liquantibus ceris quas in substantiam pretiosae hujus lampadis apis mater eduxit.* » A la Chandeleur, c'est à un ordre de Dieu qu'elle attribue cet admirable produit de l'Abeille : « *Deus qui... jussu tuo, per opera apum hunc liquorem ad perfectionem cerei venire fecisti.* » Elle prescrit d'ailleurs, pour la célébration du St-Sacrifice et en général pour les cérémonies du culte, l'emploi des cierges fabriqués avec de la cire naturelle, fruit du labeur des Abeilles. Quant au miel, il est dans la liturgie comme dans l'Ecriture Sainte, le terme classique de comparaison pour la douceur : ainsi, dans l'hymne attribuée au *Doctor mellifluus* : « Jesu, dulcis memoria, dans vera cordis gaudia, sed super mel et omnia, ejus dulcis præsentia ». Ailleurs, comme dans l'Introït de la messe du St-Sacrement : « Cibavit eos ex adipe frumenti et *de petra melle saturavit eos* ». c'est l'idée de nourriture qui reparaît mais non plus au sens littéral comme dans le psaume, car il s'agit du Christ, selon la parole de St-Paul « *petra autem erat Christus* » (I Cor, 10. 4), du Christ nous donnant le pain du Ciel, nourriture plus douce que le miel : « *panem de cœlo præstitisti illis... omne delectamentum in se habentem* » (Sap. 16. 20), Voilà donc l'œuvre de l'Abeille devenue un symbole de la Ste-Eucharistie, ce don précieux du Christ. Enfin l'Abeille elle-même

Digitized by Google

paraît, pour ses qualités propres, dans les légendes, les répons et les antiennes du bréviaire. Ste-Cécile y est appelée, à trois reprises, la diligente Abeille du Bon Dieu : « Cœcilia, famula tua, quasi apis argumentosa tibi deservit ». Un essaim d'Abeilles y est mentionné, comme présageant l'éloquence de St-Ambroise : « *In hujus infantis ore examen apum consedisse dicitur ; quæ res divinam viri eloquentiam prœmonstrabat* ».

Ce rapprochement devait naturellement servir à l'art chrétien. Trois saints, célèbres par leur éloquence, St Jean Chrysostome, St Ambroise et St Bernard, sont parfois représentés ayant comme attribut une ruche d'Abeilles, symbole de la douceur et de l'efficacité de leurs paroles. Une ruche devient aussi l'image d'une cité dans laquelle règnent l'activité, la fidélité dans l'accomplissement de ses devoirs, l'ordre et la bonne entente, image que St Ambroise a su utiliser d'une façon éloquente. Puis l'Abeille est admise dans les armoiries. Le pape Urbain VIII la porte dans ses armes, et en mémoire de lui, l'église de la Sapience, à Rome, représente, par son contour, la forme de cet insecte.

La poésie chrétienne a donné cours à diverses légendes sur l'Abeille, témoignant toutes de l'estime, je dirais presque de la vénération, qu'on a pour cet Insecte ; telle est la légende de l'ostensoir en belle cire blanche, formé par les Abeilles autour d'une sainte hostie jetée et profanée par un voleur sacrilège, ou encore celle du calice en cire, confectionné par un essaim d'Abeilles dans les mains du cadavre abandonné de Ste Bopizella.

Cette même estime se manifeste de nos jours encore par différentes coutumes. Dans le parler allemand de certaines parties de la Lorraine, notamment au pays de Boulay, on emploie des expressions différentes pour énoncer le décès d'un homme ou la mort d'un animal : « Der Mensch stirbt, Das Tier geht hin », comme on

Digitized by Google

dit en français « mourir » pour l'homme et « crever » pour la bête. Or il est un animal, un seul, dont la fin est signalée par le même mot que la fin de l'homme ; cet animal, c'est l'Abeille. Cet usage est sans doute bien plus étendu : on nous signalait de Meisengott, en Alsace, la perte d'une ruche avec cette remarque : « chez nous on dit que les Abeilles meurent, et non pas, comme pour les autres animaux, qu'elles crèvent ».

Ailleurs on va plus loin encore : un Dr. Dreibach assure dans la revue « Linzer Quartalschrift » de 1887, qu'en différentes contrées de l'Autriche, la coutume veut qu'à la mort d'un apiculteur, ses Abeilles participent au deuil de la famille et qu'à cette fin on recouvre les ruches d'un drap noir.

En dehors des peuples chrétiens, nous voyons l'Abeille également honorée chez les peuples de l'Antiquité, notamment chez les Egyptiens, les Grecs et les Romains. Brugsch-Bey, Directeur du Musée de Bulacq, écrit dans la revue « Deutsche Rundschau » (1889 p. 208) : « D'après une inscription de la nécropole d'Abydos en Egypte, un roi de ce pays avait fixé une somme annuelle de 3 2/3 livres d'argent à verser par le trésor du temple d'Osiris, pour procurer la mesure quotidienne de 1 « Hin » de miel, nécessaire au culte de son fils défunt... Une autre inscription conservée au British Museum indique que 5 « Hin » de miel ont été achetés moyennant quatre livres de cuivre... Un contrat de mariage renferme la mention, que le mari s'engage à fournir annuellement à sa future, douze pots de miel ». Chez les Grecs et les Romains, des philosophes comme Aristote, des poètes comme Virgile, qui a consacré à l'Abeille la plus belle de ses Géorgiques, des agronomes comme M. T. Varron, Columelle, Hyginus et Palladius, des savants, comme A. C. Celsus, contemporain de Virgile, s'emploient tour à tour à décrire les mœurs de l'Abeille et à célébrer ses œuvres, semblant rivaliser entre eux dans l'éloge de ce petit Insecte. Bien

Digitized by Google

plus encore les auteurs qui ont traité de l'art culinaire ; Caton l'Ancien, qui vivait environ 200 ans avant l'ère chrétienne a décrit les recettes d'un grand nombre de mets, pour la confection desquels le miel était indispensable. (*De re rustica*, 76. 82). Varron nous apprend que « le miel trouve place sur les autels aussi bien que sur les tables, tant au début du repas qu'au second service ». (*De agricultura* l. 3 c. 16). Cela ne doit pas nous surprendre, si nous considérons qu'à cette époque, le miel tenait lieu de sucre : ce produit de la canne à sucre n'a été obtenu que vers le milieu du xv^e^ siècle (1). Pline résume ainsi toute cette admiration des anciens, au début de son chapitre sur les Abeilles : « Entre tous les Insectes, les Abeilles tiennent le premier rang et ont le principal droit à notre admiration, étant seules, parmi leurs congénères, faites pour l'homme. Elles récoltent le miel, suc très doux, très aromatique et très salutaire, elles fabriquent les rayons et la cire qui ont mille usages dans la vie, elles se soumettent au travail, exécutent des ouvrages... La Nature en a fait une merveille incomparable ». Arrêtons-nous sur ce mot : le fait est, avant tout, une occasion d'observer et d'admirer une « merveille incomparable » de la création.

On ne se contenta pas d'estimer et de célébrer l'Abeille dans l'Antiquité ; on essaya aussi de la domestiquer, en l'élevant dans des ruches artificielles, pour en extraire plus aisément le miel et la cire. Tel était le cas chez les Grecs du temps d'Aristote, donc près de 400 ans avant l'ère chrétienne. Cet auteur indique même un procédé encore actuellement en usage parmi les apiculteurs ; pour reconnaître leurs Abeilles lors d'un essaimage ou d'un pillage, ils jettent de la farine sur

(1) Pline fait bien mention du « saccharum », mais c'est un miel qui se forme dans la moelle d'un roseau des Indes, par suite de la dessication de la sève ; ce miel condensé apparaît en morceaux de la grosseur d'une noisette et ne sert que comme médicament. La substance appelée (oxysaccharum) par Dioscoride et Pline, est considérée comme une dissolution de miel ou de manne dans du vinaigre.

Digitized by Google

elles et les distinguent ensuite aisément quand elles rentrent dans leur ruche (*De Animal. Histor.* l. IX c. 40 nº 26). Selon Celsus et Columelle, les anciens Romains se servaient de ruches faites en liège ou en osier, ou bien avec des planches, voire même avec de la bouse de vache ou de la terre cuite ou des briques ; d'autres fois on se servait d'un tronc d'arbre évidé. Elles pouvaient avoir différentes formes ; elles étaient parfois rectangulaires, allongées, mesurant trois pieds de long et un de large, s'ouvrant en arrière pour la récolte du miel, et ayant en avant une ouverture assez étroite, par laquelle les Abeilles entraient et sortaient, donc assez semblables à nos ruches actuelles, sauf la disposition intérieure. A côté du rucher on construisait une maisonnette pour le gardien chargé de protéger les ruches contre les voleurs. Columelle fait encore cette remarque bien juste : « Ceux qui prennent soin des Abeilles viennent aisément à bout d'apaiser leur colère en les visitant souvent. Plus souvent on les soigne, et mieux elles s'apprivoisent » (IX. 3). Il aurait pu ajouter que l'apiculteur, au bout d'un certain temps, devient presque insensible aux piqûres et qu'il n'en est plus incommodé.

Quant aux anciens Hébreux, il ne paraît pas qu'ils se soient occupés d'apiculture et qu'ils aient élevé des essaims dans des ruches artificielles ; en tout cas, rien dans la Ste-Ecriture ne l'indique. Ces Insectes étaient du reste tellement abondants dans leur pays, à l'état sauvage, qu'il était facile de se procurer du miel, sans s'occuper de l'élevage des essaims. Encore actuellement, d'après Tristram (*The Land of Israël*, p. 86-87), le nombre des colonies d'Abeilles sauvages y est beaucoup plus grand que celui des colonies domestiques, et celles-ci sont logées d'une façon bien primitive. Les ruches consistent en des cylindres de terre séchés au soleil, en forme de tuyaux, longs d'environ 1,60 m. et fermés aux deux bouts avec de la terre ; on laisse au

Digitized by Google

centre une ouverture assez large, pour que plusieurs Abeilles puissent y entrer à plusieurs de front... A la récolte, on enlève la terre qui les ferme aux deux bouts, on extrait les gâteaux de miel avec un crochet de fer; les rayons contenant du couvain sont replacés et on ferme de nouveau la ruche. » D'après Vigouroux (*Dict. de la Bible* p. 1081), le miel est à peine mentionné dans les monuments égyptiens, tandis que la vigne et le vin y figurent assez souvent; Jacob aurait donc été bien avisé en envoyant du miel à son fils en Egypte. (Gen 43, 11). Pourtant l'Egypte est la patrie d'une variété de l'Abeille domestique, nommée égyptienne. Il semble également que les Babyloniens ne connaissaient guère l'Abeille, car Hérodote (I, 193) fait seulement mention du miel végétal obtenu des palmiers, pour les environs de Babylone. C'est la même sorte de miel dont parle l'historien Josèphe, et qu'on obtenait des palmiers de Jéricho, donc du Dattier, qui est le seul palmier croissant en Palestine. Ce miel végétal n'est pas à confondre avec l'huile ou le beurre du palmier, comme on le croit dans le Dictionn. de la Bible de Vigouroux p. 1080; ces dernières substances n'ont rien de sucré, elles proviennent de l'amande des fruits du Cocotier (1) ou encore d'autres sortes de palmiers des genres *Acrocomia*, *Attalea*, *Elaeis* et *Oenocarpus;* le miel de palmier est au contraire sucré et provient, non de l'amande du fruit, mais de la partie charnue qui entoure le noyau des dattes; on l'obtient

(1) Dans leur Manuel de " Botanique ", 4e édit., 1916, p. 303, H. Coupin, de l'Université de Paris, et E. Boudret, écrivent du Cocotier : " grand palmier croissant dans l'Amérique tropicale. " En réalité, le Cocotier est originaire d'Asie, à savoir des îles qui font partie des Indes Orientales, et il est cultivé non seulement dans l'Amérique tropicale, mais encore dans les régions tropicales d'Asie et d'Afrique. En dehors de son pays d'origine, il perd de sa vigueur et de son rendement. Je puis confirmer cette observation des naturalistes, ayant à ma disposition, des fruits provenant de l'île de Penang et d'autres provenant de colonies africaines. La description de la noix de coco, telle qu'elle est donnée dans le Manuel que nous venons de citer, est également inexacte ; la coque dure renferme, avant la maturité, le lait de coco, et à la maturité, un albumen blanc, comestible.

Digitized by Google

par compression. Pour les Tyriens, on peut faire la même remarque que pour les Babyloniens, puisque les Hébreux leur vendaient du miel (Ezech. 27, 17). Les Thraces, au dire de Hérodote (V. 10), prétendaient qu'au delà de l'Ister, le pays était occupé par une telle quantité d'Abeilles, qu'il était impossible d'y pénétrer; l'historien se permet toutefois d'en douter.

Dans toute l'antiquité et jusque dans ces derniers temps, on se servait exclusivement des ruches à rayons fixes et on s'en sert encore parfois actuellement. Celles-ci sont faites avec un cordon de paille tordue, dont les tours successifs sont unis par des osiers ou avec des ronces fendues en lanières. Elle ont généralement la forme d'un panier renversé, cylindrique, plus haut que large, ayant en avant, à son bord inférieur, une échancrure transversale servant aux Abeilles de porte d'entrée et de sortie. Le fond du panier ou la face supérieure et horizontale, offre au centre une ouverture circulaire, fermée par une bonde; on enlève celle-ci, quand on veut nourrir les Abeilles ou donner une hausse à la ruche. Si ces paniers se trouvent dans un rucher, on les couvre en hiver avec des étoffes pour mieux les protéger contre le froid ; s'ils se trouvent au contraire à l'air libre, il faut encore les protéger contre la pluie, à cet effet on les couvre d'un manteau de paille, auquel on donne une forme conique, afin de faciliter l'écoulement de l'eau. C'est ce qui a induit en erreur les deux auteurs de Zoologie, servant de manuel dans les collèges de France, à savoir H. Coupin et E. Boudret. Ces deux auteurs ont écrit (4e édit. 1916, p. 325) des ruches en question, qu'elles sont « simplement constituées par des cônes de paille ou d'osier. » La ruche de forme coniqne ne se prête guère au travail des Abeilles, les rayons étant verticaux, donc suspendus au plafond et parallèles ; elle est donc peu usitée et la moins pratique de toutes. Cest encore par suite d'une erreur que ces auteurs ont écrit au même endroit :

Digitized by Google

« ces ruches ont l'inconvénient d'obliger d'étouffer les Abeilles pour récolter le miel. » Or tel n'est pas le cas. Si certains apiculteurs agissent de la sorte, c'est une cruauté inutile. On peut récolter le miel de ces ruches-là de deux façons, sans nuire aux Abeilles. Un premier procédé consiste à mettre sur la ruche, une corbeille plus petite, appelée hausse, après avoir établi la communication entre les deux ; on agit parfois de même avec les ruches en bois, quand on veut obtenir de beaux gâteaux de miel, dont on se sert sous le nom de « miel en gâteaux ». Le second procédé est un peu plus compliqué. On choisit une ruche lourde, dont on veut extraire le miel, on la renverse de telle façon que l'ouverture soit dirigée par en haut, le plafond devenant ainsi le plancher ; on prend ensuite une seconde ruche, également peuplée, on la pose sur la première, mais l'ouverture dirigée par en bas ; afin d'empêcher les Abeilles de sortir, on enveloppe d'un linge les bords par lesquels les deux ruches se touchent, puis on tambourine avec deux baguettes sur la ruche inférieure, en commençant par le bas. De temps à autre on s'arrête pour prêter l'oreille au bourdonnement des Abeilles qui y sont renfermées ; quand on n'entendra plus le bourdonnement dans la ruche inférieure, c'est signe que les Abeilles l'ont abandonnée pour se réfugier dans la supérieure, où on ne songe pas à les molester, grâce à la panique générale ; cela ne coutera la vie qu'à une des deux reines. On remet à sa place la ruche supérieure, qui aura l'avantage d'être devenue très forte, étant formée de la réunion de deux colonies. Quant à la ruche inférieure, débarrassée des Abeilles, on en sort les rayons à miel, et s'il y a des parties renfermant du couvain, on les détache et on les donne à la ruche peuplée.

Actuellement on se sert généralement de caisses en bois, de forme allongée, pouvant contenir de 12 à 16 cadres mobiles ; ceux-ci sont aussi en bois, disposés

Digitized by Google

verticalement et parallèlement, garnis d'un rayon artificiel, c'est-à-dire, d'une mince feuille de cire gaufrée, imitant un rayon, où les Abeilles n'auront qu'à exhausser les cellules commencées. Ces rayons artificiels ont trois avantages : ils épargnent aux Abeilles une perte de temps, constituent une économie de cire et de miel, et empêchent la formation de cellules à Faux-Bourdons. La disposition des cadres mobiles permet de les retirer à volonté et d'examiner ce qui se passe dans la colonie. Ils ont encore un autre avantage : autrefois, pour obtenir le miel, on exposait les rayons au soleil, il en découlait un miel blanc, jaune ou brun, appelé miel vierge ; en comprimant ensuite les gâteaux, on obtenait un miel plus foncé et moins pur ; actuellement, au moyen d'un appareil spécial, appelé extracteur, on soumet les rayons à la force centrifuge, le miel en sort de lui-même, les rayons demeurent intacts et peuvent servir de nouveau aux Abeilles. A l'époque de la miellée, on enlève les couvercles de la ruche et on lui donne une hausse, c'est-à-dire une autre caisse à rayons, de même hauteur que la ruche, mais dont le fond est formé d'une lame métallique perforée d'une multitude de trous, par lesquels les Ouvrières peuvent passer, mais non la Reine ni les Faux-Bourdons. Ces caisses à cadres mobiles portent le nom de ruches de Dzierzon, qui est le nom d'un curé silésien, qui les a inventées et décrites en 1847.

En domestiquant l'Abeille, on a encore eu un but d'ordre scientifique. On voulait par là arriver à connaître la vie intime et les mœurs de ces Insectes. C'est pour ce motif que certains anciens avaient fait construire des ruches à parois transparentes de mica, le verre étant inconnu ; ces parois étaient masquées de volets qu'on ouvrait pour observer l'essaim. Un sénateur romain, au dire de Pline, en avait fait construire avec de la corne la plus transparente. Au commencement du XVIII^e^ siècle, on a imaginé de loger les essaims dans des ruches vitrées, éga-

Digitized by Google

lement munies de volets. Réaumur, et plus tard, François Huber se sont signalés par leurs observations sur les Abeilles. Ce dernier inventa la ruche vitrée en forme de livre ou en feuillets, qui eut grand succès à cette époque ; elle était composée de la réunion de plusieurs châssis, placés verticalement et parallèlement les uns aux autres. Mais c'est surtout Dzierzon, déjà nommé plus haut, qui s'est immortalisé par ses observations, faciles à contrôler avec les ruches mobiles.

L'Abeille, en servant d'intermédiaire pour la formation des fruits, se rend encore indirectement utile à l'homme, et cela forme un 3e motif, pour qu'on l'ait domestiquée. Le plus bel exemple nous en est fourni par les plantations de Vanille. A l'île Bourbon, où les Abeilles manquent, le transport du pollen sur le stigmate se fait encore à présent par la main de l'Homme, au moyen d'une baguette pointue, longue d'environ 10 centimètres. Un ouvrier peut de la sorte produire en un jour, la fécondation de 2000 fleurs de Vanille. Au Mexique, aux Indes Orientales, en Afrique tropicale, on se sert au contraire de certains Apides, qui font la besogne bien plus rapidement. A Ceylan, 50 essaims d'Abeilles fécondent 15.000.000 de fleurs de cette Orchidée par jour, ce qui représente, pour une ruche seule, chaque jour, le travail de 150 ouvriers ! En Nouvelle-Zélande, le Trèfle rouge, récemment introduit, ne produisait presque pas de graines ; depuis l'importation des Bourdons et de l'Abeille domestique, il fructifie en abondance. On cite aussi l'expérience suivante au sujet du rôle bienfaisant de l'Abeille : Darwin entoura d'une fine gaze cent capitules de Trèfle, dont aucun ne produisit une graine, tandis que cent autres, visités par les Insectes, en produisirent plus de 3.000.

L'Abeille mellifère est maintenant cosmopolite. Elle n'existait pas en Amérique avant l'arrivée des Européens, elle y était remplacée par les *Trigona* et *Melipona*, qui produisent aussi du miel et de la cire. Elle

Digitized by Google

fut introduite d'abord dans l'Amérique du Nord et bien plus tard, en 1846, au Brésil. On la trouve actuellement dans toute l'Amérique, représentée par trois races, l'allemande, l'italienne et l'égyptienne. En Australie, elle n'a été introduite qu'en 1862.

II. LES ABEILLES ET LES ANIMAUX

L'Abeille ne tire aucun avantage des autres animaux, sauf peut-être des Aphides et des Psyllides, dont il sera question plus loin, à propos de ses récoltes de miel. Par contre, beaucoup d'animaux lui sont hostiles ou du moins sont, à raison ou à tort, regardés comme tels. C'est de ceux-là que nous allons parler. On les trouvera aussi bien parmi les Vertébrés Mammifères, Oiseaux, Reptiles et Batraciens, que parmi les Invertébrés (Insectes, Arachnides et Crustacés).

1° L'Abeille et les Mammifères

Aristote et, après lui, les auteurs latins de l'antiquité, recommandent de tenir à distance des ruches les animaux des pâturages, comme ennemis des Abeilles (*De Animal. Hist.* IX, 40, 25). Il s'agit donc des Ruminants et des Equidés ; en prenant leurs ébats, ces animaux exposeraient les ruches au danger d'être renversées. Buffon et, après lui, les auteurs récents, écrivent de l'Ours brun qu'il dévalise les colonies de Mouches à miel. Encore récemment on pouvait lire dans le Bulletin de la Société d'Apiculture d'Alsace Lorraine 1889 v. 17 p. 68, au sujet de ce carnassier, les détails suivants communiqués par un apiculteur bien connu, Ambrozic, de Moistrana, en Carniole : « L'Ours brun vient par intervalles rendre visite à mon rucher. Jusqu'à présent, vingt-sept de mes meilleures ruches sont devenues sa proie. Il les retire, les porte à une distance de cinq à dix pas, puis en arrache le plancher et écarte

Digitized by Google

les parois latérales, pour arriver au miel. Son choix porte toujours sur les ruches bien garnies ; pour les reconnaître, il flaire à leur ouverture et distingue de la sorte celles qui exhalent le plus de chaleur. » On me dira : « Voilà au moins un ennemi que nous n'avons pas à redouter dans nos régions ». Doucement, s'il vous plaît, et laissez-moi vous raconter le fait suivant. En février 1918, je constatai qu'on avait fait irruption dans notre rucher, qui était pourtant bien fermé à clé. Une ruche avait été retirée de la rangée, sa vitre mise en pièces, les gâteaux arrachés, volés et leurs cadres brisés, les rayons portant les Abeilles jetés au dehors et dispersés, la caisse elle-même traînée sur le sol, puis redressée. Et cela eut lieu à quatre reprises ; chaque fois une ruche y passait. C'était évidemment l'œuvre d'un Ours ou même de plusieurs Ours ; en voici les traces : un gant de soldat allemand oublié au rucher, des empreintes de bottes ferrées sur le sol ; ajoutons-y la déposition d'un témoin digne de foi et le fait que le calme revint au rucher dès que le groupe des militaires préposés à la garde d'un ballon captif, non loin de là, fut changé.

Ambrozic se plaint encore au même endroit de la Marte et de la Fouine ; selon lui, ces deux carnassiers s'attaqueraient aux ruches en hiver, afin d'en manger le miel. Aubert (*Hist. Nat.*) nomme encore le Blaireau et la Musaraigne. L'unique Mammifère réellement nuisible dans les ruchers en Lorraine est la Souris. Celle-ci ronge les rayons qu'on a sortis des ruches, s'attaquant de préférence à ceux qui renferment du pollen ou du miel, rarement aux rayons vierges, n'ayant servi ni au couvain ni aux provisions. Elle ronge encore et salit les étoffes ou le papier avec lequel on recouvre la demeure d'une colonie. Parfois même, au moyen de ses dents, elle élargit l'entrée d'une ruche en paille, pendant que les Abeilles sont engourdies par le froid,

Digitized by Google

y pénètre, s'y installe et y trouve le vivre et le couvert, comme le rat dans le fromage de Hollande. Les apiculteurs sont unanimes sur ce point ; inutile d'en parler davantage.

2° *L'Abeille et les Oiseaux*

1. Un matin, vers huit heures, je me tenais à côté du rucher et j'observais le vol des Abeilles. Tout à coup un oiseau vint se poser à deux ou trois pas de moi, sur la planchette formant le seuil d'une ruche. C'était un Rouge-Queue des maisons, *Ruticilla tithys*. « Voleur, pensai-je, cette fois je te prends au fait ! Bien des fois tu m'as déposé ta carte de visite sur le seuil de l'une ou de l'autre de nos ruches, maintenant je te vois à l'œuvre. » L'oiseau m'aperçut ; il se retira effrayé et se posa à terre, à peu de distance du rucher. Là il me fixa pendant quelques instants, puis, comme je ne bougeais pas, il s'enhardit et revint sur la planchette, pendant que les Abeilles, autour de lui, entraient et sortaient de leur logis pour vaquer à leurs occupations. A cet endroit il me regarda encore, la tête tournée vers moi ; je demeurai immobile, m'attendant à le voir saisir l'une ou l'autre des Abeilles, par exemple, une de celles qui arrivaient chargées de pollen et qui s'arrêtaient, essoufflées, sur le seuil de leur demeure, avant d'y entrer. Rien de plus facile que d'en faire une becquée. Mais non, il n'y songeait pas, il continuait à m'observer. Soudain il se baisse, saisit une blanche nymphe, que les Abeilles avaient traînée hors de leur logis jusque sur la planchette, et l'avale prestement. De nouveau il me regarde, prend confiance et hochant sa queue rousse en signe de contentement, saisit une seconde nymphe. Il fit de la sorte la revue des dix ruches de la rangée inférieure. Il se posa ensuite à terre, sautillant et ramassant encore, par-ci par-là, quelques nymphes blanches, que les Abeilles avaient jetéees dehors. Enfin, son repas achevé, il s'envola. Je

Digitized by Google

notai l'heure du déjeuner de mon hôte et je revins le lendemain. L'oiseau fut fidèle au rendez-vous, et déjà plus facilement confiant. Je l'observai attentivement : il ne ramassait que les blanches nymphes que les Abeilles, pour un motif ou l'autre, jettent chaque matin hors de leur ruche : quant aux Abeilles, il n'y touchait pas, elles semblaient ne pas exister pour lui. Les jours suivants nous nous retrouvâmes encore à l'heure indiquée. Ma présence ne le gênait plus ; à terre, il s'approchait tout près de moi et quand je me baissais vers lui, il se contentait de reculer de quelques pas. Cette familiarité fut peut-être la cause de sa perte ; toujours est-il qu'au bout d'une quinzaine de jours, sa visite au rucher avait pris fin et je ne le revis plus.

Cette observation ne fut pas la seule. Un jour, me trouvant de nouveau, pour ne pas gêner le vol des Abeilles, sur le côté du rucher, un Rouge-Queue des jardins (*Ruticilla phœnicura* L.) vint se poser sur une plinte transversale reliant entre elles deux planches mal jointes de manière à laisser sur un point une fente béante ; c'était à la hauteur de ma tête, et si près de moi, que j'aurais pu, en étendant le bras, toucher l'endroit de la main. L'oiseau tenait en son bec une chenille verte. Il m'aperçut et eut un moment d'hésitation, qui se trahit par l'agitation de sa queue ; mais comme je ne bougeais pas, il prit courage, s'engagea dans l'ouverture et disparut à l'intérieur du rucher. En même temps j'entendis piailler sa progéniture et au bout d'un instant, l'oiseau ressortit et s'envola. J'entrai alors au rucher et me mis à la recherche du nid. Je pensais le trouver sur une poutre, sous la toiture, car le Rouge-Queue des jardins niche d'ordinaire dans les trous des arbres ou à l'intérieur des habitations, dans les trous des murs et sous la toiture. Tel n'était pas le cas : l'oiseau avait établi son nid simplement entre deux ruches, sur le plancher de la rangée supérieure. J'y comptai cinq petits, encore dépourvus de plumes,

Digitized by Google

couverts seulement d'un léger duvet. Je me remis à mon poste d'observation et j'y revins souvent les jours suivants. Je constatai que l'oiseau arrivait environ deux fois en l'espace de cinq minutes ; il portait chaque fois dans son bec, une ou deux, rarement trois chenilles vertes ; une seule fois il arriva avec un orthoptère vert et aptère, du genre *Odontura*. Avant de pénétrer par la fente, il s'arrêtait chaque fois un moment sur la plinte transversale, la tête tournée vers moi, comme pour me montrer sa proie, dont il semblait être fier. J'y mis le temps voulu, parfois une heure entière, pour observer ses allées et venues : jamais je ne le vis saisir une Abeille. Je n'ai pu constater non plus qu'il ait pris du repos pendant la journée ; j'arrivais à différentes heures, depuis huit heures du matin jusqu'à huit heures du soir, je le trouvais toujours occupé. Détail curieux, c'était seulement le mâle au front blanc que je voyais, la femelle ne se montra jamais. Etait-ce timidité de sa part, comme nous le verrons plus loin pour l'Hirondelle, ou avait-elle été victime d'un accident ? Je l'ignore. Une fois pourtant, comme je me trouvais à l'intérieur du rucher et que je montrais le nid à mon neveu, élève au collège, un oiseau entra subitement et s'envola presqu'aussitôt ; je crus y reconnaître la femelle, mais je n'en étais pas sûr.

Chaque année et encore pendant que j'écris ces lignes un Rouge-Queue a son nid à huit pas de mon rucher, sous la toiture d'une logette ; or je ne l'ai jamais vu toucher à une Abeille. Que valent donc, dira-t-on, les assertions contraires, qu'on peut lire si souvent dans les journaux, voire même dans les revues d'apiculture ? Si réellement un apiculteur a vu le Rouge-Queue non seulement relever une nymphe sur le seuil d'une ruche ou sur le sol devant la ruche, mais happer une Abeille vivante, je penserais que l'Abeille en question était un Faux-Bourdon, c'est-à-dire une Abeille mâle, dépourvue d'aiguillon, l'oiseau distinguant par un merveilleux ins-

Digitized by Google

tinct, comme Altum l'a constaté pour la Gorge-Bleue et pour l'Hirondelle, cette proie inoffensive, de celle qui lui serait mortelle ; voyons le cas de l'hirondelle.

2. C'est presque un lieu commun que l'avidité de l'hirondelle au détriment des Abeilles. Déjà Virgile mettait l'apiculteur en garde contre cet oiseau (*Géorgique* IV v. 15-17) :

> *Absint... mecropesque aliæque volucres*
> *et manibus Procne pectus signata cruentis :*
> *omnia nàm late vastant, ipsasque volantes*
> *ore ferunt dulcem nidis immitibus escam*

Disons d'abord son fait au poète français Delille, qui a traduit ce passage de la façon suivante :

> Loin d'eux (des essaims)... les Guêpiers ennemis,
> Progné sanglante encore du meurtre de son fils ;
> tout ce peuple d'oiseaux, avide de pillage.
> Ils exercent partout un affreux brigandage,
> et saisissant l'Abeille errante sur le thym,
> en font à leurs enfants un barbare festin.

Le poète latin désignait l'Hirondelle « dont la *poitrine* est tachée de sang ». Ce détail, escamoté par le traducteur, ne convient point à l'Hirondelle en général, désignée par la fable de Progné, mais caractérise une espèce particulière, à savoir l'Hirondelle de cheminée, la seule espèce d'Europe ayant la gorge rousse, tandis que d'autres espèces, par exemple l'Hirondelle rousseline, du Midi de la France et d'Italie, ont seulement la nuque et le croupion roux. En outre, Virgile n'a pas écrit que l'Hirondelle saisit « l'Abeille butinant sur le thym », mais bien « l'Abeille au vol », ce qui correspond mieux aux mœurs de ces oiseaux. Pline le Naturaliste fait écho à Virgile, en écrivant des abeilles : « *populantur hirundines* et *quaedam aliæ volucres* » (*Hist. nat.* lib. XI. c. 19), et cet écho se prolonge au moyen-âge, où Albert le grand compte parmi les ennemis de l'Abeille : *hyrundines et aviculæ quas agiciolos vocant, capiunt apes et*

Digitized by Google

comedunt. » (Edit. 1519, *De Animalibus*, lib. VIII cap. 3). Mais venons aux auteurs contemporains. Ludwig Huber écrit dans son Manuel d'apiculture (5e édition p. 20) : « Les Hirondelles saisissent les Abeilles au vol et dépeuplent souvent tout un rucher... C'est l'Hirondelle de cheminée qui est la plus dangereuse ». Voilà bien la pensée de Virgile. Les journaux n'y regardent pas de si près ; pour eux comme pour Delille l'Hirondelle en général est un des plus grands destructeurs d'Abeilles ; on l'accuse d'absorber une foule de ces Insectes, pendant ses chasses à travers les airs, elle serait de la sorte cause de la diminution presque subite, qu'on remarque parfois dans la population des ruches, à la suite d'une abondante miellée. Je me rappelle un article paru peu avant la guerre, dans le journal « *Elsæsser* » et qui était de nature à faire frissonner les apiculteurs et à les exciter à courir sus à l'Hirondelle. Qu'en est-il en réalité ? Car il est odieux de s'emballer contre toute justice, et pour qu'on ne nous soupçonne pas de vouloir ménager quelque coupable, citons toutes les Hirondelles à notre tribunal. « Que chacune, sans indulgence, examine l'état de sa conscience » ! « Pour moi, dit l'Engoulevent, je suis hors de cause ; on m'appelle Hirondelle de nuit, vos Abeilles dorment, quand je traverse les airs ». Le Martinet répond : « Je prends mes ébats dans les hautes sphères, dans des régions inaccessibles à vos protégées, parfois même inaccessibles à vos regards ». « Et moi, dit l'Hirondelle de rivage, j'ai bien rarement occasion de faire connaissance avec vos Abeilles ; je ne quitte guère les bords des grands cours d'eau et encore y suis-je très localisée. » Voilà des alibis péremptoires, que ne pourront pas invoquer l'Hirondelle de fenêtre et l'Hirondelle de cheminée : toutes deux ont les mêmes habitudes, volant tantôt au ras de terre, tantôt à des hauteurs différentes et généralement bien accessibles à l'Abeille. Seraient-elles les coupables ? Qu'elles s'accu-

Digitized by Google

sent donc ou bien qu'elles se disculpent ! Et voici que, répondant à notre appel, un couple d'Hirondelles de cheminée, donc de l'espèce la plus incriminée, s'en vint, par une belle matinée du printemps dernier, se présenter à nous, dans un petit corridor du collège de Bitche. Ma première pensée fut qu'il en voulait aux mouches du corridor, mais je me trompais. Les deux oiseaux venaient bel et bien protester de leur innocence et m'en apporter les preuves. On sait que l'Hirondelle de cheminée fait son nid à l'*intérieur* des habitations, soit dans une cheminée, soit dans un grenier, soit dans une étable, tandis que l'Hirondelle de fenêtre établit sa demeure à l'*extérieur* des bâtiments, ordinairement sous le rebord d'un toit ou à l'angle d'une fenêtre. Nos deux Hirondelles avaient fait choix, pour l'établissement de leur nid, du petit corridor que nous venons de mentionner, et s'étant mises à l'œuvre de bon matin, apportaient vivement, à tour de rôle, une becquée de terre détrempée. Mais, singulier calcul, elles commençaient à bâtir au-dessus de la fenêtre du corridor, au beau milieu, voulant appuyer leur construction sur la happe ou le crampon dans lequel s'engage l'extrémité de la tige de fer mobile, quand on ferme les deux châssis de la fenêtre. Ce crampon se prêtait mal au dessein des Hirondelles ; la terre qu'elles apportaient, au lieu d'adhérer au crampon, retombait sur la tablette de la fenêtre. Remarquons, à la décharge de nos deux ouvrières, que ce mauvais résultat tenait principalement au défaut des matériaux employés, la terre de Bitche n'étant pas compacte comme dans les pays calcaires, mais sablonneuse et sans consistance. Après un jour d'expérience, je crus plus charitable de fermer la fenêtre et d'empêcher la continuation d'un travail inutile en obligeant les ouvrières à chercher ailleurs un endroit plus propice.

Un collègue logé au même corridor m'arrêta : « Laissons-les continuer, dit-il, ne serait-ce que pour

Digitized by Google

voir jusqu'où les oiseaux pousseront leur patience et leur obstination ». Au troisième jour le crampon était enfin masqué et sur ce fondement la construction avança rapidement ; bientôt l'édifice extérieur était terminé. Le haut du nid demeurait entièrement découvert, comme c'est de règle chez cette espèce, tandis que sa commère, l'Hirondelle de fenêtre, logeant à l'extérieur, ferme son nid complètement pour mieux mettre ses petits à l'abri des intempéries de l'air, en laissant toutefois une petite ouverture semi-circulaire, juste assez grande pour servir de porte d'entrée et de sortie. On apporta encore quelques brindilles d'herbes, puis quelques plumes, et l'ouvrage était terminé. Ne serait-ce pas en vain ? car la fenêtre, peu élevée au dessus du trottoir de la rue, ne pouvait rester ouverte la nuit. Or nos hirondelles étaient bien matinales et leur réveil devançait toute l'obligeance de mon collègue qui les trouvait voltigeant déjà à l'extérieur avec impatience avant qu'il leur ouvrit. La suite de notre expérience eût été bien compromise, si la fenêtre n'avait eu un petit carreau mobile : encore n'était-il pas sûr que nos hôtes trouveraient ce moyen de communication suffisant. S'ils eurent un moment d'hésitation, personne n'en vit rien : dès le matin suivant, ils entraient et sortaient par cette petite ouverture, comme si celle-ci n'eût existé que pour eux. Quand le temps était à la pluie, on les voyait tous deux au matin assis l'un à côté de l'autre, sur le bord supérieur du croisillon ouvert, le mâle nous regardant stoïquement, la femelle penchant la tête, afin d'être prête à s'envole par l'ouverture, à la moindre alerte. Le soir, mâle et femelle prenaient place au nid, l'un à droite, l'autr gauche, la tête en dedans, la longue queue fourchue en dehors. Quand alors je fermais la fenêtre, la femelle s'épouvantait et s'échappait du nid, s'enfuyant à tire d'ailes par l'ouverture du croisillon ; au bout de quelques instants, je la voyais revenir, mais pour

Digitized by Google

repartir de suite, si elle m'apercevait dans le corridor. Toutefois, pendant l'incubation, elle cessa d'être ainsi farouche ; sous elle, la fenêtre se fermait au soir et se rouvrait au matin qu'elle ne bougeait pas du nid. Plus tard, les jeunes déja grandelets, la timidité la reprit, tandis que le mâle conservait sa placidité et continuait à couvrir les petits.

Inutile de dire que la fin de l'incubation se marqua aussitôt d'une façon très sensible, au grand déplaisir du personnel chargé de veiller à la propreté de la tablette de la fenêtre, située sous le nid. Mais quelle bonne occasion d'observer à loisir de quoi se compose la nourriture de l'hirondelle ! A mon grand étonnement, je trouvai sur cette tablette, non seulement le résidu de la digestion des petits, mais encore une multitude de mouches et de moucherons, les uns morts, plus ou moins écrasés, les autres encore vivants, mais mutilés et remuant péniblement les membres qui leur restaient. Comment expliquer ce fait ? Quand l'Hirondelle fourrage ses petits, elle se tient accrochée au nid, presque perpendiculairement au sol ; sa bouche fendue jusqu'au milieu de la tête, après avoir servi de filet pour capturer les Insectes, puis de poche pour les conserver, est remplie de ce butin destiné aux petits ; pendant la distribution, il doit arriver, soit par maladresse des vieux, soit par gaucherie des jeunes, soit par suite de la satiété des uns et des autres, qu'une partie de la proie tombe à terre, c'est-à-dire, dans le cas présent, sur la tablette au bas de la fenêtre. Allais-je y trouver traces des larcins reprochés à nos hirondelles ? Les insectes qui tombaient chaque jour sur la planchette, appartenaient tous aux Diptères, généralement à des Nématocères, de la taille des Cousins, moins souvent aux Brachycères, dont le corps et les pattes sont moins sveltes, comme chez la Mouche domestique. J'y trouvai une fois le corps d'un Papillon blanc de chou, dépourvu de ses ailes, mais jamais

Digitized by Google

trace d'Abeilles ! Les deux Hirondelles m'avaient donc fait, à leur façon, la preuve de leur innocence, sur le sujet qui nous occupe. Ajoutons, pour achever leur histoire, les détails suivants. Après que jeunes et vieux eurent quitté le nid, j'observai, pendant plusieurs jours consécutifs, de grosses larves de Muscides, d'un blanc sale ou d'un blanc rosé, sortant du nid et se laissant choir sur la tablette de la fenêtre. Je les recueillis soigneusement et j'en obtins, au bout d'une douzaine de jours, des mouches d'un bleu métallique et à reflet d'or, un peu plus grandes que la Mouche domestique ; c'étaient des exemplaires que j'ai pris d'abord pour *Lucilia caesar* L., diptère dont les larves vivent de matières organiques entrées en décomposition. Y avait-il eu malheur dans la famille de nos Hirondelles, l'un des petits avait-il péri, et les mouches étaient-elles venues déposer leurs œufs sur son corps, se vengeant de la sorte de leur plus grand ennemi ? Je pouvais le supposer. Mais depuis que j'ai écrit ces lignes (printemps 1920), j'ai trouvé dans les Annales de la Soc. ent. de France 1845, sér. 2 vol. 3 p. 205-214, un travail de Léon Dufour relatant la même observation. Dufour avait sorti de leur nid de jeunes Hirondelles pour les examiner, quand, à sa grande surprise, il trouva dans sa main, en maniant un des oiseaux, une grosse larve de Diptère. De plus amples observations, renouvelées sur deux nichées consécutives, lui firent admettre que ces larves suçaient le sang des jeunes Hirondelles. La première nichée lui avait fourni une quantité considérable de larves et de pupes, et après que les oiseaux avaient pris leur essor, il trouva encore une quarantaine de pupes dans le nid abandonné. Malgré le nombre considérable de ces » sangsues de nouvelle espèce », les jeunes Hirondelles s'étaient parfaitement développées. Le Diptère fut décrit par Dufour sous le nom de *Lucilia dispar* n. sp. Plus tard, en 1860, Schiner, qui avait reçu

Digitized by Google

de Dufour une paire de ces parasites, les classa dans le genre *Calliphora* R.-D., en les considérant comme synonymes de *C. azurea* Fall. (Dipt. Austr. vol. 1 p. 585); il ajouta toutefois en note: « Si le nom *azurea* Fall., qui se rapporte à plusieurs espèces, devait être changé, il faudrait adopter celui de *dispar* Duf. » M. L. Chopard, correspondant du Museum de Paris, à qui je me suis adressé au sujet de ces parasites, m'a informé le 12 juillet 1920, que cette question a été traitée de nouveau pendant la guerre par le Dr. Keilin dans sa thèse (1915) et par le Dr. Roubaud (Précisions sur *Phormia azurea* Fall. 1917) dans le Bull. biol. Fr. et Belg. vol. 51 p. 420-430, pl. 5). Enfin tout récemment, je trouve dans le Bull. soc. ent. Fr. du 22 juin 1921 p. 139, une notice de L. Falcoz, qui a obtenu le même Diptère de nids de Mésange (*Parus major* L.) et de Rouge-Queue (*Ruticilla phoenicura* L.).

Quant aux Hirondelles de fenêtre, de beaucoup les plus nombreuses ici, elles manœuvraient en grand nombre, comme elles avaient fait les jours précédents ; le lendemain, toutes avaient disparu, ainsi que les Hirondelles de cheminée ; même constatation en un village voisin, Hanwiller ; c'était par un beau temps, avec vent du sud. Le 16 septembre, temps nébuleux, pas une Hirondelle à l'horizon. Le 17, au matin, Hirondelles de fenêtre et Hirondelles de cheminée en assez grand nombre sur les fils électriques et manœuvrant toute la matinée ; je supposais qu'il s'agissait d'une bande venue du nord et faisant halte ici. De fait, le lendemain, par un temps brumeux toutes ont disparu. Le 19 et le 20, même temps brumeux ; on aperçoit quelques Hirondelles des deux espèces, en petit nombre ; le 21, temps froid, minimum de la nuit + 6°, maximum du jour + 10, encore quelques Hirondelles de cheminée. Enfin, du 22 au 24, donc pendant trois jours consécutifs, par un temps encore plus froid, chaque soir deux Hirondelles de

Digitized by Google

cheminée, deux adultes, vinrent s'installer au nid du corridor et y passèrent la nuit ; c'étaient évidemment les deux vieux, qui y avaient niché en été. Où s'étaient-ils arrêtés les jours précédents ? Je n'y trouve pas d'explication. A partir du 25, je ne revis plus aucune Hirondelle : cette fois elles avaient définitivement quitté leur patrie et pris le chemin de l'exil.

Pour achever notre plaidoyer, qu'on nous permette une dernière observation et l'appui de quelques témoignages. Entre le collège de Bitche et le jardin qui renferme notre rucher, se trouve une étroite bande de pré, traversée par le ruisseau de la Horn. Les Hirondelles volent en nombre au-dessus de ce ruisseau, suivant ou remontant le cours de l'eau et cherchant à s'emparer des moucherons qui pullulent sur ses bords, les uns pour y déposer leurs œufs, les autres venant de quitter l'élément liquide, où ils ont subi leur métamorphose, d'autres enfin, en bandes innombrables, exécutant des danses fantastiques, accompagnées d'une musique à peine perceptible à l'oreille humaine, mais ne manquant sans doute pas de charme pour l'oreille de ces bestioles. Et pendant que les Hirondelles se disputent ces petits moucherons, elles voient, tout près d'elles, des milliers et des milliers d'Abeilles entrant et sortant sans cesse des ruches et leur offrant une proie facile, abondante et d'apparence succulente. Or je n'ai jamais vu une Hirondelle s'aventurer aux environs du rucher. Il faut donc admettre que l'Hirondelle ne mange pas d'Abeilles, qu'elle les discerne même des autres insectes ailés et se garde bien d'y toucher, grâce à un merveilleux instinct dont elle a été douée par la Providence. Laissons ici la parole à des ornithologistes de renom. Un prêtre catholique, dont toute la vie a été consacrée à l'observation des oiseaux, le Dr Altum, président de la société ornithologique générale d'Allemagne et professeur à l'Académie forestière d'Eberswalde, écrit dans son beau livre : *der Vogel und sein*

Digitized by Google

Leben (6e édition p. 218 et 234) : « Pour savoir quels animaux nous sont nuisibles, il faut que nous l'ayons auparavant expérimenté ou qu'on nous l'ait appris. L'Hirondelle, au contraire, possède une telle faculté de discernement, que dans son vol rapide, elle distingue même l'Abeille mâle, dépourvue d'aiguillon, de l'Abeille ouvrière munie d'un aiguillon à venin : elle saisit la première et ne touche pas à la seconde. » Un autre observateur, si peu clérical qu'il ne manque aucune occasion de lancer quelque trait contre nos Livres Saints, A. E. Brehm, l'auteur du « *Thierleben* », écrit au vol. 2e des Oiseaux, p. 506, à propos de l'Hirondelle de cheminée : « Ne mange pas d'Abeilles à aiguillon. » Et de l'hirondelle de fenêtre p. 510 : « Ne saisit pas d'insectes armés d'un aiguillon, dont le venin lui donnerait la mort » La preuve de cette assertion est dans une expérience de l'ornithologiste Naumann. Celui-ci avait présenté une Abeille vivante à une jeune et vigoureuse Hirondelle de fenêtre, qui était affamée ; à peine l'oiseau eût-il pris l'Abeille dans son bec, qu'il fut piqué, il rejeta aussitôt l'insecte, devint tout triste et en moins de deux minutes, il avait cessé de vivre.

3. Certains ouvrages ou revues d'Apiculture rangent les Pics ou les Mésanges parmi les ennemis des Abeilles. Ces oiseaux viendraient, en hiver, troubler le repos de nos insectes, en frappant de leur bec les parois des ruches ; par là, ils en feraient sortir les habitants, dont ils seraient très friands. (Voir Huber, l. c. p. 21). Au printemps dernier, un de nos apiculteurs me disait avoir de la sorte, par le fait de la Mésange charbonnière, subi la perte de dix ruches. Et ce n'était pas une affirmation en l'air, puisqu'il avait capturé, à plusieurs reprises, une Mésange dans un piège à souris, mis à l'intérieur du rucher. De ce que la Mésange s'était laissé prendre au lard servant d'appât dans le piège, on en concluait qu'elle était venue au rucher pour manger les Abeilles ! Pour moi, je m'aperçois bien, de temps à

Digitized by Google

autre, en hiver, qu'un Oiseau m'a laissé sa carte de visite sur la planchette de l'une ou de l'autre des ruches, mais je ne m'en émeus pas ; je suppose que les Mésanges et les Pics viennent recueillir les Abeilles mortes, que les autres ne souffrent pas à l'intérieur de leur habitation, elles les jettent dehors ou du moins, en hiver, par les journées peu froides, elles les traînent jusque sur le seuil de leur demeure.

On accuse jusqu'à la vénérable Cigogne d'être une ennemie des Abeilles. On l'enseigne à l'enfant ; tel Schmeil (l. c. édition 90 p. 135) écrivant : « La Cigogne mange toutes sortes d'insectes, mais surtout une grande quantité d'Abeilles mellifères ». On en prévient les apiculteurs ; selon Huber (l. c. p. 20), quand la Cigogne fait son tour de promenade, elle ne manquerait pas de happer, à droite et à gauche de son chemin, les Abeilles qui butinent sur les fleurs de la prairie. Comme la Cigogne n'habite pas dans nos environs, je n'ai pas eu occasion de l'observer de près. Une seule fois, pendant quarante ans, j'ai vu un couple de ces oiseaux nous arriver au printemps, à son retour d'Afrique. Après avoir examiné plusieurs toitures de la localité, il finit par faire choix du toit de l'hôpital militaire. Ce fut, pour la jeunesse de Bitche, un spectacle tout nouveau et combien drôle, que ces deux échassiers, se tenant debout sur le faîte d'un toit ou marchant avec gravité le long d'un ruisseau. On s'y portait en foule, on se bousculait pour mieux voir, on poussait des cris de joie, et on éclatait de rire, chaque fois que les oiseaux faisaient un pas. Cette badauderie bruyante avait sans doute quelque chose d'offensant : les nobles échassiers patientèrent quelques jours, puis quittèrent, indignés, notre ville. Allèrent-ils ailleurs manger des Abeilles ?

5. La Bondrée, une sorte de Buse, qui se montre seulement par intervalles en Lorraine, a une telle réputation de mangeuse d'Abeilles, qu'on lui en a donné le nom *Pernis apivorus* L. Leunis, d'ordinaire bien ren-

Digitized by Google

seigné, mais qui semble emprunter ceci à Chr. Brehm senior, écrit de cet oiseau, qu'il « se nourrit d'insectes, et notamment d'Abeilles, de Guêpes et de Bourdons, après leur avoir arraché l'abdomen ou le dard. » (*Zool.* 3e éd. v. 1 p. 428). Degland, dans son *Ornithologie européenne* 2e éd. v. 1 p. 63 se contente d'écrire de la Bondrée, qu'elle se nourrit d'insectes, principalement de Guêpes. Enfin A. Brehm junior s'étend longuement sur les mœurs de ce rapace et arrive à la conclusion suivante : « Les Guêpes forment le principal de ses repas, mais elle ne mange que celles qui sont encore incomplètement développées et dont elle n'a pas à redouter le dard », c'est-à-dire, les larves et les nymphes obtenues en déterrant les nids. Il semble, d'après cela, que la Bondrée elle non plus ne soit pas un dangereux ennemi de l'Abeille.

16. Revenons au texte de Virgile qui mettait le Guêpier (*Merops apiaster* L.) au premier rang parmi les mangeurs d'Abeilles. Leunis est du même avis. Degland (l. c. p. 172) est de nouveau plus réservé ; il écrit de cet oiseau : « Il saisit ordinairement au vol les insectes des genres *Bembex* et *Vespa*, dont il se nourrit ; souvent aussi il descend à terre pour s'emparer de ces Hyménoptères, au moment où ils sortent de leur retraite ou lorsqu'ils cherchent à y entrer. » A. Brehm junior est encore une fois le plus explicite. « Il est surprenant, dit-il, que le Guêpier mange des insectes armés d'un dard à venin. De nombreuses expériences ont démontré que la piqûre d'une Abeille ou d'une Guêpe est mortelle à la plupart des oiseaux ; le Guêpier au contraire avale sans inconvénient cette dangereuse proie, telle qu'il la trouve », c'est-à-dire avec le dard. « Il paraît même manger de préférence les insectes armés d'un dard et il dévaste les nids des Guêpes, des Frelons, des Bourdons, tout aussi bien qu'il dépeuple les ruches des Abeilles. » (l. c. v. 3 p. 319 et 323). Cette fois nous ne plaiderons pas contre les témoignages presque una-

Digitized by Google

nimes ; il y a tant de contrastes dans la nature que nous voulons bien admettre que le Guêpier soit un redoutable ennemi des Abeilles ; mais comme il habite le Sud de l'Europe, le Nord de l'Afrique et l'Ouest de l'Asie, ne paraissant qu'accidentellement et très rarement en Lorraine, l'apiculteur lorrain n'a pas lieu de s'en préoccuper.

3° L'Abeille et les Reptiles

Un représentant de la Classe des Reptiles (1), un Saurien, est accusé de faire la chasse aux Abeilles et de les manger. Mais quel Saurien est le coupable ? Laissons d'abord la parole aux auteurs contemporains. Selon eux, ce serait un Lézard ordinaire, donc un représentant du genre *Lacerta* mesurant au maximum 22 cm. C'est ainsi que L. Huber écrit (l. c. p. 20) : « Eloignez le Lézard du rucher, car *on dit* qu'il s'introduit dans les ruches et y dépeuple toute la colonie. » Il n'a donc rien constaté par lui-même. Le seul auteur récent qui s'appuie sur une constatation faite par lui-même, est Lepeletier de St-Fargeau, écrivant en 1836 (*Suites à Buffon*, *Hyménoptères*, v. 1 p. 372) : « J'ai vu un Lézard qui habitait dans un trou de mur près d'une de mes ruches et qui, s'étant élancé sur la couverture de paille, se glissa en-dessous jusqu'auprès de la porte, et enleva plusieurs Abeilles de cette manière, se réfugiant chaque fois sous l'enveloppe de la ruche. » Si nous remontons au Moyen-Age, Albert-le-Grand nous dira qu'une sorte de grand Lézard, nommé Varatos, se tient à l'entrée des ruches et mange les Abeilles qui en sortent. » (l. c. VIII, 3, 2). Le plus grand Lézard d'Europe est le Lézard ocellé (*L. ocellata* Daud.). ainsi nommé à cause de ses taches bleues ocellées ; il atteint en longueur 60 cm. ou même davantage. Un autre grand Lézard d'Europe est le Lézard vert (*L. viridis* L.),

(1) Auber (l. c. p. 213) nomme encore la Couleuvre parmi les ennemis de l'Abeille.

Digitized by Google

qui mesure 40 cm. et n'existe pas plus que le précédent dans nos contrées. Il s'agirait donc d'une de ces deux espèces. Si nous interrogeons les auteurs de l'Antiquité, Virgile (l. c. v. 243) nous nommera, parmi les ennemis de l'Abeille, un saurien qu'il appelle *Stellio*, sans doute à cause de ses taches, dont chacune a la forme d'une étoile. Columelle (IX, 7) reproduit la même accusation, en appelant injustement l'accusé *venenatus Stellio*. Pline, qui croyait que les Lézards ne prenaient pas de nourriture et vivaient de la rosée, dit du Stellion (XXIX, 28, 1) : « Les Grecs l'appellent *Ascalabotes*, *Colotes* ou *Galeotes*. Il n'y en a point en Italie ; il est tout parsemé de petites taches, a un cri aigu et mange, toutes particularités étrangères à nos Lézards. » Comme l'auteur Latin nous renvoie aux Grecs, recourons donc à ceux-ci. Aristote (*De Animal. hist.* VIII, 29, 1) dit du Saurien nommé par lui *Ascalabotes*, que ses morsures sont mortelles dans certaines contrées d'*Italie* ! et (IX, 1, 5) qu'il fait la chasse aux Araignées et les mange. D'après toutes ces données, le Stellion ne fait pas partie des Lacertiens ou Lézards proprement dits, mais bien du groupe des Geckoniens, ou *Ascalabotæ*, qui comprend 200 espèces, réparties en 50 genres. Les Geckoniens se distinguent en effet des Lacertiens par leur faculté de produire un cri, sonnant comme le mot : *gecko*, et par la conformation singulière de leurs doigts. Grâce à cette dernière particularité, ils peuvent courir sur les murs lisses, voire même sur les plafonds des chambres, où ils font la chasse aux insectes et aux araignées. On me permettra à cette occasion de narrer le fait suivant. Un ancien élève du collège de Bitche, le R. P. Paulus, de la Congrégation des Pères du St Esprit, m'a envoyé autrefois du Congo portugais, trois exemplaires de *Gecko cyanodactylus*, avec quelques détails sur les mœurs de ces Sauriens. Quand les élèves de notre établissement sont au réfectoire, écrivait-il, il arrive parfois qu'un Gecko, endormi au plafond de la

Digitized by Google

salle, se sent caressé par la vapeur qui se dégage d'une soupière placé sur une table, au-dessous de lui. L'animal réveillé en sursaut et saisi d'effroi, se laisse choir.. dans la soupière ! L'un ou l'autre des élèves, sans s'émouvoir, retire l'intrus, en le saisissant entre le pouce et l'index, puis on fait la distribution de la soupe que l'on mange sans sourciller.

L'espèce appelée *Ascalabotes fascicularis* Daud. (*Lacerta mauritanica* L.) se trouve dans toute l'Europe méridionale, notamment en Italie, comme l'écrivait déjà Aristote et contrairement à l'assertion de Pline. Les Italiens l'appellent *Tarentola*. Certains auteurs, comme Leunis, veulent y voir le *Letàah* de la Bible (Lev. IX, 30). D'après le Dictionnaire de la Bible, de Vigouroux, le Letàah serait au contraire un *Lacerta*, le même que le *Semamith*, duquel il est dit (Prov. XXX, 28) : « manibus nititur et moratur in ædibus regis. » L'expression « manibus nititur » ne peut guère s'appliquer à un *Lacerta* ou Lézard proprement dit, mais bien à un représentant des Geckoniens, qui se fixent au support grâce à la conformation de leurs doigts ; de même aussi quant à l'habitat. Hasselquist (*Iter Palæstinum* 1762) paraît donc être plus près de la vérité en voyant dans le Semamith de la Bible, un Geckonien, nommé *Ptyodactylus lobatus* Cuv. (*Stellio Hasselquistïi* Schneid.), qu'on nomme au Caire, selon Leunis, Abu-Burs, père de la lèpre, d'après une croyance non justifiée, d'après laquelle il communiquerait la lèpre à ceux qui le touchent ou qui mangent des aliments sur lesquels il a passé. D'autres auteurs, selon Vigouroux (loc. cit.) veulent retrouver le *Ptyodactylus lobatus* dans l'*Anagah* du Lévitique (XI, 30). Il est à remarquer que les Geckoniens sont des animaux nocturnes, et que certains d'entre eux pénétrent volontiers dans les habitations. Comme ils recherchent un endroit peu éclairé pour y passer le jour, il s'explique facilement que l'un ou l'autre se soit réfugié,

Digitized by Google

à cet effet, dans une ruche, avant le réveil des Abeilles. Les Anciens auront conclu de là que cet animal en voulait aux Mouches à miel, et cette croyance se sera transmise jusqu'à nous. En tout cas, je n'ai jamais observé de Lézards auprès de nos essaims, bien que trois espèces de *Lacerta* soient communes aux environs de Bitche. J'ai donc pris un jour un exemplaire mâle de *Lacerta agilis* L. et je l'ai mis au rucher afin de le voir à l'œuvre. Il passait ses journées en avant de la demeure des Abeilles, couché sur une planche posée à terre, et se chauffant au soleil. Je restai parfois une heure entière à proximité de lui ; au moindre mouvement que je faisais, il s'enfuyait au rucher, pour en ressortir après quelques instants. Jamais je ne l'ai vu happer une Abeille. Au bout d'une huitaine de jours, il avait disparu et je ne le revis plus. Il ne paraît donc pas que le voisinage de ces insectes lui ait grandement plu.

4° L'Abeille et les Batraciens.

Venons-en maintenant aux Amphibies ou Batraciens. Quand les Abeilles vont puiser de l'eau, dit Aristote (IX, 40, 16), la Grenouille les guette et leur fait la chasse. Il parle ensuite d'une espèce particulière qu'il nomme *Phrûnos* ; les auteurs latins p. ex. Pline, ont traduit par *Rubeta* et les auteurs français, dont E. Littré, traducteur de Pline, par *Grenouille buissonnière*. Il s'agit sans doute, dans le premier cas, de la *Grenouille verte* (*Rana esculenta* L.) qui, pendant toute la belle saison, habite en société les mares et les étangs, se reposant parfois sur les bords ou sur les feuilles de Nenuphar, et déposant ses œufs dans l'eau à la fin de mai ou au commencement de juin ; dans le second cas, il s'agirait ou bien du *Crapaud* ou bien de la *Grenouille rousse* (*Rana fusca* Rôs.) qui, après avoir hiverné dans la vase, au fond d'un ruisseau ou d'une mare, dépose ses œufs déjà en mars, après quoi elle a hâte de quitter

Digitized by Google

l'élément liquide et parcourt les prés, les champs, les bois, faisant ainsi l'école buissonnière, pendant que ses sœurs, les Grenouilles vertes, réunies dans une mare, débitent leur leçon, en coassant toutes en chœur. Mais revenons à Aristote et écoutons-le nous raconter comment la Grenouille appelée Phrûnos, se traîne (1) jusqu'à l'entrée de la ruche ; arrivée là, elle souffle par cette ouverture ; les Abeilles accourent au bruit et sont aussitôt enlevées. Pline (XI, 19, 3), qui reproduit textuellemt Aristote, ajoute encore cette remarque . « *On dit* que les Grenouilles ne sentent pas les piqûres des Abeilles. » Virgile ne parle pas des Batraciens dans son énumération des ennemis de notre insecte, mais Albert-le-Grand le fait encore (VIII, 3, 2). Les auteurs contemporains ne parlent plus de la Grenouille, mais uniquement du Crapaud. L. Huber (l. c. p. 20) écrit de ce Batracien : « Il s'engraisse littéralement des Abeilles, qu'il saisit sur terre ou qu'il happe à leur sortie de la ruche, quand celle-ci a son ouverture proche du sol. » Je me contente de reproduire ces différentes assertions, n'ayant fait aucune observation à ce sujet.

5° *L'Abeille et les Insectes*

1° ***Hyménoptères***. Tous les Ordres de la classe des Insectes ont leurs représentants parmi les ennemis de l'Abeille, mais celui des Hyménoptères, dont notre insecte fait lui-même partie, en offre le plus fort contingent. Le *Frelon* (*Vespa crabo* L.), étant le plus redoutable, vient en premier lieu. Aristote le nomme ***Sphex*** (IX, 40, 16) et dit qu'il est très nuisible aux Mouches à miel. Virgile l'a mentionné parmi les ennemis de l'Abeille sous le nom de *Crabro*. Pline (XI, 24) rapporte au sujet de cet animal, une croyance qui paraît s'être continuée jusqu'à nous. « Certaines gens, dit-il, prétendent que trois fois neuf piqûres du Frelon suffisent

(1) Cette expression désigne le Crapaud et non une Grenouille.

Digitized by Google

pour tuer un homme. « En Lorraine, là où le français est la langue usuelle, au moins aux environs de Morhange, on dit que neuf piqûres du Frelon occasionnent la mort d'un homme, et dans les localités où l'on parle l'allemand, par exemple aux environs de Boulay et de Forbach, cet insecte est, pour le même motif, appelé « Neunangel », c'est-à-dire, la guêpe aux neuf piqûres. Ce malfaiteur, le plus grand de tous nos Vespides, s'approche du rucher sous les yeux de l'apiculteur et vient jusque sur le seuil des ruches, saisir l'Abeille impuissante à se défendre contre un pareil ennemi. Tantôt il la dépèce séance tenante et en fait une boule pâteuse, qu'il porte en pâture à ses petits ; tantôt il s'envole avec elle dès qu'il l'a saisie, et la prépare en bouillie dans un endroit plus sûr, sur un arbre ou dans son nid. Si cela se passe au printemps, on est sûr d'avoir affaire à une reine de Frelon, remarquable du reste par sa forte taille. Il faut alors intervenir immédiatement ; il sera assez facile de s'en approcher et de la tuer, pendant qu'elle est occupée à broyer sa proie ; on aura de la sorte voué à la ruine toute sa colonie. Un jour, par un beau soleil de printemps, alors que j'observais le vol des Abeilles, une reine de Frelon survint en bourdonnant et pénétra dans une ruche non peuplée, mais renfermant des cadres dépourvus de rayon. J'eus immédiatement l'idée d'emprisonner le malfaiteur. Je m'empressai donc de fermer l'ouverture de la ruche et je la laissai en cet état pendant plusieurs jours. Quand enfin j'enlevai les couvercles de la caisse, j'y trouvai le Frelon étendu mort sur le plancher de la demeure, et au-dessus de lui, suspendu à un des cadres, son nid complètement achevé. Toutefois ce nid était relativement petit, pas plus gros qu'une petite pomme, constitué par une enveloppe grise, prolongée inférieurement en un petit tube ouvert à son extrémité et servant d'entrée. Il renfermait un rayon unique, disposé horizontalement et muni, sur sa face inférieure, de

Digitized by Google

cellules contenant chacune une larve très petite. On peut voir ce nid, avec le cadre auquel il est fixé, dans une des armoires du Cabinet d'histoire naturelle du Collège. On y voit aussi un autre nid de Frelon, un nid normal, recueilli en été, plus gros qu'une tête de chou, mesurant 28 centimètres en longueur et 23 en largeur, et renfermant un grand nombre de rayons superposés ; son enveloppe protectrice, formée de plusieurs couches, n'est pas terminée en tube mais largement tronquée à l'extrémité. Celui-ci a été extrait du creux d'un chêne, dans les circonstances suivantes. Vers la fin de l'année scolaire, je me trouvais aux environs de l'étang de Hasselfurt, avec une section de nos élèves, que j'y avais menés en promenade. Ceux-ci étaient en train de prendre leurs ébats, quand plusieurs d'entre eux vinrent m'annoncer qu'ils avaient découvert une colonie de Frelons dans un creux d'arbre ; ils m'offraient en même temps de m'apporter le nid, dont ils voulaient s'emparer. Sans prendre la chose bien au sérieux, j'acquiesçai à leur proposition. Ils se précipitèrent alors en bande à l'endroit où les Frelons entraient et sortaient de la cavité, puis, agitant leurs mouchoirs, ils firent la chasse aux redoutables insectes, abattant tous ceux qu'ils pouvaient atteindre. Je fus tout ébahi de leur courage et je m'attendais à tout moment à les voir céder le terrain à l'ennemi et se retirer avec quelques piqûres, mais il n'en fut rien. Un des plus hardis de la bande, voyant que l'ennemi cédait, plongea ses mains dans la cavité et parvint avec beaucoup de peine, à en retirer le nid intact, pendant que les autres continuaient à faire la chasse aux Insectes nouvellement arrivés. Aucun d'eux n'avait été piqué. Par contre, un élève qui n'avait pas pris part à la bataille et qui se promenait, un livre à la main, à quelque distance de là, fut puni pour les coupables : un Frelon se précipita sur lui et lui infligea une blessure avec son dard. Ce ne fut pas chose facile de transporter le nid, car la substance avec laquelle ces

Digitized by Google

insectes font leur demeure est friable et moins solide que celle des nids de guêpes, mais on vint aussi à bout de cette difficulté. L'enveloppe étant largement ouverte à l'extrémité, j'en sortis un rayon, dont les cellules contenaient des larves adultes et je le conservai un certain temps dans ma chambre. Les larves se trouvaient maintenant dans une position différente de la normale, car elles avaient la tête dirigée par en haut, tandis que dans leur nid, elles l'ont dirigée par en bas, les rayons étant horizontaux et portant les cellules sur leur face inférieure. Elles ne parurent pas incommodées de ce changement et acceptaient la nourriture que je leur donnais, c'est-à-dire, des mouches auxquelles j'avais arraché les ailes et les pattes.

Comment expliquer cette différence de taille et de forme entre le nid fait au printemps et celui que les Frelons occupent en été ? Ern. André, dans sa monographie des Guêpes (*Spec Hym Eur.* v. 2 p. 454), pense que le premier nid est seulement provisoire ; qu'il doit être petit, étant construit par la reine seule ; qu'il doit être entièrement enveloppé et avoir seulement une ouverture étroite à son extrémité libre, pour le maintien de la chaleur ; après les premières éclosions d'ouvrières cette enveloppe serait arrachée, sauf dans le haut, puis le nid serait graduellement agrandi et de nouvelles cellules ajoutées. Je croirais plutôt que le petit nid, construit au printemps, doit être complètement abandonné en été, la jeune colonie se bâtissant ailleurs une demeure plus spacieuse. Je trouve en effet, de temps à autre, à l'intérieur du rucher, de petits nids de Guêpe (*Vespa silvestris*), fixés à une poutre de la toiture, pas plus gros qu'une pomme, mais entièrement achevés ; or ces nids n'ont jamais été agrandis et en été je les trouve vides.

Le Frelon fait aussi la chasse à l'Abeille quand celle-ci butine sur les fleurs. Fabre a décrit dans ses Souve-

Digitized by Google

nirs entomologiques la scène palpitante qui se passe alors entre l'assassin et sa victime.

Les *Philanthes* en veulent également à la vie de l'Abeille, mais au lieu de dépecer leur victime et d'en faire une sorte de pâte, ils la paralysent en introduisant leur dard à l'endroit correspondant à un ganglion nerveux, puis ils l'emportent au vol, dans un terrier creusé auparavant et déposent un œuf sur la peau de leur proie. La larve, à l'éclosion, aura à sa disposition, pendant plusieurs semaines, du gibier absolument frais et même à demi vivant. Cela est notamment le cas pour *Philanthus triangulum* F. (*apivorus Latr*). Lui aussi vient saisir l'Abeille sur le seuil de la ruche et après une lutte de courte durée, il emporte sa proie dans son nid souterrain, comme j'ai eu occasion de le constater à plusieurs reprises. Cet Hyménoptère est heureusement assez rare ici. Une espèce voisine, *Philanthus Abdelcader* V. d. L. (*diadema Fabr*), vivant en Algérie, approvisionne également son nid avec des Abeilles.

Si les Frelons et les Philanthes sont des assassins, qui en veulent toujours à la vie de l'Abeille, les *Guêpes* proprement dites sont, pour elle, des brigands qui viennent l'assaillir, en lui demandant la bourse ou la vie. Les anciens auteurs en ont parlé et les ont désignées sous le nom de *Vespa*, en réservant celui de *Crabro* pour le Frelon ; les naturalistes de nos jours rangent au contraire les Guêpes proprement dites avec le Frelon dans le même genre *Vespa*. Les cinq espèces qui vivent dans notre pays, se comportent toutes à peu près de la même façon vis-à-vis de l'Abeille. Elles s'attaquent de préférence à celle qui, revenant des champs et tombant essoufflée à terre devant la ruche, veut se reposer quelques instants, pour se relever ensuite et pénétrer dans son logis. C'est à ce moment d'épuisement que la Guêpe se jette sur elle et la force à dégorger sa provision de miel, qu'elle absorbe avec

Digitized by Google

avidité. Malheur à la victime, si elle est récalcitrante ou si elle ne présente pas assez rapidement la gouttelette de nectar entre ses mandibules ! Le brigand la met en pièces, pour obtenir le butin convoité. D'autres fois, la Guêpe voltige devant les ruches, dont elle veut forcer l'entrée ; les Abeilles qui y sont de garde, la repoussent à chaque tentative, mais l'ennemi est tenace, il ne perd pas courage ; à un moment donné, il trouvera à l'une ou l'autre des ruches, l'entrée mal gardée, il se hâtera d'y pénétrer et de se rendre aux provisions. Au temps d'automne, surtout pendant les matinées nébuleuses et fraiches, alors que les Mouches à miel, craignant le froid, n'osent pas encore s'aventurer au dehors ni même sur le seuil de leur porte, la Guêpe, plus matinale et moins frileuse, a facile de pénétrer dans les ruches et de les piller. Elle brave même l'apiculteur, et quand celui-ci retire des rayons d'une ruche, elle se précipite sur les cellules à miel et s'y montre tellement gloutonne, qu'on peut facilement la saisir et la tuer sur place. Chaque année, au printemps, quand je passe en forêt à côté d'un amas de bûches, je m'arme de mon couteau et je m'approche du bois entassé ; presque chaque fois j'y découvre une reine de Guêpe, occupée à arracher ou à malaxer une brindille au moyen de ses mandibules ; d'un mouvement rapide, je lui porte un coup mortel, en la coupant en deux pièces. La mort d'une reine à cette saison représente la destruction de toute une colonie. André Ern. cite le cas d'un nid de *Vespa germanica* fixé sur un gâteau de cire d'Abeilles, dans une ruche abandonnée (Spec. Hym. v. 2. p. 432). Au sujet de leur venin, j'ai fait en 1919 la constatation suivante. Une femelle de Guêpes avait jugé à propos d'établir son domicile à vingt pas de notre rucher. Comme les piqûres d'Abeilles ne m'incommodent pas, je pensais qu'il devait en être de même des piqûres de Guêpes. Je mis mon voile d'Apiculteur pour me protéger la tête, je m'armai d'une pioche et

Digitized by Google

me voilà aux prises avec les tenanciers du Guêpier. Mal m'en a pris ! Les Guêpes sortirent avec impétuosité et s'acharnèrent après mon voile. Elles auraient eu facile de s'attaquer à mes mains, qui étaient nues, mais c'est à ma tête qu'elles en voulaient. Une d'elles parvint à se glisser sous le voile et me piqua à la lèvre inférieure. J'éprouvai aussitôt comme une commotion électrique et au bout de quelques instants, j'avais tout le corps couvert de taches rouges, saillantes et irrégulières, accompagnées de vives démangeaisons. Le pharmacien, auquel j'eus recours, constata que j'avais la fièvre urticaire. Il me donna une solution d'acétate d'aluminium, dont je fis usage en gargarismes et en lotions sur le visage. L'effet en fut merveilleux : au bout d'une demi-heure environ, fièvre, douleur, tout avait disparu.

Les *Bourdons*, représentés par de nombreuses espèces, forment la 3e catégorie, celle des simples voleurs. Cet Hyménoptère ne tue pas les Abeilles, il ne s'attaqne même pas directement à elles, mais voltige d'une ruche à l'autre, cherchant l'occasion d'y pénétrer et d'arriver au miel. Quelquefois deux ou trois Abeilles se précipitent sur lui ; il n'essaye pas de se défendre, ne fait usage ni de son dard ni de ses mandibules, mais cherche seulement à se dégager. Il arrive parfois qu'une reine de Bourdon installe son nid dans une ruche non peuplée. Je l'ai constaté plusieurs fois pour *Bombus hortorum* L. et *Bombus hypnorum* Dahlb. Le nid se trouvait sur le plancher de la ruche, caché dans un coin et recouvert de débris de mousse et de papier. Il est possible qu'un Bourdon bâtisse même ses cellules à l'extrémité d'un vieux rayon de cire, dans une ruche faiblement peuplée d'Abeilles. Nous aurions alors l'explication d'une observation faite par Pline. « A l'extrémité des rayons, écrit-il, naissent parfois des Abeilles plus grosses, qui mettent les autres en fuite ; cette espèce nuisible s'appelle *Oestrus* ». (XI. 16,1).

Digitized by Google

Le traducteur français écrit en note : « Cet Oestrus paraît être le Frelon ou même le Faux-Bourdon ou mâle des Mouches à miel, dont les Anciens n'ont pas connu la nature. » Cette explication ne peut pas être admise, car Pline a fait mention au même endroit, quelques lignes plus haut, du Faux-Bourdon, qu'il appelle *Fucus*, comme l'ont fait avant lui Virgile, Celsus et Columelle. Il ne peut pas être davantage question du Frelon, car au chap. 24 du même livre IX, Pline décrit la guêpe et le frelon, nommant la première *Vespa* et le second *Crabro*. Pline n'aurait du reste jamais pris un Frelon pour une « Abeille plus grosse » tandis que la confusion s'expliquerait pour les Bourdons.

C'est encore dans la même catégorie des simples voleurs qu'il faut ranger les *Fourmis*. Celles-ci pénètrent en cachette dans les ruches pour y voler le miel. Comme les Abeilles font ordinairement bonne garde, sauf dans les colonies faiblement peuplées, dont les individus ne suffisent pas à la besogne, les pillardes ne pourront pas s'arrêter sur les rayons, mais elles se tiendront à l'abri dans les fentes sur la partie mobile du dessus de la ruche ou en arrière de la vitre à l'intérieur de la ruche, furetant ça et là et guettant le moment où elles pourront se hasarder plus en avant. L. Huber (p. 21) a écrit d'une espèce qu'il appelle la grande Fourmi brune (*Formica fusca* ou *rufa* ?) : « *On dit* qu'elle attaque et tue les Abeilles au logis et dévaste ainsi des colonies entières ».

J'étais tenté de considérer ce dire comme une exagération, mais voici que j'en trouve une confirmation dans l'Apiculteur Alsacien-Lorrain (1920 p. 49). Il s'agit d'une Fourmi d'un rouge brun, assez grosse, formant de grands nids en forêt, donc évidemment de *Formica rufa L.* Le rucher en question se trouve tout près de la forêt. Je laisse maintenant la parole à l'observateur Tinayre : « Ces Fourmis visitaient, surtout au

Digitized by Google

printemps, quelques ruches faibles dont elles pillaient le peu de miel ; mais cette année, je constatai un fait plus grave : une de mes meilleures ruches était littéralement assiégée. Par les piquets, sur lesquels repose la ruche, elles escaladaient le plateau et, en rang de bataille, les mandibules ouvertes, elles se jetaient... sur les Abeilles qui essayaient de les repousser. Comment saisir, pour les piquer, ces insectes minuscules ? C'étaient plutôt ceux-ci qui s'accrochaient surtout aux pattes des assiégées. De guerre lasse, les Abeilles s'envolaient, entraînant à la fois deux ou trois adversaires. Elles étaient perdues, car rien ne peut faire lâcher une Fourmi. Armé d'une spatule, j'en écrasai des quantités ; cela n'avait pas l'air de les émouvoir ; elles emportaient les écrasées !... J'entourai la base des piquets par de la cendre de bois fine ; les ennemies essayent de gravir ce cône de poussière, mais saupoudrées, elles y renoncent ». Je n'ai fait aucune observation semblable, cette espèce de fourmi ne se trouvant guère que dans les bois. La seule que j'ai à combattre ici, appartient à une des plus petites espèces, appelée *Lasius brunneus*. Pour plus de commodités, elle s'est installée en plusieurs colonies sur le devant et les côtés du rucher, afin d'être en même temps au soleil et à proximité du butin. Quand on retire des rayons de miel d'une ruche et qu'en attendant le moment de l'extraction, on les renferme dans une caisse paraissant hermétiquement fermée, ces petites pillardes trouvent moyen d'y pénétrer et de se répandre sur les cellules à miel. Je les paye de retour, en piochant ou bêchant la terre renfermant leurs nids et en détruisant les amas de nymphes ou de larves qu'elles ont transportées dans les étages supérieurs, pour les chauffer au soleil.

L'Abeille a même parfois à souffrir de ses semblables, c'est-à-dire des habitants d'une ruche étrangère, qui veulent lui voler son miel. Il en sera question plus loin, au 4e chapitre.

Digitized by Google

2° *Lépidoptères.* — L'Ordre des Lépidoptères, ou Papillons, nous met en présence de deux insectes bien funestes aux Abeilles, appartenant tous deux à la famille des *Galleriidae* (1). Réaumur a décrit leurs chenilles sous le nom de Fausses-Teignes de la cire, et les apiculteurs de nos jours les désignent encore de ce nom. Virgile (v. 246) les nomme avec raison : « *dirum tineæ genus* » et Pline (XI, 19) appelle l'insecte parfait « *Papilio ignavus* ». Le plus redoutable est de moitié plus grand que l'autre ; son nom est *Galleria mellonella L.* La nuit, pendant le sommeil des Abeilles, le Papillon pénètre dans les ruches, de préférence dans celles qui sont faiblement peuplées ou encore dans des caisses contenant des rayons riches en azote, c'est-à-dire ayant déjà servi au couvain ou au pollen, rarement sur des rayons exposés en plein air dans le rucher. Il y dépose ses œufs, d'où la chenille ne tarde pas à éclore. Celle-ci se file, dans le rayon, une galerie qu'elle prolonge et élargit graduellement, en perçant les parois des cellules et parfois leur fond, ce qui lui permet de passer d'un côté du rayon à l'autre. La paroi interne de la galerie est un tissu assez épais de soie blanche, fine et serrée. La nymphe repose dans une coque blanche et solide, située à l'extrémité de la galerie, ou en dehors de la galerie, sur le bois des cadres ou sur les parois de la caisse. Si Sorhagen (*Die Kleinschmetterlinge der Mark Brandenburg*, 1886, p. 61) a écrit que ces coques sont recouvertes des excréments noirâtres de la chenille, il a confondu avec l'espèce suivante ; les coques de *G. mellonella* sont toujours intactes et blanches. Une ruche bien peuplée sait se défendre contre cet ennemi : les jeunes chenilles sont saisies, tirées et jetées dehors. Il n'en est pas de même des colonies faibles. Les chenilles, qui se

(1) On avait considéré les Gallérides comme une sous-famille des *Pyralidæ* ; le Rév. P. J. de Joannis a démontré qu'ils forment une famille distincte des *Pyralidæ* (Bull. Soc. ent. France 1919, p. 105-108).

Digitized by Google

déplacent rapidement dans leurs galeries, échappent alors aux Abeilles. Comme elles sont nombreuses, elles osent même sortir de leur refuge, filent de longues toiles sur la surface des gâteaux de cire et réunissent de la sorte deux rayons ensemble, avec tant de solidité qu'on a peine à les séparer. Il se dégage en même temps dans la ruche une odeur pénétrante. Les Abeilles sont ainsi expulsées petit à petit de leur logis et bientôt tous les rayons deviendront la proie des chenilles, si l'apiculteur n'intervient pas. Putze (*Hamburg Verh.* 1871-1874, p. 241) cite le cas où 28 ruches sur 30 avaient été détruites complètement par les chenilles ; les deux autres, contaminées elles-mêmes, ne renfermaient plus que peu d'Abeilles. Plusieurs avaient même été abandonnées par les ennemis pour manque de nourriture, d'autres par contre renfermaient des chenilles en quantité prodigieuse. Parfois la Fausse-Teigne ravage même les rayons remplis de couvain operculé ; elle se forme alors des conduits par dessus la tête des larves ou des nymphes, sous les opercules, ce qui occasionne la mort du couvain. Il n'est pas rare de la voir ronger même le bois ; cela a lieu surtout immédiatement avant la nymphose, elle se creuse alors une sorte de berceau, pour y former son cocon. Le fait suivant mérite d'être relaté. J'avais mis, en octobre, dans une chambre non habitée, une caisse renfermant des rayons vides. A côté de la caisse se trouvait un parapluie fermé. Au printemps suivant, voulant retirer les rayons, je constatai que les gâteaux de cire étaient remplacés par des amas de fils formant toile et couverts d'excréments noirâtres ; les parois de la caisse portaient une multitude de berceaux avec cocon. Une ouverture avait même été pratiquée dans le bois ; par elle, des chenilles étaient descendues sur le plancher de la chambre, qu'elles avaient entamé ; d'autres avaient envahi le parapluie, en avaient dévoré la toile en grande partie et avaient ensuite fixé leur cocon sur

Digitized by Google

les restes de l'étoffe. Cette espèce est le grand ennemi des ruches dans tout l'univers. Le ♂ et la ♀ sont assez différents ; cette raison, ainsi que la manie de certains auteurs anciens de changer les noms relativement aux terminaisons, sont cause des nombreuses dénominations qu'on lui a données, à savoir : *G. mellonella L.*, le nom le plus ancien, *cereana L.*, *cerella* Fabr., *cereella* Eversmann, *cerealis* Hübner et *cerea* Hawoth, puis *obliquella* Walker, décrit de St-Domingue, et *austrina* Felder, d'Afrique australe. Je dois ces renseignements sur la synonymie de cette espèce ainsi que de la suivante au R. P. J. de Joannis, qui est un des meilleurs connaisseurs des Lépidoptères.

La petite espèce, *Achroia grisella*, Fabr., est moins redoutable. On la reconnaît de suite à ses conduits moins gros et paraissant entièrement noirâtres, étant recouverts d'excréments de la chenille, en forme de petits grains. Les galeries se voient fréquemment sur la surface des gâteaux de cire, quand ceux-ci ne se trouvent pas dans une ruche habitée. Les cocons sont bien plus petits que ceux de l'espèce précédente, moins résistants, également couverts d'excréments noirâtres. Le papillon est d'un gris uniforme aux ailes supérieures, blanc grisâtre aux ailes inférieures, avec la tête jaune. Au rucher, je jette les morceaux de vieux rayons noirâtres, dans une corbeille, placée dans un endroit obscur. C'est là que chenilles, nymphes et papillon se trouvent à foison, de préférence sur le dessous des morceaux de gâteaux de cire. Selon J. de Joannis, la chenille n'est pas attachée exclusivement, comme nourriture, aux ruches des Abeilles ; elle ronge aussi du bois, du liège, des pommes sèches et diverses matières animales. Fabricius a écrit qu'elle mange le miel. Pour moi, je n'ai jamais remarqué qu'elle eût mangé autre chose que de la vieille cire ayant servi au couvain. Cette espèce a été décrite de Paris par Fabricius, en 1794, sous le nom de *grisella* Fabr., qui a droit

Digitized by Google

de priorité ; en 1798, le même auteur changea ce nom en celui de *alvearia* Fabr., trouvant sans doute ce dernier plus expressif que celui qu'il avait donné d'abord ; Hübner remplaça ces deux dénominations par une nouvelle : *cinereola* H.

Ce sont les deux seules espèces de chenilles nuisibles aux ruches, du moins en Europe. Une troisième espèce, *Achroia innotata* Walk., un peu plus grande que *grisella*, à tête également jaune, mais à ailes brun-rougeâtre et sans dessin, comme le nom l'indique, est exotique ; elle a été décrite de Borneo par Walker ; J. de Joannis l'a reçue de Madagascar, dans de la cire, à l'état de chenille, et tout récemment d'Abyssinie dans les circonstances suivantes. Au début de la guerre, un stock de cire, provenant d'Abyssinie, avait été entreposé au Hâvre et, par suite des évènements, le destinataire n'avait pu en prendre livraison de suite. Lorsqu'il put enlever sa marchandise, il la trouva perdue de « vers » ; c'étaient des chenilles. Il refusa de prendre livraison, prétendant que l'entrepositaire avait laissé la cire exposée aux vers. Celui-ci répondit que ses locaux étaient propres, que la marchandise avait dû être contaminée avant d'arriver au Hâvre, que par suite, le destinataire devait s'en prendre à son fournisseur d'Abyssinie. On s'adressa alors à M. J. de Joannis pour savoir si les chenilles en question provenaient du Hâvre ou d'Abyssinie. Le naturaliste reconnut de suite une grosse chenille morte de *G. mellonella*, puis il obtint l'éclosion de 1 ou 2 *A. grisella*, mais ces espèces étant cosmopolites, la question n'était pas tranchée. Bientôt après il obtint l'éclosion d'un grand nombre d'*A. innotata*, espèce plus ou moins intertropicale, certainement pas indigène en Normandie. Il obtint plusieurs générations consécutives de cette espèce sur les mêmes blocs de cire. La contamination avait donc eu lieu en Abyssinie.

Dennler, dans sa brochure « *Die Wachsmotten*, 1890 »,

Digitized by Google

cite encore trois Fausses-Teignes comme ennemies des ruches ; il les nomme *Alphomia sociella L.*, *A. colonella L.* et *A. tribunella* Schiff. Or, toutes les trois, d'après les renseignements que m'a fournis J. de Joannis, ne forment qu'une seule et même espèce, et cette espèce n'est nullement nuisible aux ruches. Linné en a décrit le ♂, en 1578, sous le nom de *Tinea sociella* ; immédiatement après il décrivit la ♀, qui diffère assez notablement du ♂, sous le nom de *T. colonella* ; en 1776, Schiffermiller appela la même espèce *tribunella* ; Fabricius changea ensuite les deux noms de Linné en *colonum* et *socia*, tandis que Haworth préféra la dénomination *colonatum* Haw. L'unique nom à conserver est donc *A. sociella*. Voilà pour la question de synonymie. « La chenille, m'écrit M. J. de Joannis, n'est pas une ennemie des ruches. Elle mange les matières plus ou moins ligneuses ou papyracées, telles que les cloisons des nids de divers Hyménoptères. Je ne connais aucune observation la faisant vivre sur la cire ». Sorhagen (*Die Kleinschmetterlinge der Mark Brandenburg*, 1886 p. 61), écrit au sujet des mœurs de cette chenille : « Vit en société dans les nids des Bourdons et des Guêpes ; on l'a trouvée en Allemagne dans les nids de *Bombus lapidarius*, en Suède et au Danemarck dans ceux de *Bombus hortorum* ; observée encore dans les nids de *Vespa vulgaris* et de *Chalicodoma muraria*, même une fois, d'après Herrich-Schaefer, dans un amas d'étoffes de coton ». Notons encore que, d'après Sir George F. Hampson, un des plus éminents lépidoptéristes du monde, *A. sociella* est le type du genre *Tinea* de Linné, il faudrait donc dire *Tinea sociella* et non pas *Aphomia sociella*, le genre *Aphomia* Hübner datant de 1826 ; par suite aussi, le nom de famille *Galleriidæ* devrait faire place à celui de *Tineidæ*, *Tinea* étant plus ancien que *Galleria*. D'autre part, lord Walsingham, un des premiers microlépidoptéristes, prétend que le type de *Tinea* est *pellio-*

Digitized by Google

nella L., petite teigne vivant aux dépens des fourrures.

Dans les trois cas précédents il s'agit de *chenilles* funestes aux Abeilles. D'après les manuels d'apiculture et de zoologie, il y aurait un Lépidoptère crépusculaire, dont le *papillon* lui-même se rendrait coupable de vol de miel dans les ruches. L'insecte incriminé est le *Sphinx tête-de-mort* (*Acherontia atropos* L.), le plus grand papillon d'Europe, le seul capable de pousser des cris ; sa chenille vit de plantes de la famille des Solanées. Cette accusation est-elle fondée ? Elle remonte à Pierre Huber, fils du célèbre François Huber et se trouve renfermée dans le chapitre intitulé : Sur un nouvel ennemi des Abeilles. Selon cet observateur, il arrive parfois, à la fin de l'été, qu'aux premières heures de la nuit, *on* entend dans une ruche un son aigu et un bruit étonnant. « Une multitude d'Abeilles sortent pendant l'obscurité et s'échappent dans les airs. Le tumulte dure souvent pendant plusieurs heures, et le lendemain... *on* voit beaucoup d'Abeilles mortes dans la ruche ; le plus souvent celle-ci ne renferme plus de miel et quelquefois elle est entièrement déserte. En 1804, mes voisins, cultivateurs pour la plupart, vinrent me consulter... ; mais malgré ma longue pratique en ce qui concerne les Abeilles, je n'avais jamais rien aperçu de semblable. Je me transportai sur le lieu de la scène ; le phénomène se présenta encore, et je trouvai *qu'on me l'avait dépeint très exactement* (1). Je mis donc *mes gens* en campagne et bientôt ils m'apportèrent des *Acherontia atropos*. Ces Lépidoptères voltigeaient en grand nombre autour des ruches : *on en saisit* un au moment où *il allait* entrer dans l'une des moins peuplées ; *son intention* était évidemment de pénétrer dans la demeure des Abeilles et *d'y vivre à leurs dépens*. De toutes parts *on m'apprenait* que de semblables dégâts avaient été commis... Les ruches

(1) Ce que Huber a trouvé, n'est point expliqué ici. Serait-ce un papillon dévorant en une nuit quelques livres de miel ? !

Digitized by Google

étaient réduites au poids de la cire, quoiqu'on eût observé, peu de temps auparavant, qu'elles fussent très bien approvisionnées ; *on surprit* enfin le gigantesque Lépidoptère, qui avait causé la désertion des Abeilles. » Lepeletier de St-Fargeau (*Suites à Buffon*, *Hyménoptères*, 1836, v. 1 p. 376-380) a fait voir que cette accusation n'est pas prouvée. Huber cite seulement ce qu'il a entendu ; il n'a rien *vu* lui-même. En outre les faits allégués sont invraisemblables : il faudrait admettre que le corps du Papillon pût contenir plusieurs livres de miel, ce qui est absurde ; en outre, le miel se trouve dans les parties supérieures des rayons, or l'intervalle entre deux rayons, dans les ruches en paille, est si minime, que le Sphinx ne pourrait pas passer ; enfin celui-ci n'a qu'un moignon de trompe, long seulement de 4 à 6 mm., paraissant même à certains naturalistes impropre à pomper le suc des fleurs. A ces raisons j'en ajouterai encore une autre se rapportant aux barricades que feraient les Abeilles pour interdire au Sphinx l'accès de leur demeure ; il en sera question au 4e chapitre, qui a trait aux relations des Abeilles entre elles, c'est-à-dire, aux travaux des Abeilles à l'intérieur de la ruche.

Si on a trouvé ce Papillon dans une ruche, il faut admettre qu'il y a cherché un refuge pour y passer l'hiver ; or, écrit Lepeletier, l'introduction d'un être vivant étranger cause toujours du tumulte dans une ruche, même dans le jour ; le bruit entendu la nuit aux environs des ruches et la sortie de quelques Abeilles ont donc pu avoir lieu dans ce cas, probablement très rare, et voilà à quoi ont dû se borner les dégâts réels. Ce papillon existe aux environs de Bitche, quoique rare, mais je ne l'ai jamais trouvé aux environs du rucher.

3° *Coléoptères*. La larve du *Clairon* (*Trichodes apiarius* L.) est indiquée généralement comme vivant dans les ruches de l'Abeille domestique et parmi d'autres

Digitized by Google

Apides, aux dépens des larves et des nymphes de leurs hôtes. Citons quelques auteurs : Lacordaire (*Suites à Buffon, Coléoptères* v. 4 p. 419), Moquin-Tandon (*Traité de Zoologie* du Dr Claus, 1878 p. 636), Doflein (l. c., 1914, v. 2 p. 675), et divers manuels, tels que Leunis (*Schulnaturgesch - Zoologie*, 1877 p. 175), Bænitz (*Zoologie*, 1884 p. 197), Colomb et Houlbert (*Zoologie*, 1917 p. 265), et Godron (*Zoologie de la Lorraine* ou *Catalogue*, p. 459). Ce Coléoptère se trouve fréquemment ici sur les fleurs : je dois avouer que, malgré mes recherches, je n'ai jamais trouvé, dans une ruche, sa larve qui, par sa couleur d'un rouge vif doit être bien apparente.

La curieuse biologie des *Meloe* est bien connue, surtout depuis les descriptions qu'en a données Fabre. Beaucoup d'auteurs indiquent que la larve de *M. proscarabæus* L. et celle de *M. majalis* se trouvent, non seulement chez les Apides sauvages, mais aussi chez l'Abeille domestique, y vivant aux dépens du miel. Tels sont Leunis (l. c. p. 199), Baenitz (l. c. p. 198 et 212) Pokorny, *Tierkunde* (1908, ed. 28 p. 16), Doflein (l. c. p. 675). La première de ces deux espèces de *Meloe* est commune ici, mais jamais je n'ai observé sa larve dans la demeure de nos Abeilles.

Le vulgaire *Dermeste* (*Dermestes lardarius* L.), qu'aucun auteur ne cite comme hôte des ruches, se trouve ici assez fréquemment sur les rayons retirés des ruches et conservés dans des caisses. La larve, longuement poilue, et l'insecte parfait mangent le pollen et peut-être aussi parfois la cire ; elles s'arrêteront donc de préférence dans les cellules renfermant du pollen ou ayant servi au couvain. Le dégât n'a aucune importance. Certaines larves de Coléoptères minent le bois des ruches. Celle qui, dans nos environs, fait le plus de dégât, est celle d'un Cérambycide, nommé *Hylotrupes bajulus* L. Je trouve encore chaque année, au rucher, en juin ou juillet, un autre Coléoptère, plus

Digitized by Google

petit que les précédents. M. Jules Bourgeois, à qui je l'ai envoyé, y a reconnu le *Troglops albicans* L., dont le genre de vie est inconnu. Cet Insecte s'arrête sur les ruches, ou bien à l'intérieur, mais en arrière de la vitre et séparé des Abeilles ; j'ignore quels sont ses rapports avec ces dernières.

4° *Diptères*. Pline (XI, 19, 3) fait mention d'un Culicide, dans les termes suivants : « Un représentant du groupe des Cousins, appelé *Mulion*, est nuisible aux Abeilles. » J'ignore quel est cet insecte.

On trouve parfois, au printemps, de petites mouches noires, sortant d'une ruche peu peuplée ou y pénétrant ; on les appelle *Phora rufipes* L. Qu'y font-elles ? Le plancher de ces ruches est jonché d'Abeilles mortes en hiver, que les ouvrières n'ont pas eu le temps de transporter dehors. De même les derniers rayons de ces ruches portent parfois des Abeilles mortes et enfoncées en partie dans les cellules. Le Diptère pond ses œufs sur ces cadavres, sa larve s'en nourrit et se métamorphose au même endroit. Ces mouches sont donc plutôt utiles aux Abeilles.

On remarquera fréquemment, sur le dos des Abeilles, un très petit insecte, de couleur roux brun, appartenant à l'ordre des Diptères, mais dépourvu d'ailes. On l'appelle *Pou d'Abeille* (*Braula cœca* Nitz.). Le dernier article de ses tarses porte à son extrémité, une sorte de peigne transversal, composé de trente dents alignées parallèles, linéaires, brunes, faiblement amincies à l'extrémité et dirigées par en bas ; cela permet à ces bestioles de se mouvoir avec facilité sur les poils dressés qui couvrent le corps de leurs hôtes. Elles paraissent avoir une prédilection pour la reine, qui en est parfois couverte, mais ne semble pas en être incommodée. On ne sait pas exactement de quoi elles se nourrissent.

5° *Névroptères*. Deux représentants de l'ordre des Névroptères, à savoir *Atropos divinatoria* Müll et

Digitized by Google

Clothilla pulsatoria L., tous deux aptères ou subaptères et de la famille des Psocides, s'arrêtent sur le plancher des ruches, parmi la poussière de cire ou les débris des opercules. Comme leur taille est presque microscopique, les Abeilles semblent ne pas prendre garde à eux.

6° *Hémiptères.* Albert-le-Grand (VIII, 3) nous parle dans les termes suivants d'un insecte appartenant évidemment à l'ordre des Hémiptères : « Quand les Abeilles se rendent au ruisseau pour y puiser de l'eau, les Araignées aquatiques se jettent sur elles, les tuent et en sucent ensuite le cadavre. » Ces soi-disant Araignées aquatiques sont des représentants du genre *Hydromètre* (*Hydrometra*), dont nous avons neuf espèces en Lorraine. Elles ont en effet une certaine ressemblance avec les Araignées. Elles se tiennent en société, non pas dans l'eau, comme le dit Coupin (l. c. p. 329), mais à la surface de l'eau, tantôt immobiles, en étendant leurs longues pattes, tantôt courant rapidement et par bonds, pour se soustraire à un danger ou pour capturer un insecte à leur portée. Quand elles ont saisi leur proie, elles la piquent avec leur rostre et en sucent les parties liquides.

Je trouve parfois sur les ruches, entre la couverture et le bois, des larves assez grandes, plus ou moins couvertes de poussière blanche ; au premier aspect, on est tenté de les prendre pour des Araignées. Ce sont les larves ou les nymphes de *Reduvius personatus* L. ; l'insecte parfait s'y montre plus rarement. On dit de celui-ci qu'il se nourrit de Punaises et que, pour ce motif, il s'introduit dans les maisons. Dans le cas particulier il doit évidemment vivre d'une autre proie.

7° *Orthoptères.* Nous lisons dans Albert-le-Grand (VIII, 3) les détails suivants, qui se rapporteraient à un Orthoptère : « Une sorte de Sauterelle, que les Grecs appellent cicoironos, est très nuisible aux Abeilles ; elle vient à l'entrée des ruches, et y insuffle

Digitized by Google

de l'air par une sorte de stridulation (et *insufflat stridore quodam*) ; les Abeilles sortent effrayées et veulent s'envoler, mais la Sauterelle les saisit et les détruit ». Je n'ai pu trouver aucun renseignement sur ce Cicoironos !

8° *Thysanoures*. Le *Lépisme argenté*, vulgairement nommé *Petit Poisson d'argent*, se rencontre dans les mêmes conditions que les deux Psocides nommés au n° 5. Mais comme il est de taille plus grande, il se tient de préférence en arrière de la vitre. Là il fait le guet et observe ce qui se passe au logis des Abeilles. Si un espace du plancher y devient libre, il s'y rendra en toute hâte, pour recueillir les parcelles de miel cristallisé tombées des cellules ; à l'approche d'une Abeille, il disparaît en un clin d'œil.

6° *L'Abeille et les Arachnides*

Un représentant de l'ordre des Pseudoscorpions, mentionné par Aristote sous le nom de *Scorpiôdes*, nommé vulgairement *Pince* (*Chelifer cancroides* L.) et mesurant seulement 3 mm. se voit encore sur le plancher des ruches. Il a l'air d'un Scorpion minuscule, mais est dépourvu de queue ; il se meut assez rapidement en avant, en arrière ou de côté et se tient en arrière de la vitre, où il fait la chasse aux petits Psocides. Il est donc plutôt utile que nuisible.

Il n'en est pas de même des représentants de l'ordre des Aranéides, c'est-à-dire, des Araignées proprement dites. Celles-ci tendent leur toile à proximité de l'entrée des ruches ; les Abeilles s'y accrochent, ne peuvent plus se dégager et deviennent ainsi la proie de leurs ennemis. Malgré le soin que je prends à enlever ces toiles, elles occasionnent chaque jour la perte de plusieurs butineuses. Aussi voyons-nous que Virgile (v. 246) et Pline (XI, 21, 1) ont déjà cité les Araignées comme très hostiles à nos insectes.

Digitized by Google

7° L'Abeille et les Crustacés.

On peut dire que nos inseetes n'ont pas d'ennemis parmi les Crustacés. Virgile cite toutefois un animal qu'il appelle « lucifuga blatta » (v. 243), dans lequel les traducteurs veulent reconnaître les Cloportes. Ce sont de petits Crustacés, terrestres, pour la plupart, recherchant l'obscurité et l'humidité ; ils vivent de matières organiques entrées en décomposition. Si on les a trouvés dans une ruche, c'est sans doute parce qu'ils voulaient se mettre à l'abri de la lumière. Ils n'en veulent ni à l'Abeille, ni aux provisions de cet Insecte.

III. — L'ABEILLE ET LES PLANTES

J'ai douce souvenance de l'attraction magique exercée sur mon jeune âge par la foire de mai. Entre enfants on en parlait longtemps à l'avance et, à ses approches, on se montrait habilement plus docile. Le charme agissait encore sur les aînés, et même les mamans en subissaient l'influence. Un ustensile brisé ne comptait plus comme un malheur, un vêtement déchiré n'excitait plus qu'une colère adoucie et peu durable. Comment regretter bien vivement semblables accidents, qui autorisaient si à propos la distraction agréable de ce jour de la foire ? Mais tous n'étaient pas chaque fois de la fête : dans la famille nombreuse, chacun devait avoir son tour. Avec quelle attention surexcitée on arrivait alors à la ville voisine, sur la grande place où les étalages les plus variés s'alignaient les uns à la suite des autres, les marchands, rivalisant entre eux et par l'art de bien exposer leurs marchandises, et par la façon originale de les recommander. On contemplait, on écoutait, on admirait, on passait d'une rangée à l'autre et on ne se lassait pas de regarder. Quand, le soir venu et les emplettes étant faites, on rentrait au logis, ceux qui n'avaient pu participer à la fête, recevaient leur part de joie : on leur rapportait quelque souvenir de la

Digitized by Google

foire et on leur faisait le récit des merveilles vues et entendues. Et quand l'enfant s'était endormi, il revoyait encore en songe les scènes de la journée, qui avaient si fortement impressionné son imagination. Telle la foire des enfants des hommes.

Il est une autre foire infiniment plus belle, un autre grand marché, où les uns étalent et vendent, les autres contemplent et achètent, un marché public que le Créateur organise lui-même et auquel il invite tout spécialement ses plus humbles créatures, je veux dire, les insectes, et parmi ceux-ci, en particulier l'Abeille. Cette foire commence aux débuts du printemps. Le Perce-Neige en fait l'ouverture, en agitant ses clochettes argentées. A ce signal, la fille aînée du printemps, la Primevère (Primula veris) se réveille de son long sommeil et annonce sa résurrection en élevant bien haut ses belles coupes dorées. L'humble Pâquerette ne veut pas être en retard : elle s'empresse d'étaler sur le grand tapis vert ses disques ravissants, où l'éclat de l'or se mêle à celui de l'argent. Et voilà le branle donné. De tous côtés, dans les prés, les champs, les bois, que dis-je ? même sur l'eau, sur les murs, jusque sur les toits, les plantes ressuscitent, les unes après les autres, les vivaces d'abord, du moins en règle générale, car elles ont eu le temps de faire leurs préparatifs dès l'automne précédent ; les annuelles et les bisannuelles suivront ensuite. Chacune fera son étalage à sa façon et cela se succèdera ainsi du printemps à l'automne. Il semble qu'elles veulent dire : « Messieurs les Insectes, laissez-nous faire, on vous en donnera de toutes les façons, il ne s'agit que du salaire. » Mais procédons avec ordre et contentons-nous aujourd'hui de contempler les divers étalages de cette merveilleuse foire, de ce grand marché, demain nous nous occuperons des achats, c'est-à-dire, nous y suivrons les Abeilles et les regarderons faire leurs emplettes.

Digitized by Google

1° La réclame.

Pour la plante comme pour le commerçant, la grande question est d'attirer des chalands. Sous ce rapport nous divisons les plantes à fleurs, ou Phanérogames, en trois sections, abstraction faite des malacophiles, qui sont insignifiantes. Les unes, de beaucoup les plus nombreuses, désirent se mettre en relation avec les insectes ; ce sont les Entomophiles (Amies des Insectes) ; les autres, telles que les Graminées, les Conifères, les Cupulifères, les Urticacées etc., veulent confier leurs marchandises aux ailes du vent : on les appelle pour ce motif, Anémophiles (Amies du vent) ; les pays tropicaux offrent enfin les Ornithophiles (Amies des Oiseaux), qui en Amérique, sont en relation avec les Oiseaux-Mouches ou Colibris, et, en Afrique avec les Oiseaux Nectarinides. Dans chacune de ces trois sections, la réclame se fait d'une façon spéciale. Nous ne visiterons que les plantes de la première section, les Entomophiles, et nous verrons que pour s'attirer les clients, elles agissent sur tous les sens de ceux-ci, l'odorat, la vue, le goût, le toucher.

1° *L'odorat* est, chez l'Abeille, le sens le plus développé. Tout apiculteur s'en est convaincu maintes fois à ses dépens, surtout pendant l'extraction du miel. A-t-on mis des rayons de miel dans une caisse non hermétiquement fermée, nos insectes en auront vite connaissance, ils y pénétreront et, en quelques instants, ce sera le pillage général. En quoi l'Abeille n'est guidée que par l'odorat, la présence du miel ne se trahissant pour aucun des autres sens. C'est ce qui nous explique aussi comment elle aura si vite connaissance de la rosée de miel. Mais que de mystères encore ! Beaucoup de fleurs répandent une odeur plus forte que celle du miel en rayon ; elles ont leur parfum spécial auquel nous les reconnaissons, par ex., la rose, le lis, la violette ; certaines plantes ont même une forte odeur de miel : les Abeilles ne les visitent pourtant pas, par

Digitized by Google

ex., le Caille-Lait (*Galium verum* L.); d'autres sont dans le même cas quoique ne renfermant presque pas de miel, et les Abeilles s'y rendent en foule, comme nous le verrons plus loin en parlant du tilleul. Je ne trouve pas d'explication à cela. Certaines fleurs exhalent une odeur peu agréable, quelques-unes même une odeur de putréfaction : celles-là ne veulent pas entrer en relation avec les Abeilles, mais avec des Insectes qui aiment cette odeur répugnante, aussi les verrons-nous recevoir la visite de Mouches qui déposent leurs œufs sur les excréments ou sur les cadavres.

2° *La vue* est le second sens des Insectes que la plante cherche à captiver. Celle-ci emploie à cette fin, comme premier moyen, des couleurs vives, différentes de celle de l'entourage. Voici un champ de blé : regardons bien. Il est émaillé de fleurs aux couleurs les plus diverses, et toutes ces fleurs sont situées à l'extrémité des tiges ou des rameaux pour être mieux vues. Le plus agressif, pourrait-on dire, c'est le rouge éclatant du Coquelicot. C'est ensuite le bleu intense des nombreuses corbeilles du Bleuet, dont chacune est remplie de fleurons artistement déchiquetés. La Nielle-des-Blés, aux grandes coupes d'un violet purpurin, l'emporte sur toutes par sa taille, car elle dépasse même les épis. Le Liseron, ne pouvant se tenir debout sur sa tige frêle et chancelante, enlace un des chaumes voisins et, comme le petit Zachée de l'Evangile, il grimpe, s'élève, non toutefois pour mieux voir, mais pour être mieux vu, et ne s'arrête que quand il a atteint la hauteur des épis ; alors, joyeux et triomphant, il pousse sa grande corolle blanche, plissée comme la robe d'un enfant de chœur, et la déploie tout au large. Plusieurs représentants du genre Vicia, aux fleurs violettes, bleues ou purpurines, sont dans le même cas que le Liseron, mais ils ont recours à un autre moyen pour s'élever : ils se sont munis de filaments nommés vrilles, susceptibles de se tortiller, au moyen desquels ils se cramponnent aux

Digitized by Google

chaumes et grimpent jusqu'à leur extrémité. Les autres plantes sont de stature plus humble ; elles se tiennent de préférence près des bords du champ, de crainte d'être étouffées et de passer inaperçues. Admirons, parmi elles, le Miroir-de-Vénus : ses disques brillants, d'un violet rougeâtre, semblent inviter le ciel à s'y mirer. A ses côtés, le Peigne-de-Vénus frappe moins par ses petites fleurs blanches, que par la forme curieuse de ses fruits. Près d'eux se tiennent mélancoliquement les deux formes du bel Adonis, l'une à disque d'un jaune d'or, l'autre à corolle étalée, dont la couleur rouge de sang contraste singulièrement avec la tache noire de la base des pétales ; elles nous redisent la légende racontée par Ovide, je veux dire, l'histoire du jeune et infortuné Adonis, tué à la chasse par un sanglier, et métamorphosé en la plante qui porte son nom.

La Camomille paraît s'être attardée ; à son arrivée, ses compagnes semblent jeter sur elle un regard de compassion, car toutes les couleurs sont déjà distribuées aux différents étalages. La rusée se tirera d'affaire : elle donnera à ses fleurs en forme de disques un mélange de deux couleurs, le centre sera jaune, les rayons blancs ; par là, elle se distinguera à son avantage de toutes ses compagnes. Le Chrysanthème, le Pyrèthre, la Matricaire et d'autres encore suivent cet exemple et recourent au même expédient. Bien des fleurs, mêlées aux précédentes, pourraient encore être mentionnées, mais celles que nous avons contemplées suffisent à notre but.

Pourquoi tous ces étalages aux couleurs éclatantes ou même aux couleurs mélangées ? Ces pétales rouges, bleus, jaunes, blancs etc., qui forment la corolle ou ce que le vulgaire nomme la fleur, auraient-ils comme unique destinée de plaire aux regards de l'homme et seraient-ils pour la plante elle-même un ornement inutile ? Certes, ce roi de Pologne disait vrai, si c'est lui qui a écrit ces paroles d'un cantique bien connu : *flores*

Digitized by Google

verni solent cerni voluptate nimia. Certes, le Père céleste a songé à réjouir le cœur de ses enfants de la terre en leur donnant ces beaux présents ; Il a songé à éclairer par là leur intelligence, car la beauté d'un tableau nous fait admirer l'artiste qui en est l'auteur ; Il a songé à incliner notre volonté à la reconnaissance et à la fidélité envers lui. Nous en avons du reste comme preuve la parole de Notre Seigneur, qui nous renvoie aux fleurs pour nous apprendre à avoir pleine confiance en Dieu : *Considerate lilia agri* etc. Contemplez les lis des champs : ils ne travaillent pas, ils ne cousent pas, et pourtant je vous le dis, Salomon dans toute sa splendeur n'était pas vêtu comme un d'entre eux. » Mais ce n'était pas le but unique du Créateur. La plante y trouve aussi son avantage : ces belles corolles lui servent de moyens pour attirer les insectes. Nous le prouvons de bien des façons. Si les fleurs entomophiles offrent une couleur différente de celle des feuilles, en d'autres termes, si en règle générale elles ne sont pas vertes, elles auront comme résultat inévitable de frapper la vue par leur contraste avec le vert des feuilles. Si elles ne sont pas non plus noires — et je ne connais ici aucune exception, — c'est encore pour la même raison : cette couleur les empêcherait d'être bien apparentes ; nous trouverons toutefois, par exemple à la base des pétales rouges du Coquelicot, de l'Adonis et d'autres, une tache noire ; celle-là forme contraste avec la couleur rouge et fait ressortir davantage l'éclat de cette dernière. Les plantes anémophiles, voulant être fécondées par l'intermédiaire du vent et non par les Insectes ont leurs fleurs vertes et dépourvues de tout cet attirail que nous admirons chez les entomophiles ; un regard jeté sur les herbes, en traversant le pré, suffira pour nous en convaincre ; d'ailleurs la disposition et la conformation spéciales de leurs différentes parties, surtout des étamines, des grains de pollen et des stigmates, les adapte merveilleusement à

Digitized by Google

l'action du vent. Je connais pourtant deux plantes anémophiles, le Noisetier et l'If, qui reçoivent la visite des Abeilles bien qu'elles soient dépourvues de corolle, d'odeur et de nectar ; il en sera question plus loin en parlant du pollen. N'est-ce pas que l'agglomération de leurs étamines en châtons jaunâtres, à une saison où il n'y a pas encore d'autres fleurs, suffit pour les signaler à la vue des Abeilles en quête de provisions ? La plante n'est pas adaptée à ces visites et peut s'en passer. Le rôle de la vue s'atteste par d'autres faits, par la couleur de la flamme. Beaucoup d'Insectes nocturnes, comme tout le monde sait, se laissent attirer par la lumière blanche de l'électricité, la lumière jaune de la bougie ou par la lumière rouge ; ces mêmes Insectes doivent donc être attirés aussi par la couleur des fleurs nocturnes, qui brillent dans la nuit avec un éclat plus ou moins vif. Une preuve plus directe me fut donnée un jour de Fête-Dieu, où auprès d'un reposoir orné de fleurs naturelles et artificielles, je vis un Bourdon voltiger sur un bouquet de fleurs artificielles, visitant une fleur après l'autre, mais sans s'y arrêter, remarquant sans doute sa méprise : la couleur seule avait pu l'attirer. J'ai remarqué une fois ou l'autre le même fait et dans les mêmes circonstantes pour un Papillon diurne. Une dernière raison m'est fournie par une particularité des mœurs des Abeilles et des Bourdons. Quand ces insectes butinent, ils ne volent pas d'une espèce de fleur à une autre, mais ils visitent, en règle générale, les fleurs de la même espèce ; cela ressort de l'observation directe ou encore du fait que les pelotes de pollen rapportées par les butineuses ne sont jamais bariolées, mais toujours unicolores, blanches, jaunes, rouges ou noirâtres ; de même les cellules des rayons renferment du pollen unicolore. On lit parfois que l'Abeille ne distingue les couleurs qu'à une distance de 1 à 2 mètres. J'ai vu plus d'une fois, au premier printemps, une Abeille butinant sur une Primevère

Digitized by Google

à l'extrémité d'une plate-bande, s'élever ensuite et se lancer d'un trait sur une fleur blanche ou rouge de la même espèce, située à l'autre extrémité, à une distance de 8 à 10 mètres.

Parfois la couleur ne suffit pas pour rendre la fleur bien apparente. Si celle-ci est très petite, elle risquera de demeurer inaperçue. En ce cas, la plante réunit ses fleurs en bouquet et le but sera atteint. Tel est le cas pour le Bouquet-tout-fait de nos jardins, pour la plupart des Ombellifères, pour beaucoup de Composées, le Sureau, le Troène, etc. Souvent même, quand il s'agit d'un bouquet, dont toutes les fleurs atteignent la même hauteur, nous verrons que celles de la circonférence ont leurs pétales externes bien plus longs que les pétales internes ou que ceux des fleurs du disque ; ces fleurs irrégulières font mieux voir l'agglomération et souvent c'est leur seule destination, ce qui a lieu quand elles sont stériles. La plupart des Ombellifères, le Bleuet, les Scabieuses, le Viorne Obier etc. sont dans ce cas. Chez certaines plantes, telles que les Saules, les Plantains, les étamines sont tellement développées et de couleur si vive, que c'est à elles qu'incombe l'office d'attirer les visiteurs et de rendre les châtons ou les épis bien apparents.

La diversité de forme et la bizarrerie des fleurs constituent une autre façon de frapper les regards. S'agit-il de fleurs à corolle régulière, quelle diversité n'y voyons-nous pas. Les unes ont leurs pétales soudés entre eux et formant tube, clochette, entonnoir etc. ; les autres ont leurs pétales libres en plus ou moins grand nombre : tantôt à trois, et alors le calice leur vient en aide, ayant, lui aussi, des couleurs vives comme la corolle p. ex., les Liliacées, les Iridées ; tantôt à quatre et formant croix (Crucifères) ou à cinq, formant étoile chez les Stellaires, formant coupes chez les Renoncules, ou en plus grand nombre et formant disque, par ex., chez Ficaria, Adonis etc. S'agit-il au

Digitized by Google

contraire de plantes à fleurs irrégulières, ce n'est plus seulement la diversité des formes, mais encore leur bizarrerie qui s'offrent à nous. La famille des Orchidées tient ici le premier rang. Les 10.000 espèces dont elle se compose, se montrent d'autant plus fréquentes et plus belles qu'elles se rapprochent davantage de la zône équatoriale. Nous y trouvons réalisé ce qu'on peut imaginer de plus baroque : certaines imitent un papillon au repos (Oncidium papilio), une Abeille (Ophrys apifera), une Mouche (O. muscifera), un Faux-Bourdon (O. fuciflora), une Araignée (O. araneifera), d'autres un Pigeon à ailes étendues (Pristeria) ; celle-ci, un petit Sabot (Sabot de la Vierge), celle-là une poupée gracieusement découpée (Homme-pendu et Orchis singe). Les nombreuses familles des Papillonacées et des Labiées viennent ensuite ; les fleurs de la première rappellent plus ou moins, comme le nom l'indique, l'aspect d'un Papillon, celles de la seconde sont pourvues de deux lèvres de forme très variée. Notons encore quelques fleurs bizarres appartenant à d'autres familles, celles des Aristoloches, en siphon ; des Linaires, en mufle de veau et avec éperon, des Gueules-de-Lion, des Aconits etc.

La science constate ces exemples de téléologie ; les manuels laïques en ont peur. Ainsi MM. Coupin et Boudret, dans leur Manuel de Botanique, en usage dans les collèges, ne savent qu'en dire : « Certains naturalistes pensent que la couleur brillante des fleurs, leur odeur, la présence du nectar ne sont peut-être que des artifices employés par la nature pour attirer les insectes, ce qui, indirectement, facilite la fécondation. » (3e éd. 1916 p. 80). Par contre, ils reproduisent (p. 103-105) une longue description du printemps, tirée de Michelet. Ils y nomment la Vache « leur humble sœur » — je ne sais pourquoi ils n'indiquent pas le frère —, le Blé « leur père nourricier », la terre « la maman universelle ». Et leur morale répond à cela : « Respecte

Digitized by Google

ton père nourricier, ce bon Blé » ; la Vache vient « te donner le lait, le beurre. Reçois les et remercie ». La belle religion, dogme et morale, pour nos élèves des collèges !

Il est vrai que MM. Colomb et Houlbert, professeurs d'Université, enseignent dans un Manuel de Zoologie, 1917, destiné aux collèges de France, que le polythéisme était la religion primitive de l'Homme et que la croyance en une vie d'outre-tombe a été « imaginée » autrefois par l'Homme, pour se guérir de sa crainte de la mort ! (1).

3° Voici des champs couverts de plantes à fleurs parfumées et d'un rouge vif, sur lesquelles les Abeilles butinent avec ardeur. Ce sont les fleurs de l'Esparcette, vulgairement appelé Sainfoin. La plante attire ici l'insecte en agissant encore sur le sens du goût ; elle lui offre en effet le miel et le pollen. Comme ces deux choses forment l'objet de la vente, nous ne faisons que les nommer ici.

4° La plante s'adresse même encore au sens du toucher, pour plaire aux clients. Jetons nos regards sur les fleurs qui émaillent les bords de notre chemin ;

(1) Dans un autre Manuel de la même date, les auteurs s'attardent à défendre la thèse démodée de la descendance de l'Homme du Singe, en faisant de la réclame avec le *Pithecanthropus erectus* dont ils écrivent, qu'il savait parler, qu'il n'était plus un Singe, mais pas encore un Homme. Or il est connu depuis longtemps, que les deux os sur lesquels on a établi cette espèce, appartenaient à un grand Singe du groupe des Hylobatides. Pour le crâne, cela a été démontré en 1895 par Virchow et confirmé plus tard par Macnamara et d'autres. Quant au fémur, Bumüller a prouvé que c'était celui d'un véritable Singe, et que la démarche droite de ce dernier était pour le moins très douteuse. Enfin on a démontré plus tard par la géologie (Volz) et la paléontologie (Découverte de Mollusques fossiles par l'expédition Selenka), que *Pithecanthropus erectus* date probablement du diluvium moyen, tout au plus du diluvium ancien, qu'il était, par suite, un contemporain de l'Homme et non un de ses ancêtres. C'est avec raison que Wasmann a pu dire dans un Congrès, au sujet de ce Singe : « Aucun naturaliste *sérieux* n'oserait le placer dans la ligne directe des ancêtres de l'Homme. (3. Vereinschr. G. Ges. 1908 p. 81-91), et il ne s'est trouvé personne dans l'Assemblée pour protester. Le *Pithecanthropus erectus* est donc un argument déclassé, depuis longtemps, mais qu'importe, il sera encore assez bon pour la jeunesse incapable de discerner le vrai du faux.

Digitized by Google

bon nombre d'entre elles semblent offrir à l'Insecte visiteur, un siège pour s'y poser. C'est tantôt un des pétales ou un des lobes de la corolle, qui est dirigé par en bas et d'une conformation particulière, tel le labellum des Orchidées, la lèvre inférieure des Labiées, des Fumariacées et des Scrophulariées, tantôt seulement un lobe de la corolle plus large que les autres, par exemple, chez les Véroniques ; en réalité, l'Abeille, ou dans le dernier cas, le Diptère, se posera toujours sur cette sorte de siège, quand il fera visite à la fleur.

Voici des Lychnides, d'un rouge éclatant ; on les nomme *Viscaria vulgaris*. Leur tige exsude, à la base de l'inflorescence et de chaque rameau florifère, un suc visqueux et de couleur brune. Si nous regardons attentivement, il nous sera facile de découvrir, sur ces enduits visqueux, ici une Fourmi fixée à la glu et sans vie, là une Araignée, arrivée déjà au second anneau visqueux, mais ne parvenant pas plus loin, elle y demeure collée et s'agite en vain pour recouvrer la liberté. La première s'était proposée de visiter les fleurs pour y dérober le miel, la seconde avait comme but de faire le guet dans une corolle, afin d'y surprendre et tuer le visiteur ; tous deux, le voleur et le brigand, en sont pour leurs frais, la plante a protégé ses clients.

Voilà des Campanules, avec leurs clochettes bleues ; l'Insecte qui les visitera, y sera invisible à ses ennemis, et à couvert contre les intempéries de l'air. Bien des abeilles sauvages, des *Bombus*, *Halictus*, *Andrena* etc. y passent même la nuit. J'ai constaté le même fait pour d'autres fleurs, qui ne sembleraient pourtant pas s'y prêter, par exemple, pour celles d'*Euphrasia officinalis*, dans lesquelles *Rhophites quinquespinosus* passe la nuit ou cherche un refuge avant un orage ; ou encore pour celles de *Leontodon* et *Crepis*, offrant un abri à *Halictus flavipes*, *H. minutus* et *H. morio* ; pour ces dernières, l'Apide s'enfonce parmi les fleurons du disque,

Digitized by Google

celui-ci se ferme à l'entrée de la nuit et prend une forme presque cylindrique, recouvrant le visiteur et le protégeant contre le froid et la rosée.

Le jour baisse et les visiteurs de la foire se font de plus en plus rares. Ceux qui ont un logis, comme notre Abeille, rentrent chez eux, les autres se dispersent et cherchent un abri pour la nuit. En même temps, nous voyons une foule de plantes clore leurs magasins, leurs fleurs reprennent plus ou moins la forme qu'elles avaient avant leur épanouissement, elles se ferment, leur journée est terminée et il faut préserver les marchandises, surtout le pollen, contre la rosée de la nuit. Demain on rouvrira, à moins que le temps ne se mette à la pluie et n'arrête chez eux les Insectes visiteurs. Mais voici un autre phénomène qui s'offre à nos yeux. Certaines plantes ouvrent leurs fleurs à l'entrée de la nuit, pour les fermer aux approches du jour ; elles reçoivent la visite d'Insectes nocturnes, c'est-à-dire de Lépidoptères crépusculaires et nocturnes. Etant moins nombreuses, elles auront l'avantage d'avoir moins de concurrents ; mais il leur faudra, pour attirer la clientèle, une couleur claire, pas de bleu ni de rouge, ces couleurs n'étant pas visibles la nuit, et en outre une forte odeur. Nous verrons donc que leur corolle est blanche, par exemple chez *Lychnis vespertina*, *Silene noctiflora*, *Mirabilis longiflora* ; ou jaune, par exemple chez *Oenothera biennis*, que les allemands appellent « cierge de nuit » (Nachtkerze), à cause de la couleur de ses grandes corolles et de sa tige droite et haute ; ou tantôt d'un rose pâle, tantôt blanc jaunâtre, comme c'est le cas pour le Chèvrefeuille des bois. Notons encore que quelques entomophiles fleurissent au milieu de l'hiver, c'est-à-dire, en janvier et février. Telle la rose de Noël (*Helleborus niger* L.), aux belles fleurs blanches ; d'après Kirchner (*Blumen und Insekten*, 1911 p. 164), l'Abeille domestique est le seul Insecte qui la visite, mais comme cette visite ne peut pas avoir lieu chaque hiver, la plante qui est

Digitized by Google

homogame, peut être fécondée par autogamie. Tel encore *Eranthis hiemalis* ; l'unique et grande fleur jaune dure de huit à quinze jours, et s'agrandit petit à petit ; comme elle se ferme chaque soir, le contact entre les anthères et les stigmates peut avoir lieu, par suite aussi l'autogamie, la plante étant homogame. Elle a reçu cette année, à Bitche, de nombreuses visites d'Abeilles au commencement de février, la température ayant été exceptionnellement douce.

2° *La vente et les achats*

Nous avons considéré comment les plantes font la réclame, par quels moyens elles attirent les clients. Voyons maintenant comme elles écoulent leurs marchandises. Venons donc au rucher, afin de suivre les Abeilles se rendant aux provisions. Elles commencent déjà à se mettre en route. Arrêtons la première venue, sur le seuil de sa porte et posons-lui quelques questions.

1re *Question*. « Pourquoi, pauvre Abeille, quittez-vous votre demeure, où vous étiez bien en sûreté et allez-vous affronter les intempéries de l'air et les mille dangers auxquels vous allez être exposée au dehors ? ». « C'est que, répond-elle, nous sommes assujetties, tout comme vous, à cette loi du travail : Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front ! Vous faites votre pain quotidien avec de la farine et de l'eau ; nous agissons de même. Vous préparez la bouillie pour vos petits enfants avec de la farine, du lait et du sucre ; nous nourrissons les nôtres avec une bouillie analogue, en remplaçant toutefois le lait par l'eau. Il nous faut donc, pour vivre, ces trois substances : farine, eau et sucre ; puis, pour le couvert, une quatrième substance, que vous appelez, bien improprement, la propolis. Or c'est la plante qui nous fournit tout cela ; l'eau et la propolis nous sont données à titre gratuit, mais quant au sucre, je veux dire le miel, et la farine,

Digitized by Google

je veux dire le pollen, nous les payons, du moins en règle générale. Aussi toutes nos occupations en dehors de notre demeure, consistent en nos relations avec les plantes ; elles sont là pour nous et nous pour elles ». Considérons en effet ces quatre substances, dont l'Abeille vient de nous entretenir. Commençons par la *propolis*. On appelle de ce nom une substance molle, gluante et de couleur sombre, dont les Abeilles se servent pour boucher les fissures de leur demeure et pour fixer leurs rayons. Elles se protègent ainsi contre le froid et contre des ennemis minuscules, tels que certaines Fourmis. Dans les ruches mobiles, elles enduisent de cette matière les deux bouts par lesquels le cadre des rayons repose sur un rebord de la caisse. Elles la récoltent sur les bourgeons de différents arbres, surtout du Peuplier, du Maronnier, du Saule, du Bouleau ; on nomme aussi la résine des Cônifères. Ce n'est donc pas une matière sécrétée par les Abeilles, comme certains le disent. Le nom de propolis signifie : avant-ville. Bien qu'il soit tiré du grec, il n'a pas été employé primitivement par les auteurs grecs, comme on le croit généralement. C'est un auteur latin, Varron, qui s'en est servi d'abord, du moins dans le sens d'une substance récoltée par les Abeilles. Dioscoride, qui a vécu un siècle et demi plus tard, est le premier auteur grec chez lequel nous trouvons ce terme. Virgile emploie le mot de « gluten », c'est-à-dire de glu. Varron écrit : « On appelle propolis la matière dont se servent les Abeilles pour faire une sorte d'auvent (protectum) à l'entrée de leur ruche ; on appelle erithace, celle qui colle les rayons ensemble. » (*De re rustica*, III, 16, 23). Le propolis serait, d'après cela, un mélange de cire et de substance gluante, tandis que l'érithace désignerait la substance gluante seule. Aristote a même distingué trois sortes d'enduits employés par les Abeilles et les nomme, d'après les apiculteurs de son temps, commosis, mitys et pissoceros. (H. a. IX, 4 et 5). Pline (XI, 5, 1) men-

Digitized by Google

tionne aussi trois substances différentes, la première couche est appelée par lui commosis, la seconde pissoceros et la troisième propolis ; il dit de cette dernière : « elle est entre les deux précédentes et la cire, sert pour poisser les constructions, provient de la gomme des Vignes et des Peupliers, est le fondement des rayons et ferme les issues au froid et à toute influence nuisible ». Pline a aussi pris l'érithace dans un autre sens que Varron ; je crois bien qu'il désigne, par ce mot, le pollen enfoncé dans les cellules des rayons, car il écrit : « En outre, les Abeilles amassent l'érithace, que certains nomment sandaraque, d'autres cérinthe. C'est la nourriture des Abeilles pendant qu'elles travaillent. Elle se trouve souvent en réserve dans les cavités des rayons, a une saveur amère et est le produit de la rosée et d'un suc gommeux. » Remarquons qu'antérieurement Aristote en a déjà fait mention : « Les Abeilles ont encore une autre nourriture, nommée parfois cérinthe, qui a la douceur de la figue ; elles la rapportent fixée à leurs pattes, comme la cire (l. c. IX, 40, 27 ; aussi, 5,22.)

L'eau est recueillie sur les plantes par l'Abeille, soit le matin, après la rosée, soit après une pluie. A défaut de gouttelettes de rosée ou de pluie, elle puise l'eau dans les ruisseaux, à moins que l'apiculteur ne lui ait préparé un abreuvoir à proximité du rucher. Vers la fin de l'hiver, elle peut recueillir de l'eau dans la ruche même, au plafond de sa demeure, par suite de la condensation de la vapeur d'eau.

Les Abeilles ont besoin de *farine* ou de *pollen*, surtout quand elles ont du couvain. Au premier printemps quand les fleurs sont rares, elles acceptent la farine, mais sous certaines conditions. J'ai fait l'essai avec de la farine mise à leur disposition, dans la ruche, en arrière de la vitre, contenue soit dans un récipient plat, soit dans les cellules d'un rayon : elles n'y touchèrent pas. J'ai placé ensuite à terre, à quelque distance du rucher, un rayon rempli de farine et appuyé contre un

Digitized by Google

tronc d'arbre. L'odeur de la cire les attira ; bientôt elles couvraient le rayon et y faisaient leurs provisions ; mais cela dégénéra en lutte, entre habitantes de diverses ruches, de sorte que ce procédé est peu pratique.

Le fait suivant est bien plus curieux. La guerre battait son plein, nous étions assujettis au régime de ce pain noir, appelé Kriegsbrot, dans la fabrication duquel entrait — au dire des gens — de la sciure de bois. L'hiver avait été exceptionnellement doux, si doux que je pus cueillir un bouquet de violettes au bosquet du collège, le 27 janvier. Cette température extraordinaire pour la saison favorisa aussi la ponte et l'éclosion des Abeilles. Il leur fallait donc de la farine ou du pollen, mais où en prendre ? Une gelée en février avait raflé toutes les fleurs. Or, un certain dimanche, me trouvant à Enchenberg, un apiculteur me pria de passer chez lui. Le brave homme avait l'air mystérieux ; il souriait de contentement, ce qui devait lui arriver rarement à cette époque, car il avait trois fils à la guerre. Il me fit traverser sa maison et me conduisit dans un jardin, renfermant son rucher. Là se voyait, adossé au mur, un grand tas de bois, et, en avant, de la sciure de bois encore fraîche, couvrant imparfaitement le sol. M'arrêtant à cet endroit et montrant le sol du doigt mon guide me dit : « Regardez et admirez ! » Je fus en effet ébahi. Sur cette sciure s'agitait une foule d'Abeilles ; les unes, fraîchement arrivées, travaillaient patiemment à adapter cette poudre de bois à leurs pattes postérieures, comme elles le font, quand elles récoltent le pollen des fleurs ; les autres, impatientées sans doute de ce que cette substance non gluante se fixait moins bien à leurs pattes que les grains de pollen, se roulaient sur le sol, couchées sur le côté, et agitant fiévreusement, avec leurs tarses, cette poussière récalcitrante ; enfin, lasses d'amasser, elles s'en retournaient au logis, très peu chargées, risquant encore de perdre la moitié du butin en route. Nous considérâmes quelque temps, en silence,

Digitized by Google

ce travail opiniâtre des Insectes, leurs allées et venues, puis le brave père Schwartz me dit : « Les pauvres Abeilles ne sont pas plus favorisées qne nous : elles aussi sont mises au régime du Kriegsbrot. »

Les premières plantes qui fournissent du pollen à nos Insectes, du moins aux environs de Bitche, sont — ne vous en déplaise — deux arbustes anémophiles ! Le premier est l'If. Il s'en trouve deux groupes à fleurs mâles dans la cour du presbytère d'Enchenberg, un de chaque côté de la porte d'entrée. Ces arbustes, hauts d'environ 5 à 6 mètres, se couvrent de châtons jaunâtres ou blanchâtres, qui fleurissent en mars et parfois même en février, ce qui était le cas cette année. Les abeilles en ont vite fait la découverte, elles se communiquent la bonne trouvaille et bientôt les butineuses y sont en tel nombre, qu'elles semblent former essaim. Chacune d'elles provoque, sur les châtons, de petits nuages de poussière jaune, qui, dans le cas particulier, seront sans efficacité, car il n'y a pas d'If à fleurs femelles dans les environs.

Le second exemple est celui du Noisetier. Nous lisons dans un Manuel de Botanique du Dr. Schmeil (Edit. 68e p. 2) (1), ouvrage excellent quant au reste, le meilleur même, à notre avis, en cette partie, le passage suivant au sujet de cet arbuste : « Qui donc portera le pollen des fleurs mâles du Noisetier sur les stigmates de ses fleurs femelles ? Seraient-ce les Insectes ? Non, car ils sont encore profondément engourdis et dorment leur sommeil d'hiver, quand fleurit le Noisetier. Les châtons ne peuvent donc recevoir la visite des Insectes fécondateurs ; pour ce motif, la Nature les a dépourvus de tout ce qui pourrait servir à attirer les Insectes, ils n'ont ni corolle, ni parfum, ni nectar. » L'auteur essaie ensuite de prouver que la fécondation du Noisetier est exclusivement

(1) Le manuel de Zoologie avait atteint sa 90e édition en 1918 et a été traduit dans la plupart des langues d'Europe.

Digitized by Google

réservée au vent. Il est certain que l'organisation de cet arbuste se prête admirablement à la fécondation par le vent, mais ne soyons pas exclusifs et ne refusons pas à l'Insecte la part qui lui revient. J'ai constaté maintes fois que, par un temps propice, les abeilles butinent en masse sur les châtons du Noisetier et qu'elles y provoquent de petits nuages de poussière jaune, composée de grains de pollen, dont l'un ou l'autre atteindra les stigmates rouges des fleurs femelles émergeant des bourgeons à la même époque, et cela d'autant plus facilement, que l'arbuste est alors encore dépourvu de feuilles, qui feraient obstacle à la dispersion du pollen. Cette observation a été confirmée par Ch. Zwilling, longtemps président de la Société d'Apiculture d'Alsace-Lorraine, qui me répondait en date du 26 mars 1907 : « J'ai constaté mille fois que les Abeilles recueillent beaucoup de pollen sur les châtons du Noisetier. » Les Manuels d'apiculture ne sont pas moins affirmatifs. Ne refusons donc pas à l'Abeille ce premier mérite : nous lui devons, en partie, la formation de nos noisettes.

L'Orme, dont nous avons ici trois espèces (*campestris*, *effusa* et *montana*), peut encore être cité comme exemple d'arbre anémophile, visité en mars par les Abeilles. Comme chez le Noisetier et la plupart des anémophiles, les fleurs s'ouvrent avant l'apparition des feuilles, ce qui les rend un peu apparentes. Il fleurit plus tard que le Noisetier, vers la même époque que *Salix Caprea*, qui est entomophile. Les Abeilles le visitent, à défaut de mieux, mais s'y rendent en moins grand nombre que sur le saule.

La principale récolte de pollen se fait sur les fleurs entomophiles. Celles-ci ont les grains de pollen gros, plus ou moins visqueux, souvent rugueux ou munis de piquants ou de bosselettes, ce qui les rend plus aptes à être entassés en pelote et emportés ; ceux des fleurs anémophiles sont au contraire plus petits, secs,

Digitized by Google

glabres ou parfois munis de deux ou trois balonnets, ce qui les rend aptes à former nuage, à être emportés par le vent, mais non à être serrés en pelote et fixés à un insecte. Généralement le miel et le pollen se trouvent dans les mêmes fleurs ; certaines espèces n'ont cependant que du pollen à offrir au visiteur, par exemple, le Pavot, le Coquelicot, la Rose, le Bouillon-Blanc, la Clématite, le Millepertuis. Les fleurs des Saules ouvrent en quelque sorte la série des plantes entomophiles riches en pollen ; à partir de la date de leur épanouissement jusqu'à l'automne, l'Abeille trouvera cette substance en grande abondance.

Le *miel* a été considéré par Aristote, et après lui, par les auteurs latins, comme un don d'origine céleste, une substance qui tomberait du ciel sur les fleurs et les feuilles. On sait qu'il se forme dans les fleurs, moins souvent sur les feuilles ou les stipules, et parfois, en minime quantité, de la sécrétion d'Insectes minuscules ; ce liquide subit ensuite une légère transformation dans le jabot de l'Abeille.

Celui des *fleurs* est le meilleur, comme Pline l'a déjà remarqué (l. c. x. 1,13,1). Il est sécrété ordinairement par de petits organes appelés nectaires, situés à la base des pétales ou des étamines. Sur certaines fleurs il est à jour et accessible à tous les Insectes, par ex., sur les Ombellifères, les Saxifrages, les Groseilliers, le Lierre ; sur d'autres, il est plus ou moins caché, s'amassant au fond de la fleur, d'un tube ou d'un éperon. Sa qualité et son abondance varient selon les fleurs qui le sécrètent. On peut dire d'une façon générale, pour notre pays : si, dans une contrée, où se trouvent en abondance, dans les champs, le Colza, le Sainfoin, le Mélilot et la seconde coupe du Trèfle rouge ; dans les prés, le Trèfle blanc, la Sauge, la Scabieuse et la Centaurée Jacée ; dans les jardins ou les bois, les arbres fruitiers et les Faux-Acacias, le miel sera abondant et de bonne qualité ; là où se

Digitized by Google

trouve la Bruyère ou le Sarrazin, il sera abondant, mais de moindre qualité. Pline écrit de cette dernière sorte : « La troisième sorte de miel, la moins estimée, est le miel sauvage, appelé miel de Bruyère. Les Abeilles le recueillent après les premières pluies d'automne, lorsque la Bruyère seule fleurit dans les forêts. » (XI, 13,2).

Le Dr. Schmeil (l. c. p. 37) écrit encore du Tilleul à petites feuilles (*Tilia parvifolia* Ehrh.) : « Ses fleurs sont pour l'Abeille une riche source de miel. » J'élève des Abeilles depuis près de quarante ans. D'autre part, Bitche nous sert à souhait sous le rapport des Tilleuls à petites feuilles. La promenade longeant la cour du collège compte à elle seule 83 magnifiques représentants de cette espèce d'arbre ; tout près de là, le grand Fort offre une double ceinture d'arbres, principalement de Tilleuls, l'une à son sommet, l'autre près de sa base ; un peu plus loin, la route dite « la Rosselle », est bordée, sur ses deux côtés, d'une rangée de Tilleuls comptant chacun près de vingt lustres. A l'époque de la floraison, l'air en est embaumé ; du matin au soir on entend, sous ces arbres, le bourdonnement des Abeilles, attirées par le parfum et butinant sur les fleurs. Mais, dans les ruches, le résultat est nul ou à peu près nul ! Parfois il survient une tardive rosée de miel pendant la floraison des tilleuls ; en ce cas, on pourrait s'y tromper et prendre pour miel des fleurs, ce qui n'est qu'une sécrétion des feuilles. Pour moi, je considère le temps employé par les abeilles à visiter les fleurs des tilleuls, du moins ici sur le grès vosgien, comme un temps perdu pour elles et par suite pour l'apiculteur ; cette conviction est partagée ici par bien des confrères en apiculture. En est-il de même partout ailleurs, par ex. sur le terrain calcaire ? *L'Apiculteur d'Alsace-Lorraine* posait dernièrement à ses lecteurs la question générale : Le tilleul est-il mellifère ? Les réponses qu'il reçut (l. c. 1919 p. 144-146)

Digitized by Google

furent contradictoires. L'une déclare le tilleul absolument nul pour les abeilles. D'après une autre, il serait passablement mellifère, mais les fleurs ne rendraient pas toujours, lors même que le temps serait propice, et dans le courant des douze dernières années, elles n'auraient pas produit une seule fois du miel. Enfin une troisième réponse, plus précise, est affirmative pour les tilleuls plantés dans le Jura, sur terrain calcaire, à une altitude d'environ 700 mètres et encore plus affirmative pour une altitude supérieure. Concluons que le tilleul peut n'être pas mellifère dans un endroit et très productif dans un autre ; mais il reste à observer plus distinctement chaque espèce de tilleul et surtout la nature du terrain. Et qu'on n'allègue pas les anciens auteurs, grecs ou latins, qui jusqu'à Albert-le-Grand, au 13e siècle, recommandent le tilleul comme arbre mellifère ; car ils n'indiquent pas si le miel y est produit par les feuilles ou par les fleurs.

Schmeil et beaucoup d'autres auteurs avec lui, ont encore médit de l'Abeille au sujet de la « rosée de miel » ou du miellat, c'est-dire, de cet enduit brillant, gluant et sucré qu'on voit parfois le matin sur les *feuilles* de divers arbres et quelquefois en telle abondance, qu'il en découle en forme de gouttelettes, qui se répandent sur les plantes basses ou sur le sol ; les Abeilles remplissent alors, dans l'espace de quelques jours, leur magasin à miel, mais ce miel n'a pas le parfum du miel des fleurs, tout en étant aussi sucré que ce dernier. Ce phénomène de la « rosée de miel », « Honigtau » des Allemands, était déjà connu des Anciens, notamment de Virgile et de Pline. Ce dernier distingue deux sortes de miel, celui des fleurs (l. XI, c. 13), et celui des feuilles, au sujet duquel il s'exprime ainsi : « Cette substance vient de l'air, surtout au lever des constellations. On trouve alors, à la première aurore, les feuilles des arbres humectées de miel ; et ceux qui

Digitized by Google

sont le matin en plein air sentent que leurs vêtements et leurs cheveux sont enduits d'une liqueur onctueuse. Sueur du ciel, ou espèce de salive des astres, ou suc de l'air qui se purifie... » (l. c. c. 12). Le poème anglais d'Evans « Les Abeilles », nous fait tomber de ces hauteurs poétiques dans une abjecte théorie, qui ne voit en cette pluie de miel que le vil produit de la déjection des Pucerons, recueilli avec avidité par les Abeilles. Cette opinion plut aux entomologistes anglais Kurtis et Kirby ; même elle gagna, en Silésie, l'inventeur de la ruche mobile, le curé Dzierzon et sous ces patronages l'*Apiculteur d'Alsace Lorraine* qui écrivait tout récemment 1919 vol. 47, p. 145 : « Le miellat du Tilleul provient de myriades d'Insectes de couleur verdâtre, ressemblant à des écailles de poissons, qui se collent sous les feuilles, sur les nervures et n'est que le produit de leurs digestions ». Que signifient ces « Insectes verts, en écailles de poissons » ? Les Coccides ont plus ou moins la forme d'écailles de poissons, mais je n'en connais pas qui soient verts ; les larves des Psyllides sont généralement vertes, mais elles n'ont pas la forme d'écailles de poissons. J'ai maintes fois constaté et fait constater aux élèves du collège de Bitche par exemple, sur les Tilleuls de leur cour de récréation, la véritable formation de la rosée de miel. Quand les Abeilles bourdonnent sur ces arbres et forment comme des essaims autour d'eux, on peut constater que les feuilles sont toutes dépourvues de Pucerons, ou du moins que certaines feuilles seulement portent les Pucerons et toujours à leur face inférieure, tandis que toutes les feuilles sans distinction présentent le miellat à leur surface supérieure. Il suit de là que la rosée de miel est dûe à une exsudation de la feuille, non à une sécrétion des Pucerons. Tel est aussi l'avis de Leunis quand il écrit : « Les feuilles des Tilleuls exsudent souvent, surtout pendant les années sèches, un liquide sucré et gluant, appelé rosée de miel, qui

Digitized by Google

s'épaissit bientôt à l'air et donne aux feuilles l'apparence d'être enduites d'une couche de vernis. Cette exsudation, qui contient 53 o/o de sucre de manne et 16 o/o de glucose ou sucre de raisin, est considérée par le Dr Regel comme une sorte de manne. Elle noircit au bout de quelques jours, la feuille paraît alors comme goudronnée... Le manque de nourriture et la sécheresse prolongée paraissent en être les causes » (*Botanik*, vol. 2, p. 549, Edit. 2). D'autres auteurs, Boussingault, Hooker, Doubleday, admettent cette même explication.

Il se pourrait cependant que les Abeilles fissent parfois concurrence aux Fourmis, en s'adressant aux Pucerons et aux larves de Psyllides, mais ce qu'elles récoltent alors doit être un mince butin. C'est probablement ce qu'entendait l'abbé Boussier de Sauvage en donnant au miellat une double origine, l'une végétale, l'autre animale, et en l'absence de toute expérience personnelle, nous devons rapporter ici une observation faite en 1906, par un professeur de l'Université de Paris A. Giard. Il entendit les Abeilles bourdonner en grand nombre au milieu des Saules (*Salix repens L.*) défleuris depuis longtemps. C'était au 25 Mai et encore aux premières semaines de Juin. « Les jeunes pousses de ces arbrisseaux étaient toutes couvertes de larves et de nymphes de Psylles (prob. *Psylla salicicola* Forst.), dont chacune portait, à l'extrémité de l'abdomen, une grosse goutte transparente de miellée sirupeuse. Beaucoup de ces perles sucrées étaient en outre fixées ça et là, retenues par le revêtement de poils tomenteux à la surface des feuilles. Les Abeilles qui avaient butiné sur les châtons de ces Saules en Mars-Avril, étaient donc revenues après une interruption de quelques semaines et sans être attirées de loin par quelque signal brillant, dans les parages qu'elles fréquentaient au début de la saison printanière. A défaut de nectar des fleurs, elles se gorgeaient avidement de la substance excrétée par les Psylles. Dans ce cas, comme dans

Digitized by Google

celui des fleurs non apparentes, c'est surtout la mémoire de récoltes antérieures et l'exemple de leurs sœurs les premières arrivées au butin, qui semblent les guider » (*Feuille des J. Natural*, vol. 36, p. 63). Evidemment, ce n'est pas le véritable miellat, ces gouttes fixées çà et là aux feuilles. Quant au rôle attribué à la mémoire de « récoltes antérieures », nous en doutons : sans quoi, comment expliquer l'arrivée des Abeilles sur les feuilles des Tilleuls lors du miellat, qui a généralement lieu *avant* la floraison de cet arbre ?

C'est bien à tort qu'on accuse parfois l'Abeille de s'attaquer aux fruits, pour y récolter le jus sucré. Aristote a déjà répondu à ce reproche, en déclarant qu'elle « ne lèse aucun fruit ». Riley, autrefois chef de la Commission entomologique des Etats-Unis, voulant être renseigné à ce sujet, fit entourer plusieurs ruches d'un enclos de toile métallique, qui retenait les Abeilles prisonnières. Il retira ensuite à ces dernières leurs provisions de miel, et exposa dans cet enclos, pendant tout un mois, différents fruits, tels que prunes, poires, raisins, les uns intacts, les autres entamés. Or, au bout de ce temps, les Abeilles n'avaient vidé que les fruits déjà entamés, et n'avaient pas touché aux autres. L'Abeille ne suce donc que les fruits entamés auparavant par les Guêpes, les Frelons ou les Oiseaux.

2e *Question*. Une réminiscence de la fable de Perrette et le pot-au-lait me suggère une seconde question, que je pose à notre Abeille dans les termes suivants : « Mais petite Abeille, je ne vois pas, sur votre tête, de pot-à-miel : où mettrez-vous donc les provisions que vous allez acheter à la foire ? Et si vous les portez imprudemment, exposée comme vous l'êtes à heurter bien des obstacles, qu'arrivera-t-il ? » — « Le Créateur a tout prévu, répond-elle. Pour les liquides, Il m'a donné une petite outre, destinée à contenir tantôt le miel, tantôt l'eau, et l'outre ne tombera ni ne se brisera : elle est en sécurité dans mon œsophage élargi, ma bouche y

Digitized by Google

fait pénétrer les liquides et par la même voie mon outre se vide quand je suis rentrée au logis. Quant au pollen et à la propolis, j'ai deux petites brosses pour les recueillir et deux petites corbeilles pour les renfermer ; plus heureuse que vos ouvriers, jamais je n'oublie ni ne perds ces outils. Regardez mes pattes : la dernière paire m'est une brosse et une corbeille. »

En effet, cette paire de pattes est d'une admirable conformation : le tibia en est très élargi graduellement, aplati et de forme triangulaire, ayant sa pointe articulée au fémur. Sur sa surface interne, c'est-à-dire dirigée vers le corps, vous remarquez une pubescence appliquée dense et très courte, sauf un large bord distal, qui est glabre, brillant et cilié de soies raides, rousses, peu longues et rangées en ligne transversale comme les dents d'un peigne : sur sa surface externe, vous voyez un enfoncement longitudinal, triangulaire, glabre et brillant, ayant sa pointe dirigée vers la base ; enfin les bords latéraux du tibia portent plusieurs rangées de poils longs, blanchâtres, gros, raides, pointus au bout, courbés en berceau et ombrageant la dépression triangulaire : cette disposition est appelée « corbeille », car elle est destinée à recevoir les grains de pollen, qui y seront entassés en pelote. Voyez ensuite l'article qui fait suite au tibia, c'est-à-dire, le premier article du tarse. Il est au moins aussi large que le tibia, de forme presque quadrangulaire, aplati, lisse et brillant sur la face externe, qui présente aussi un enfoncement triangulaire à pointe distale ; sur la face interne vous remarquerez — comptez bien — neuf rangées transversales et parallèles de soies ou spinules rousses, courtes, raides, dirigées en arrière ; ces soies sont au nombre de 24 dans la rangée la plus longue et elles sont distantes l'une de l'autre de 0,04 mm., c'est-à-dire, environ du diamètre d'un des grains du pollen produit par les fleurs que l'abeille recherche : c'est là une brosse, assez semblable à l'étrille dont on se sert pour panser les

Digitized by Google

chevaux. Remarquez encore le mode d'insertion de cette pièce. Elle n'est pas implantée au milieu du bord distal du tibia, comme c'est le cas pour les quatre pattes antérieures, mais à l'angle supérieur de ce bord, tandis que l'angle inférieur se prolonge en une dent aigüe, très saillante et perpendiculaire au grand axe du tibia ; la brosse forme ainsi, avec l'extrémité du tibia, une sorte de pince, qui a son emploi à l'intérieur du rucher. Le premier article des quatre tarses antérieurs est également plus ou moins élargi et fait aussi office de brosse, mais plus imparfaitement. Quant à la Reine et aux Faux-Bourdons, ils n'ont reçu du Créateur ni brosses ni corbeilles, car n'étant pas destinés à aller aux provisions, ils ne sauraient que faire de ces objets. Pour le fonctionnement de ces organes, je ne saurais l'expliquer, car je n'ai jamais réussi à distinguer comment l'Abeille emploie chacun de ces instruments, quand elle récolte le pollen ; ses mouvements sont si rapides que je ne puis les suivre ; toutes les pattes sont en mouvement et le pollen s'amasse petit à petit dans les deux corbeilles où il forme à la fin une pelote. Réaumur en a donné une longue explication et d'autres, après lui, en ont essayé, mais ces différentes explications ne me satisfont pas.

3e *Question.* « Je vois bien, gentille Abeille, que vous avez raison d'être fière de vos attributs, et sans doute votre bourdonnement en butinant sur les fleurs, est un cantique d'action de grâces, *Benedicite omnia opera Domini Domino, laudate et superexaltate eum in sæcula.* Mais la plante que vous pillez en est-elle aussi heureuse ou quel salaire lui payez-vous ? Comment réglez-vous vos achats ? » A ces mots, mon Abeille frémit d'impatience ; pourtant s'éloignant un peu du seuil de sa ruche, d'où s'élançaient en grand nombre les butineuses empressées au travail : « Quoi donc, me dit-elle, me croyez-vous férue de botanique ? Je ne sais qu'une chose : les plantes nous accueillent et nous

Digitized by Google

livrent sans ombre de violence ce que nous leur demandons. On dit que nous leur rendons service et que sans nous elles ne sauraient le plus souvent former leur fruit pour assurer leur avenir. En regard de cela qu'est-ce qu'une gouttelette de miel ? Celle-ci se cache parfois profondément, mais aucune ruse ne nous arrête. Venez nous voir à l'œuvre, là sur le coteau, au milieu de ces fleurs si diverses, et que celles-ci vous disent ce qu'elles pensent de nous ». Déjà elle avait étendu ses ailes et pris son essor selon une ligne oblique de bas en haut : en un clin d'œil elle disparut à mes regards, mais je voulus la suivre, en repassant ce qu'on m'avait enseigné sur les organes de la fleur. Celle-ci nous montre surtout deux verticilles externes, dont l'un, nommé calice, est ordinairement vert, et l'autre, la corolle, généralement de couleur différente du vert ; mais ces organes ne sont pas essentiels ; ils peuvent être réduits ou même manquer, sans porter obstacle à la formation du fruit. Les parties internes, c'est-à-dire, les étamines et les pistils, sont au contraire les organes essentiels de la fleur. Une étamine est formée d'un filet, parfois rudimentaire, et d'une anthère ; celle-ci s'ouvre à la maturité et laisse échapper une poussière nommée « grains de pollen ». D'autre part le pistil comprend trois parties, l'ovaire ou partie basale, le style, qui surmonte l'ovaire et manque parfois, enfin le stigmate, situé à l'extrémité du style et recouvert d'un enduit gluant. L'ovaire est destiné à se transformer en fruit ; il contient un ou plusieurs ovules, qui devront se changer en graines. Mais pour que l'ovaire se transforme en fruit, il faut le concours du pollen ; en d'autres termes, un grain de pollen devra tomber sur le stigmate du pistil, il y demeurera fixé à la glu, puis se gonflera et donnera naissance à un filament très fin, nommé tube pollinique ; ce filament traverse l'intérieur du style, et s'allonge graduellement, jusqu'à ce qu'il ait atteint un ovule de l'ovaire ; par là, l'ovule devient capable de se

Digitized by Google

transformer en graine. Ce phénomène est appelé la fécondation de la fleur. Les étamines forment donc les organes mâles, et le pistil l'organe femelle de la fleur. Il est constaté en outre, qu'en règle générale, le grain de pollen devra provenir d'une fleur étrangère, c'est-à-dire, différénte de celle renfermant le pistil à féconder, mais appartenant à la même espèce ; c'est ce qu'on appelle la fécondation croisée ou l'allogamie. Si le pollen tombé sur le stigmate, provient de la même fleur que ce dernier, il y a autogamie, les graines seront moins vigoureuses, parfois avortées ; pour certaines espèces, par exemple le Pavot, le Lis blanc, Corydalis cava, il est constaté qu'il ne se forme même pas de graine du tout.

Si, d'autre part, il provient d'une espèce différente mais très voisine et appartenant au même genre, il peut se faire qu'une graine se forme, la plante à laquelle cette graine donnera naissance, sera une hybride ; les espèces des genres *Rosa*, *Rubus* et *Salix* sont surtout dans ce cas. Le transport du pollen de l'étamine d'une fleur sur le stigmate d'une autre fleur, devra donc s'effectuer par un intermédiaire ; or, pour les plantes entomophiles, ce sont les Insectes, et principalement les Apides, qui jouent ce rôle. Voilà le service que la plante attend de l'abeille, en retour de ce qu'elle lui offre. C'est une sorte de contrat mutuel, un « *do ut des* » si bien inscrit dans la nature des deux parties qu'il exclut tous les jaloux. Ainsi certains Bourdons, à trompe courte, ne pouvant pas atteindre le miel, parce que la fleur est adaptée à d'autres Insectes, n'ont d'autre ressource que la violence : ils perforent du dehors le magasin à nectar et s'en adjugent illégalement le contenu. Mais ce sont là des exceptions. En règle générale, le contrat mutuel est observé et atteint son but, car l'Abeille est adaptée à la fleur et celle-ci l'est à l'Abeille. Voyez tout le corps de l'ouvrière, tête, thorax et abdomen, et les pattes, sauf les tibias et les

Digitized by Google

tarses, sont hérissés de poils droits, assez longs et assez denses. Ce pelage a sa raison d'être. Vus à un fort grossissement, les poils apparaissent rameux sur toute leur longueur, ces rameaux sont épars, dirigés obliquement par en haut et graduellement raccourcis. Grâce à cette conformation, les grains de pollen qui tomberont sur l'abeille visitant une fleur, seront recueillis par les poils, ou ils demeurent fixés à l'aisselle d'un rameau, ce qui ne pourrait avoir lieu, si les poils étaient simples. Cette conformation se retrouve aux stigmates rameux des plantes anémophiles, par exemple, des Graminées ; dans l'un et l'autre cas, la destination des rameaux est la même. L'abeille donc, visitant successivement des fleurs de la même espèce, portera sur les rameaux de ses poils les grains de pollen d'une fleur au stigmate d'une autre ; et ces visites sont encore facilitées par la conformation bifide de ses crochets tarsaux, ce qui leur permet de s'accrocher plus solidement à la plante. Voyons maintenant la conformation de celle-ci, et d'abord les moyens qui rendent l'autogamie impossible, c'est-à-dire empêchent que le pollen d'une fleur déterminée s'unisse au stigmate de la même fleur. D'après ces moyens, on peut grouper les plantes en diklines ou unisexuées, et en monoklines ou hermaphrodites. Unisexuées, les fleurs le sont ou parce qu'elles ont des étamines et pas de pistil, ou parce qu'elles ont un pistil mais pas d'étamines. Cette disposition se produit de deux façons différentes. Tantôt un spécimen de la plante en question n'a que des fleurs à étamines (fleurs mâles) et un autre spécimen n'a que des fleurs à pistil (fleurs femelles). Cette disposition est appelée dioecie (deux maisons), parce que pistil et étamines habitent dans deux maisons différentes. Tel est le cas, parmi les plantes dioïques anémophiles, pour le Chanvre (les tiges qu'on arrache en été, mais seulement quand il se dégage de la poussière des fleurs, portant les fleurs mâles, celles qu'on laisse jusqu'en

Digitized by Google

automne, ont les fleurs femelles), la grande Ortie, le Dattier etc. ; et parmi les entomophiles, pour la Bryone dioïque, le Lychnis du soir et le Lychnis du jour, etc. Tantôt les fleurs mâles et les fleurs femelles se trouvent sur une même tige et forment alors la monœcie (une maison). Tel est le cas, parmi les monoïques anémophiles, pour le Maïs, le Noisetier, le Noyer, le Hêtre, les Chênes, la plupart des Conifères et beaucoup d'autres ; et parmi les monoïques entomophiles, pour le Concombre, la Citrouille, la Bryone blanche, les Euphorbes, l'Arum tacheté etc. L'Abeille, en butinant sur les fleurs mâles du Melon, emporte des grains de pollen, elle s'approche ensuite du stigmate des fleurs femelles.

Sans l'Insecte, pas de melon, à moins que l'homme ne coupe les fleurs mâles et mette de sa main les étamines en contact avec les stigmates, comme le font les jardiniers qui cultivent les Melons sous cloche. Il est évident que pour toutes les fleurs uni-sexuées, tant monoïques que dioïques, l'autogamie est impossible ; l'Insecte ou le vent sont donc, pour la fécondation, des intermédiaires nécessaires et généralement infaillibles.

Pour les plantes hermaphrodites, dont chaque fleur renferme en même temps des étamines et un ou plusieurs pistils, il semblerait que l'autogamie ne puisse être évitée ; et pourtant il n'en est rien. Ici encore la plante a recours à l'intermédiaire et s'adapte à lui. La disposition la plus fréquente est la dichogamie, par laquelle les étamines et le pistil d'une même fleur ne mûrissent pas en même temps. Les étamines arrivent le plus souvent en premier lieu à maturité, on aura alors le cas de la protérandrie. Prenons comme exemple, les fleurs des genres *Scabiosa* et *Knautia* ; chacune forme corbeille, elle renferme un grand nombre de fleurons serrés, entourés d'un involucre commun. Les anthères mûrissent d'abord, les unes

Digitized by Google

après les autres, elles s'élèvent alors et dépassent de beaucoup les fleurons ; puis seulement, quand toutes les anthères seront fanées, les pistils arrivent à leur développement. Heureusement le moment de l'inflorescence n'est pas le même pour toutes les corbeilles, d'où l'abeille butinant l'une qui est au début de l'inflorescence, se couvre de grains de pollen, qu'elle distribue plus loin aux stigmates d'une autre, dont les fleurons seront déjà plus avancés. Cela vaut pour les Composées, beaucoup d'Ombellifères, de Saxifragées etc. Le cas des Campanules est encore plus frappant. Ici les anthères mûrissent alors que la corolle est encore fermée, elles s'appliquent à la partie supérieure du style qui est couvert, à cet endroit, de poils courts et dressés formant brosse, le pollen s'échappe et s'applique à cette brosse, puis l'étamine se fane et tombe au fond de la corolle ; alors seulement celle-ci s'épanouit, mais les trois rameaux du stigmate demeurent encore appliqués l'un contre l'autre et dressés ; on ne verra donc jamais de fleur de Campanule ouverte, ayant encore ses étamines intactes. En butinant au fond de cette corolle, l'abeille touche du dos la brosse couverte de pollen, puis, en visitant une fleur plus âgée, dont le stigmate a étalé ses trois rameaux, elle en assure la fécondation. Chez certaines plantes, ce sont, au contraire, les stigmates qui mûrissent d'abord ; on désigne cette disposition du nom de protérogynie. Citons comme exemples les Plantains, l'Hellébore fétide et beaucoup de Liliacées.

Une seconde disposition réalisée chez les plantes hermaphrodites, pour empêcher l'autogamie, s'appelle hétérostylie. Soit comme exemple une fleur de Primevère. Si vous voyez que le style en est court et que le stigmate est situé vers la demi-hauteur du tube floral, soyez sûr de trouver alors les anthères des cinq étamines en haut du tube ; vous pouvez en outre être assuré que vous trouverez toutes les fleurs de la même

Digitized by Google

tige construites de la même façon. Cherchez ensuite, parmi les Primevères voisines, une fleur ayant le style long, c'est-à-dire, à stigmate atteignant le haut du tube, vous trouverez infailliblement les cinq anthères situées vers le milieu du tube, et toutes les fleurs de la même tige seront encore une fois conformées de la même façon. Quel sera le résultat de cette combinaison pour la Primevère ? Si une Abeille pénètre dans une fleur ayant le style court et les anthères à l'entrée du tube, elle touchera, par le milieu de sa trompe, le stigmate et, par son front, les anthères, qui y déverseront des grains de pollen ; elle pourra visiter de la sorte toutes les fleurs de la même plante, le pollen de sa tête ne touchera jamais le stigmate, mais sera augmenté à chaque visite. Si elle se présente ensuite à une Primevère voisine, ayant le style long et les anthères basses, sa tête couverte de pollen touchera cette fois le stigmate et le milieu de sa trompe sera en contact avec les anthères : elle provoquera ainsi la fécondation de ces fleurs, et si elle butine de nouveau dans des fleurs à style court, où elle touchera le stigmate par le milieu de sa trompe, elle leur rendra le même service. Ce cas de dimorphisme du style est assez fréquent ; les Primevères du monde entier s'y prêtent, sauf quelques exceptions ; nous le trouvons encore chez les ravissantes fleurs du Menyanthe Trèfle-d'eau et chez beaucoup d'autres Gentianacées, chez diverses Borraginées, comme les Pulmonaires, les Myosotis etc.

D'autres fois, l'hétérostylie offre le cas de trimorphisme. Prenons comme exemple la Salicaire, dont les longs épis de fleurs rouges s'aperçoivent de loin, au bord des fossés ou des rivières. Nous y trouvons trois formes différentes : dans la 1re, le stigmate sera en haut, six anthères au milieu et six autres en bas de la fleur ; dans la 2e, le stigmate sera au milieu, six anthères seront en haut, six autres en bas : dans la 3e, le

Digitized by Google

stigmate sera en bas, six anthères en haut et six au milieu. Cette disposition, un peu plus compliquée que la précédente, est aussi moins fréquente. On la trouve encore chez le Colchique d'automne, chez diverses espèces d'*Oxalis* etc.

Un troisième procédé employé par les plantes hermaphrodites, s'appelle énantiostylie : ici le style et les étamines sont dirigés de différents côtés ; dans une fleur, le style se trouvera à droite, les étamines à gauche ; dans une autre fleur c'est l'inverse qui aura lieu. Il est facile de comprendre comment par là l'autogamie est évitée. Tel est le cas pour le genre *Cassia*.

Un quatrième procédé est le changement de place entre les anthères et le stigmate. selon le degré de développement de la fleur ; beaucoup de Malvacées, des Aconits, la Belladone et d'autres sont dans ce cas.

Un cinquième se rapporte à l'organe, dans lequel la fleur cache son miel. Par là, certaines plantes sont adaptées à des Insectes particuliers, à des Lépidoptères, des Bourdons, des Abeilles, des Diptères etc. L'exemple le plus connu est celui du Trèfle rouge : les premières fleurs de cette plante ont le tube long ; les Bourdons, gros Messieurs, munis d'une longue trompe, par ex. *Bombus terrestris* (trompe de l'Ouvrière 8-9 mm., de la Reine 9-11 mm.), *B. hypnorum* (8-10 et 11-12 mm.), *B. lapidarius* (10-12 et 12-14), *B. agrorum* (12-13 et 14-16), *B. hortorum* (14-16 et 19-21), arriveront facilement au miel amassé au fond du tube des fleurs de ce Trèfle ; les Abeilles, dont la trompe ne dépasse pas 6 mm., n'y pourront pas atteindre, sauf parfois, si l'année est sèche, à la seconde floraison de ce Trèfle, les fleurs étant alors moins vigoureuses et ayant leur tube moins long.

Une sixième disposition, et peut-être la plus intéressante de toutes, par laquelle les plantes s'adaptent aux insectes et en tirent profit, est spéciale aux étamines. La seule famille des Papilionacées a, sur ce sujet,

Digitized by Google

quatre procédés divers à son usage et chacun de ces procédés est employé par un certain nombre de représentants de cette famille. Nous allons le constater sur place. Un mot, en attendant, sur le vol de nos abeilles.

Quand l'Abeille quitte sa ruche pour aller aux emplettes, elle a parfois à lutter contre le vent. A en croire Aristote, notre Insecte se munirait alors d'une petite pierre, c'est-à-dire d'un grain de sable, faisant office de lest pour se tenir en équilibre (l. c. IX, 40, 21). Virgile rend la même idée avec plus de charme : « Souvent dans son vol, tel qu'un nocher prudent, lesté d'un grain de sable, il affronte le vent. » (l. c. v. 194-196). Pline complète cette observation en remarquant qu'au dire de certains auteurs, l'Insecte prend parfois le grain de sable sur son épaule. (XI,). Delille dans ses notes à Virgile, corrige tous ces anciens : « Ceci n'est qu'une fable débitée par Aristote, copiée par Virgile et répétée par Pline. Il y a une espèce d'Abeille, qu'on appelle maçonne, qui bâtit son nid contre les murs, avec un mortier composé de sable et de gravier. Comme cette Abeille ressemble à l'autre, des yeux inattentifs les ont confondus. » Eh bien non, Aristote, Virgile et Pline n'ont pas confondu l'Abeille maçonne ou Chalicodome des murs, avec l'Abeille domestique, qui du reste ressemble fort peu à l'autre. Ce qu'ils ont vu, je l'ai observé maintes fois moi-même : le fait a lieu, mais les auteurs anciens — n'allons pas leur jeter la pierre pour cela — l'ont mal interprété, tout comme M. Coupin, Dr ès-sciences, chef de travaux à l'Université de Paris et lauréat de l'Institut, a mal interprété le bruissement des Abeilles, en le considérant comme un phénomène de ventilation ou encore quand il a écrit de la Reine, « qu'elle se tient presque toujours au centre de la ruche, dans un alvéole spécial, » mais n'anticipons pas. *Errare humanum est.* En hiver, le miel se fige dans les derniers rayons des ruches, non occupés par les Abeilles. Au printemps, celles-ci entament ces rayons

Digitized by Google

operculés, y recueillent la partie liquide et jettent hors des alvéoles la partie granulaire, composée de petits cristaux imitant plus ou moins des grains de sable. Le plancher de la ruche en est bientôt jonché. Si les Abeilles avaient un brin d'intelligence, elles humecteraient ces grains et les utiliseraient. On voit bien parfois l'une ou l'autre s'amuser à lécher, avec sa langue, un grain peut être encore un peu humide, mais c'est là une exception ; les autres ne voient dans ces corpuscules qu'une matière encombrante, et cédant à leur instinct de propreté, elles les saisissent par leurs mandibules quand elles vont butiner au dehors et les emportent avec elles, pour les jeter au loin. On peut les voir alors sortir en grand nombre, portant chacune son soi-disant grain de lest. Parfois même, l'une ou l'autre, ayant dans la ruche heurté de son dos un de ces grains, non entièrement figé, et par suite un peu gluant, sortira de la ruche en portant son « grain de lest » sur l'épaule, et voilà l'explication de Pline expliquée elle aussi. En outre, pendant toute la belle saison, on peut voir fréquemment des Abeilles prendre leur essor, en tenant entre leurs mandibules, une sorte de petit grain, qui n'est autre chose qu'un débris d'opercule ou de cire, que l'Insecte veut porter au dehors.

Mais, sur ces entrefaites, nous voici arrivés au rendez-vous ; sur le coteau abondent les longs épis de la Sauge, aux fleurs d'un bleu intense. Approchons prudemment. Voici qu'une Abeille vient de se poser sur le siège que lui tend la fleur, c'est-à-dire, sur la lèvre inférieure de la corolle ; au-dessus d'elle se voit une sorte de casque fortement comprimé latéralement, c'est la lèvre supérieure de la corolle ; à leur base, les deux lèvres se réunissent, et forment un tube, au fond duquel se trouve le nectar. Quant au pistil et aux étamines, rien ne trahit leur présence. L'Insecte n'hésite pas longtemps, quelques petites taches à l'entrée du tube semblent lui indiquer le chemin du magasin au

Digitized by Google

miel, il se hisse un peu en avant et plonge sa tête dans la gorge de la fleur. Au même instant, deux petits marteaux, à tige longue et courbée en faucille, font leur apparition ; ils descendent précipitamment du casque, comme mus par une main invisible, et tapent légèrement sur la partie dorsale de l'Abeille. Ce sont les deux étamines de la fleur ; la tête du marteau est la loge pollinifère de l'anthère ; par suite du choc, des grains de pollen se répandent sur le dos du visiteur et y sont retenus captifs, à l'aisselle des rameaux de ses poils. L'Abeille n'a rien senti ou n'en a cure ; elle a pris possession de la gouttelette de nectar, elle retire la tête, pour s'en aller, et instantanément les deux petits marteaux se relèvent et disparaissent de nouveau sous le casque protecteur, où ils semblent guetter l'arrivée d'un nouveau visiteur.

L'Abeille insatiable est déjà sur une autre fleur de Sauge : en celle-ci, plus avancée dans son développement que la précédente, le style est apparent, il dépasse l'extrémité antérieure du casque, qui offre à cette intention une légère découpure ; son stigmate bifide, en forme de langue de serpent, est dirigé obliquement par en bas et l'Abeille, en se posant sur le siège, touche par les poils de son dos chargés de pollen les deux rameaux gluants du stigmate ; qu'un grain de pollen y demeure fixé et voilà que la fécondation est assurée ; l'Insecte a été fidèle au contrat. Si nous voulons jouir de ce spectacle plus à notre aise, coupons une tige de Sauge, prenons ensuite un crayon bien taillé, enfonçons sa pointe dans la gorge d'une des fleurs et retirons-le de suite : les deux petits marteaux apparaîtront et taperont sur le crayon pour disparaître ensuite au plus vite ; nous pourrons renouveler l'expérience sur la même fleur autant de fois qu'il nous plaira.

Entre les Sauges aux fleurs bleues, nous voyons des épis de stature plus modeste, à fleurs plus serrées, d'un beau rouge et munies chacune d'un prolongement

Digitized by Google

tubuleux en forme de corne, nommé éperon. Ce sont des représentants du genre *Orchis*. Baissons-nous et regardons-les de près. Chaque fleur se compose aussi d'un casque et d'une lèvre inférieure appelée labellum ; mais le casque n'est pas, comme chez la Sauge, comprimé latéralement, ni découpé à l'extrémité, ni formé d'une pièce unique, mais bien de trois pièces rapprochées l'une de l'autre. Une Abeille arrive en bourdonnant et fait choix d'une fleur. Posée sur le siège ou labellum, elle engage sa tête dans la gorge de la corolle, étend sa trompe et suce la gouttelette de nectar que la malicieuse plante a cachée dans l'éperon ; cela fait, le visiteur se sépare de son hôte, mais jugez de sa stupeur ! Sur son front, il porte deux petites cornes en forme de massue et de couleur grise, toutes deux dirigées en avant. Ce sont les deux pollinies ou agglomérations de pollen de l'étamine, qui se sont détachées de leur support et dont la base collante s'est fixée au front du visiteur. Celui-ci essaie parfois, en passant un de ses tarses antérieurs sur le devant de sa tête, de se débarrasser de ces appendices insolites, mais en vain. Le plus souvent il n'essaie même aucune tentative pour les éloigner et se rend de suite à une autre fleur du même épi ou d'un épi voisin ; là ses deux cornes ou pollinies sont mises en contact avec une petite surface visqueuse, qui est le stigmate, quelques grains de la masse de pollen s'y colleront et la fécondation sera garantie. Ici encore on pourra reproduire le même phénomène en introduisant dans la fleur, la pointe d'un crayon ; mais, pour la réussite, il faudra s'assurer au préalable que les deux pollinies n'ont pas déjà été enlevées par un visiteur.

Relevons-nous maintenant et approchons-nous de ce grand buisson de Genêt-à-balais. Les fleurs jaunes qui le couvrent lui donnent l'aspect d'une gerbe d'or. En les regardant de près, on y retrouve une certaine analogie avec celles de l'Orchis ; mais le casque se trouve

Digitized by Google

ici en bas de la fleur, il est en outre renversé, ressemblant ainsi à une petite nacelle ; on l'appelle carène. En haut de la fleur se voit une sorte de labellum, un grand pétale dressé et ayant comme destination, croit-on, d'attirer spécialement l'Insecte ; on l'appelle étendard. Les étamines et le pistil ne paraissent pas. A peine l'Abeille s'est-elle posée sur la carène, que celle-ci s'incline ; il en sort subitement un faisceau de dix étamines, à extrémité recourbée par en haut et faisant tomber sur le visiteur, une pluie de poussière jaune. Ce phénomène ne peut se présenter qu'une fois, car les étamines et le pistil, une fois sortis de la carène, n'y rentrent plus. Quand l'Apiculteur voit ses Abeilles rentrer avec une ou plusieurs paires de cornes sur le front, ou toutes saupoudrées de jaune, il sait que les Orchis et le Genêt sont en fleurs. Nous pourrions encore examiner les mouvements exécutés par les étamines du Bleuet, de la Centaurée Jacée, de l'Epine-Vinette, et d'autres, pour confier leur pollen à l'Abeille, quand celle-ci les touche, mais cela nous arrêterait trop longtemps et il est temps de clore notre journée. Demain nous examinerons les travaux de l'Abeille à l'intérieur de sa ruche.

IV. L'ABEILLE ET SES SEMBLABLES

Dans toute société composée d'êtres doués de libre volonté et d'intelligence, il faut des chefs, dont l'autorité vient de Dieu — *non est potestas nisi a Deo* (Rom. 13,1) — et des précepteurs. Les sociétés d'Abeilles au contraire n'ont ni chefs ni précepteurs ; ceux-ci sont remplacés chez elles par l'instinct qui, lui aussi, est « *a Deo* », étant un don de l'Auteur de la nature. Une colonie d'Abeilles se compose d'une seule femelle, improprement appelée reine ou roi, d'environ 10.000 à 80.000 ouvrières, ou femelles incapables d'être fécondées, et, pendant la belle saison, d'une ou de plusieurs

Digitized by Google

centaines de mâles, nommés faux-bourdons, à cause de leurs corps plus volumineux et de leur bourdonnement plus grossier. La reine, plus longue que les ouvrières et dépourvue de brosse et de corbeille, n'a absolument rien à commander. Son unique occupation est de pondre des œufs ; elle peut en pondre de 3 à 4.000 par jour, et un million et demi pendant toute la durée de sa vie qui est de trois, rarement de quatre ou même de cinq ans. Une fois fécondée, elle ne sort plus de la ruche, sauf lors d'un essaimage. Aristote (l. c. IX, 21,1) a déjà remarqué « qu'elle ne se sert pas de son dard pour piquer, ce qui a fait croire à certains qu'elle en était dépourvue ». Elle ne s'en sert que contre une autre reine. Selon Pline, « le peuple obéit merveilleusement au roi et quand il est à l'ouvrage, le roi visite les travaux dans l'intérieur, paraît donner des exhortations et est seul exempt de travail. » Ce qui a donné lieu à cette croyance, est sans doute le fait que la reine parcourt lentement les rayons, quand elle pond, palpant chaque cellule de ses antennes et l'examinant avant d'y déposer un œuf, pendant qu'elle est entourée d'ouvrières qui l'observent et la caressent. Les mâles, nommés *kèphènes* chez Aristote et *fuci* chez les auteurs latins, n'ont ni dard, ni brosse, ni corbeille ; ils ne vivent guère plus de quinze jours après leur première sortie de la ruche. Pline les appelle des Abeilles imparfaites, pour ainsi dire les esclaves des autres Abeilles. Leur destination est de féconder une jeune reine, ce qui a lieu au haut des airs. En outre, comme ils sont plus grands et plus chauds que les ouvrières, ils peuvent encore rendre service à l'intérieur de la ruche en procurant de la chaleur au couvain. Les Anciens ont déjà remarqué qu'à l'automne, quand les Abeilles renoncent à l'essaimage, les ouvrières chassent les mâles, en se mettant plusieurs après un seul, et les tuent.

Il est remarquable que, déjà du temps d'Aristote,

Digitized by Google

les apiculteurs se servaient de pièges à faux-bourdons ou de moyens pour éloigner ceux-ci des ruches. Cet auteur écrit en effet : « Certains adaptent à l'entrée d'une ruche une disposition qui permet aux ouvrières d'entrer et de sortir, mais empêche les mâles, au corps plus volumineux, de passer. » Les ouvrières ne vivent que un à deux mois après leur première sortie de la ruche, la plupart périssent à la suite d'accidents. Elles sont outillées pour les divers travaux de la ruche, qui leur incombent. Pour mener à bien ces travaux, il leur faut, pour communiquer entre elles, des moyens dont nous allons parler ; nous traiterons ensuite de leurs occupations dans la ruche et enfin de leur repos.

1° *Modes de communication des Abeilles entre elles.*

1° *Appel.* De même que certains oiseaux emploient un cri spécial en signe d'appel, par exemple, le gloussissement du coq appelant les poules ou celui de la poule appelant les poussins, de même aussi l'Abeille se sert d'un bourdonnement spécial pour appeler ses compagnes. Quand on sort d'une ruche un ou plusieurs rayons couverts d'Abeilles et qu'on les accroche au porte-rayon, celles-ci commenceront bientôt à s'inquiéter ; les aînées s'envoleront l'une après l'autre ; les jeunes se grouperont, soit au haut du rayon, sur le cadre, soit à la base, où elles formeront grappe. Si on met alors un de ces rayons en communication avec la ruche, un certain nombre d'Abeilles se répandront immédiatement sur le plancher de cette dernière et s'achemineront craintivement vers l'intérieur de la demeure ; les unes, plus timides rebroussent chemin, les autres, plus hardies, continuent leur marche en avant. La première arrivée sous la vitre reconnait qu'elle est chez elle et de suite elle s'arrête, redresse la partie postérieure de son corps autant qu'elle peut, met à nu et distend la blanche membrane qui relie le 5e segment abdominal au 6e, puis elle imprime à ses ailes un mouvement vibratoire produisant un bour-

Digitized by Google

donnement particulier. Au même instant, les indécises qui la suivaient de près, s'arrêtent elles aussi et font entendre le même bourdonnement ; d'autres, un peu plus éloignées, arrivent en bourdonnant de la même façon ; celles qui se trouvent encore sur le rayon, se hâtent d'accourir, quelques jeunes, qui voltigeaient dans le rucher, à la recherche de leur demeure, se rendront l'une après l'autre, à l'endroit où on bat le rappel et le calme se fera enfin quand toutes seront rentrées. Le même phénomène se produira encore quand on secoue violemment un rayon couvert d'Abeilles, de façon à faire tomber celles-ci en arrière de la partie habitée par la colonie. Il a lieu surtout, et d'une façon bien plus saisissante, à chaque essaimage : les Abeilles arrivées en premier lieu entourent en partie l'ouverture de la nouvelle demeure et appellent par ce son caractéristique, celles qui voltigent à l'entour ou les jeunes qui, épuisées de fatigue, sont tombées à terre, où les plantes basses en sont parfois toutes couvertes. On remarquera alors une odeur pénétrante, rappelant celle de l'acide formique, odeur qui, du reste, se remarque aussi en d'autres circonstances, par exemple, quand on ouvre une ruche à la fin de l'hiver. Il paraît donc naturel d'admettre que la communication est établie par ce bourdonnement particulier et je crois que les apiculteurs sont tous de cet avis. Il existe cependant une autre explication de ce phénomène. En 1883, Nassanoff, de Moscou, a examiné au microscope la membrane dorsale qui, à l'état normal, est recouverte par le 5e arceau dorsal ; il a constaté qu'elle présente, en arrière, une dépression transversale, il a découvert dans cette dépression et sur les parties avoisinantes, de petites glandes qu'il a considérées comme sudoripares. Plus récemment (1902 Ent. monthly Magaz. p. 208-209) un naturaliste anglais, M. Sladen, a confirmé l'observation de l'auteur russe et émis l'opinion que l'Abeille, en cette circonstance,

Digitized by Google

communique avec ses semblables en s'adressant non au sens de l'ouïe, mais au sens de l'odorat. Il a d'abord supposé que l'odeur d'acide formique, constatée pour les essaimages, se dégage de la membrane mise à nu, et qu'elle est destinée à avertir les Abeilles hors de la ruche ; les vibrations produisant le bourdonnement auraient alors comme but de favoriser la dissémination des particules odorantes. En isolant ensuite la membrane, il a constaté qu'elle continuait à exhaler l'odeur, tandis que le reste de l'abdomen était dépourvu d'odeur. Si cette opinion était vraie, il faudrait admettre, en se rapportant au premier des trois exemples cités, que le dégagement d'acide formique d'une seule Abeille suffirait pour agir instantanément sur l'odorat de plusieurs milliers de ses compagnes situées à distance de la ruche, alors que l'apiculteur n'en a aucune sensation.

2° *Contentement.* Quand, par une belle journée, les Abeilles ont bien butiné au dehors, on les voit, surtout au soir, attroupées sur le plateau de bois qui précède la porte, la tête tournée vers leur demeure, le postérieur relevé par en haut et la membrane reliant le 5e au 6e segment mise à nu, mettre leurs ailes en vibration, ce qui produit un bourdonnement spécial, différent de celui dont nous venons de parler. D'autres se tiennent à l'intérieur de la ruche, sur le plancher, ayant l'extrémité de leur corps dirigé vers la porte et bourdonnant de la même façon. Si au contraire la journée a été pluvieuse, on les voit encore, pendant le jour et au soir, attroupées sur le seuil, mais presque toutes se tiennent tranquilles. On remarque encore le phénomène de vibration, mais d'une façon plus générale et s'étendant même aux Abeilles qui couvrent les rayons, quand on a fait adopter une reine à une ruche orpheline. Les apiculteurs admettent donc que ce bourdonnement particulier est une manifestation de contentement. Aristote y fait allusion en écrivant :

Digitized by Google

« Les Abeilles, à leur retour, frémissent un certain temps, puis peu à peu cela diminue ». Virgile l'a bien décrit : « L'espoir d'un doux repos les invite au retour ; on s'empresse à la porte, on bourdonne à l'entour ; dans son alcôve enfin chacune se cantonne ; plus de bruit, tout ce peuple au sommeil s'abandonne ». (V. 184 et s.)

Au commencement du siècle passé, Fr. Huber a cru y voir tout autre chose. Comme les Abeilles, dit-il, produisent dans leur ruche, par l'effet de leur transpiration, une chaleur élevée et que l'air n'y pénètre qu'avec difficulté, l'Auteur de la nature leur a donné un moyen de parer aux funestes effets qui pourraient résulter de l'altération de leur atmosphère, ce moyen est la ventilation. Un certain nombre d'ouvrières sont occupées alternativement à renouveler l'air dans l'intérieur de leur ruche par le battement rapide de leurs ailes, dont les vibrations produisent ce bourdonnement continuel qu'on entend au fond de la cité. Ces mouvements vibratoires déterminent des courants dans l'air ambiant et l'air corrompu par la respiration se trouve remplacé. Ces ventilations fonctionnent d'une manière permanente ; on voit toujours pendant la belle saison un certain nombre d'Abeilles agiter leurs ailes devant la porte de la ruche, mais il y en a encore plus qui s'éventent à l'intérieur. Leur place ordinaire est sur le plancher de la ruche... Parfois plus de vingt Abeilles s'éventent à la fois ; elles font jouer les ailes plus ou moins longtemps, parfois jusque 25 minutes. » Remarquons tout d'abord que les Abeilles qui bourdonnent sur le plateau de bois, se trouvent tout aussi bien sur les deux côtés de leur porte, que sur le devant, la ventilation n'y aurait donc aucun sens. En outre, les Abeilles dégagent de la chaleur en hiver aussi bien qu'en été, la vapeur d'eau se condense alors en forme de gouttes au plafond de leur habitation ; or, pendant toute cette longue période, ce soi-disant phénomène

Digitized by Google

de ventilation n'a jamais lieu. Enfin, la porte de la ruche étant toujours ouverte, jour et nuit, hiver comme été, l'air doit y être suffisamment renouvelé. Cette théorie n'a donc pas eu de succès et j'ai été fort étonné de la voir reproduite par Doflein (p. 711) et par Coupin et Boudret.

3° Une troisième manifestation est celle de la *colère*. Elle consiste en un son aigre, qui est presque une sorte de sifflement. L'apiculteur qui se tient devant une ruche reconnaît bien, d'après le bourdonnement, si l'Abeille qui voltige autour de lui est irritée et menaçante, ou si elle n'a aucune intention hostile ; dans le premier cas il se retirera de côté, dans le second il laissera l'Insecte s'approcher davantage et se poser sur lui. Cette manifestation se remarque parfois quand on veut faire adopter, à une ruche orpheline, une reine en cage ; les Abeilles n'y voyant qu'une étrangère, veulent la tuer, mais ne pouvant l'approcher, elles se mettent en fureur, jusqu'à ce que la captive ait reçu petit à petit l'odeur de la ruche et la colère se changera alors en des transports de joie. On la remarque parfois envers leur propre reine, quand on ouvre la ruche soit au premier printemps, soit quand elles ont une jeune reine n'ayant pas encore commencé à pondre. Elles se jettent alors sur elle, l'enveloppent en formant boule et font entendre ce bruissement aigu, signe de colère ; j'ai constaté plusieurs fois que ce fait avait occasionné la mort de la reine. Quant à l'explication, on croit généralement que les Abeilles, craignant de devenir orphelines à une époque où elles n'ont ni œufs ni larves, veulent rendre leur reine invisible et se mettent en colère, parce qu'elle s'efforce de se dégager de leurs étreintes et de leur échapper.

4° La *douleur physique* se traduit par un son tout différent, que l'apiculteur reconnaît de suite. Il se produit par exemple, quand, lors d'une révision de la ruche, une Abeille se trouve prise entre les cadres de deux

Digitized by Google

rayons, ou encore quand elle se débat dans une toile d'Araignée ou qu'elle est aux prises avec l'Araignée même.

5° Même la *douleur morale* est manifestée par nos Insectes. Quand une ruche est orpheline, elle fait entendre un bourdonnement spécial quand on l'ouvre, ou le soir quand les voisines sont au repos. On dit alors qu'elle pleure. Ce fait peut même avoir lieu sans que la ruche soit orpheline, mais quand la reine est malade et ne pond plus. Cette année (1920) j'avais fait la révision des ruches en février ; toutes avaient du couvain operculé. Quelques semaines plus tard, une des colonies se faisait remarquer par un bourdonnement insolite. Je la visitai et je constatai qu'elle n'avait plus trace de couvain. La reine aurait-elle péri lors de la première visite ? En ce cas, la ruche deviendrait bourdonneuse, car il n'y avait pas encore de mâles à cette saison. Le 12 Avril, voyant que les Abeilles de cette ruche ne récoltaient pas de pollen et que le bourdonnement insolite persistait, je fis une troisième révision : la colonie n'était pas bourdonneuse, elle n'avait aucune sorte de couvain. Examinant alors attentivement chaque rayon l'un après l'autre, je finis par découvrir la vieille reine, âgée de trois ans, se traînant péniblement sur les alvéoles, les ailes étendues. Je la retirai immédiatement, puis je donnai à la ruche un rayon avec larves, pour qu'elle put se former une nouvelle reine. Dès le lendemain, cette colonie était revenue à l'état normal.

6° *Un son spécial* est produit par les jeunes reines la veille et le jour même d'un essaimage ; il en sera question plus loin, en traitant de cet exode.

7° Les *antennes* jouent également un rôle dans les manifestations des sentiments de l'Abeille. La reine paraît ordinairement entourée de plusieurs compagnes, qui la caressent doucement de leurs antennes et se retirent pour lui faire place quand elle se met en mouvement. C'est ce qui a fait dire à Pline : « leur roi a

Digitized by Google

autour de lui des espèces de satellites et de licteurs, gardes assidus de son autorité » (XI, 17, 1). Les ouvrières entre elles se touchent fréquemment par leurs antennes, soit pour se caresser soit pour se faire reconnaître quand elles viennent du dehors. Ces mêmes organes servent peut-être aussi à un autre sens (odorat ou bien ouïe ?) car, ils portent de nombreuses excavations en forme de cupule.

8° *C'est surtout par l'odorat* que les Abeilles se reconnaissent entre elles, chaque ruche ayant une odeur spéciale. Elles distinguent ainsi leurs compagnes et discernent les étrangères qui viennent d'une autre ruche. Il suit de là, que si on veut réunir deux colonies et empêcher des massacres, il faudra leur donner, dès la veille, la même odeur, par exemple, au moyen de naphtaline déposée dans l'une et l'autre ; ou encore en disposant, sur un porte-rayons, alternativement un rayon de l'une et l'autre colonie et de les laisser environ un quart d'heure mêlés de la sorte, pour qu'ils aient eu le temps d'avoir tous une même odeur. On a constaté aussi qu'une Abeille étrangère obtient droit de cité dans une ruche, si elle a été léchée par un des habitants de celle-ci. On peut ainsi amener une ruche orpheline à accepter une reine étrangère, qu'on aura préalablement plongée dans de l'eau sucrée, pour qu'elle soit léchée par les Abeilles.

9° *Une autre faculté* est celle de retrouver l'emplacement exact de leur demeure. Si on déplace tant soit peu la ruche, ne serait-ce que d'un mètre, elles ne la retrouveront plus, mais retourneront à l'ancienne place où elles s'amasseront et périront. On ne peut donc déplacer une ruche qu'à la fin de l'hiver, avant que ses habitants n'aient pris leur premier essor, à moins qu'on ne la transporte à une grande distance, d'au moins 5 ou 6 km. On vient même de constater qu'après avoir transporté des ruches à la distance de 6 km., près de champs de Colza en fleurs, les Abeilles avaient retrouvé le che-

Digitized by Google

min de leur ancien rucher et y retournaient en telle quantité qu'il fallut ramener les ruches. (L'Apic. Als.-Lorr. 1920, p. 86). Il y a cependant une circonstance dans laquelle les Abeilles semblent perdre la notion de l'emplacement de leur ancienne demeure, c'est après un essaimage ; elles adoptent alors la nouvelle demeure et ne retournent plus à l'ancienne, à condition toutefois que la reine soit avec elles ; si celle-ci leur fait défaut, elles abandonnent la nouvelle demeure et retournent toutes à l'ancienne.

2° *Travaux à l'intérieur de la ruche.*

Virgile résume les travaux de l'Abeille en ces mots : « Chez elle, les sujets unissent leur fortune, les enfants sont communs, les richesses communes. Elle bâtit des murs, obéit à des lois et prévoit, aux temps chauds, les besoins des temps froids. L'une pétrit les fondements de ses murs réguliers... l'autre élève la progéniture, espoir de la nation ; celles-ci tour à tour vont observer les cieux ; celles-là font sentinelle et veillent à la porte ; d'autres livrent la guerre aux ennemis et éloignent des provisions l'ignoble bande des faux-bourdons », (v. 153-169) (1).

I. *Travaux de construction.* — Les *matériaux* employés pour la construction sont la cire et la propolis. Celle-ci est employée à fixer les rayons. La cire est la matière première des rayons. Elle n'est pas, comme le croyaient les Anciens (Aristote l. c. IX, 4017), du pollen élaboré par la digestion, mais plutôt une sécrétion formée aux dépens du miel. Réaumur, qui a vu l'Abeille pétrir de la cire avec ses mandibules, croyait encore qu'elle lui était fournie par l'œsophage en suite d'un dégorgement et conjecturait qu'elle était due à l'élaboration du pollen dans l'estomac. Le 22 Août 1768, un observateur de Lusace écrivait au natura-

(1) Delille a traduit à tort *fucus* par *Frelon*.

Digitized by Google

liste Bonnet : « On a observé à Lusace, que les Abeilles effluent la cire par les anneaux dont leur abdomen est formé... On apercevra, pour peu qu'on allonge son corps, que la cire dont elle est chargée, se trouve sous ses anneaux en forme d'écailles ». Environ 20 ans plus tard, un Anglais, John Hunter, découvrit de son côté le réservoir de la cire sous les arceaux ventraux de l'abdomen, mais il supposait les lames de cire transsudées du corps lui-même de l'Abeille. Fr. Huber compléta ces observations en découvrant que la cire est due, non à l'élaboration du pollen, mais aux dépens du miel qui excite à sa sécrétion. On sait aujourd'hui qu'elle est sécrétée par des glandes spéciales, situées une de chaque côté sous les arceaux ventraux 2 à 5. Ces glandes se développent peu à peu dans la jeune Abeille et après deux ou trois semaines elles s'atrophient de nouveau graduellement. Les ouvrières qui sécrètent et forment la cire sont donc les jeunes Abeilles. Elles ne forment pas une caste à part, comme l'a cru Fr. Huber, mais elles sont toutes, à tour de rôle, d'abord nourrices, puis cirières et architectes. Selon Fr. Huber, les unes, qu'il nomme cirières, auraient seules la faculté de convertir le miel en cire ; les autres, nommées nourrices, plus petites et plus faibles, iraient à la récolte du pollen, formeraient la bouillie pour les larves et posséderaient seules l'art de sculpter les cellules, dont les cirières ont fourni les matériaux. D'autre part, Virgile et Pline ont cru que les vieilles bâtissaient et que les jeunes s'occupaient des travaux extérieurs.

Quant à *la forme* de ses constructions, on peut dire de notre Abeille qu'elle occupe, comme architecte, le premier rang parmi tous les Insectes sociaux. Ceux-ci se rapportent aux Apides, aux Vespides et aux Formicides, tous trois de l'ordre des Hyménoptères, et enfin aux Termites, de l'ordre des Névroptères. Parmi ces quatre familles, la première seule récolte du miel, du

Digitized by Google

pollen et de la propolis, et, sauf les Abeilles solitaires, forme des cellules en cire. Les Apides sociaux comprennent d'abord le groupe des Bourdons ; ceux-ci récoltent le miel dans des cellules ovoïdales ou cylindriques à base hémisphérique, pour lesquels Fabre a employé le nom de pots à miel. Le deuxième groupe est celui des Méliponines, avec les genres *Melipona* et *Trigona*, habitant exclusivement les régions chaudes du nouveau continent, l'Afrique tropicale et quelques îles de l'Archipel indien. Seuls entre tous les Apides formant des nids, ils sont dépourvus d'aiguillon. Leurs nids, situés dans les creux des arbres ou fixés à une branche à l'air libre, ont extérieurement une certaine ressemblance avec les nids des Guêpes ; comme ces derniers, ils sont ovoïdaux, entourés d'une enveloppe faite avec du bois malaxé, et consistent en une série de gâteaux en cire superposés, disposés horizontalement, n'offrant des cellules que sur le côté inférieur, celles-ci sont destinées au couvain. Sur les côtés de ces gâteaux, ou chez certaines espèces, dans la partie inférieure du nid, qui est dépourvue de rayons à couvain, les Apides construisent, pour conserver leur miel, des récipients ovoïdaux, d'une dimension parfois dix fois supérieure à celle des alvéoles à couvain, selon Blanchard. Doflein a décrit et représenté un nid long d'environ un mètre. Ces insectes ne ménagent donc pas la matière première, car leurs amphores à miel en emploient une très grande quantité et d'autre part, les gâteaux, n'offrant des cellules que sur un côté, il en faut une quantité deux fois plus grande que s'ils en portaient sur les deux côtés. Dans le groupe des Abeilles proprement dites, nous trouvons au contraire le principe de l'économie de la matière et de l'espace réalisé de trois façons différentes. Tout d'abord les rayons, qui sont perpendiculaires, sont couverts de cellules sur les deux côtés. L'*Apis dorsata* L. des Indes Orientales forme un rayon unique, suspendu à une branche d'arbre. Notre *Apis*

Digitized by Google

mellifica L. construit au contraire, en commençant par le haut de sa demeure, de nombreux rayons perpendiculaires et parallèles. Elle emploie, pour la construction des cellules, la forme cylindrique et la forme hexagonale. La première a lieu pour les cellules à reine, dont Pline écrit : « Dans le bas des rayons, elles construisent pour leurs chefs futurs, des palais spacieux, magnifiques, séparés, surmontés d'une espèce de dôme (l'opercule). » (XI, 12, 1). Aristote écrit de ces loges « qu'elles pendent à 6 ou 7 séparées, au bas des rayons. » Elles peuvent se trouver sur n'importe quelle partie d'un rayon mais de préférence en bas, ou sur les côtés, où elles seront mieux cachées, elles sont beaucoup plus grandes que les autres, isolées, dirigées par en bas, ayant aussi leur ouverture en bas, où se trouvera aussi la tête de la nymphe. Les alvéoles des mâles et des ouvrières, jamais isolées, sont toujours hexagonales, ce qui a fait dire à Pline : « Chaque patte de l'Abeille y a fait son côté. » (XI, 12, 1). Elles sont dirigées presque horizontalement, avec une légère inclinaison vers le haut, pour que, si elles doivent contenir du miel, celui-ci ne se répande pas. Celles qui sont destinées au couvain mâle sont plus grandes que les autres. Leur forme hexagonale est la solution du problème : construire sur un espace donné, le plus grand nombre possible de cellules adaptées à la forme subcylindrique de la larve, en dépensant le moins possible de matière. Cela est déjà une merveille (1). Mais ces mêmes cellules nous offrent encore une autre merveille plus admirable. Le fond de chaque cellule ne présente pas une surface plane ; pour être adapté aux exigences du jeune couvain, il est creusé en pyramide. Il semblerait alors que, la cellule ayant la forme d'un prisme hexagonal, la pyramide qui en forme la base, doit

(1) Voir le travail de N. Ludwig : *Der Zellenbau der Honigbiene* (Natur und Offenbarung, 1896, p. 598 et suiv.)

Digitized by Google

être constituée par six surfaces triangulaires, correspondantes aux six parois latérales du prisme, comme nous le voyons pour les cristaux de quartz. Mais non, elle ne comprend que trois surfaces rhomboïdales et nous allons en voir la raison. Selon Albert-le-Grand, « chaque maison d'un rayon a deux entrées, l'une d'un côté, l'autre sur le côté opposé..., chacune ressemble ainsi à deux vases hexagonaux ayant leurs bases réunies..., chacune a donc deux bases. » (VIII, 3). S'il en était ainsi, les deux prismes se toucheraient par leur pointe ; il y aurait alors entre eux de l'espace et de la cire gaspillés. L'Abeille agit tout autrement : elle ménage l'espace et la cire en ne faisant qu'une base unique. Comment est-ce possible ? me dira-t-on. Enfoncez une épingle dans la cellule et traversez le sommet de la pyramide formant base, c'est-à-dire, l'endroit où l'œuf sera déposé, vous atteindrez non pas le fond d'une cellule opposée, mais l'arête formée par la réunion de trois parois qui appartiennent à autant de cellules différentes. Enfoncez ensuite l'épingle successivement dans chacune des trois surfaces rhomboïdales de la pyramide, vous aboutirez chaque fois à une cellule différente de la surface opposée. En d'autres termes, les trois rhombes de la pyramide constituant le fond d'une cellule, forment chacun un des rhombes de la base de trois cellules opposées ; il n'y a de la sorte qu'une base unique servant pour les deux côtés et il n'y a pas d'espace libre entre les pyramides opposées. Le principe de l'économie d'espace et de matière est donc réalisé pour la troisième fois.

Ces cellules hexagonales *servent* indifféremment au couvain, au miel ou au pollen. Selon Doflein (p. 718), les Abeilles mettraient le miel en avant de la ruche et le pollen en arrière. C'est exactement le contraire qui a lieu. Le pollen, moins précieux et moins facile à transporter, est en avant, sur le premier ou les premiers rayons. La provision de miel, comme les Anciens

Digitized by Google

l'ont déjà remarqué, est mise à l'abri des voleurs et remplit les derniers rayons de la ruche, ou, dans un panier, le haut des rayons, donc éloignée de l'entrée le plus possible. Il est à remarquer toutefois que sur les rayons de couvain, on trouvera ordinairement aussi du pollen et du miel en petite quantité, pour les besoins immédiats de la progéniture. Les cellules de pollen y forment, au printemps, comme une couronne autour de la partie centrale du rayon contenant le couvain ; cette couronne est elle-même circonscrite par un cercle de cellules à miel ; le gâteau qui précède le premier rayon à couvain, porte un peu de pollen au centre, en arrière ; celui qui suit le dernier rayon à couvain a, au contraire, sur le devant de sa partie centrale, un peu de pollen, et le miel en arrière.

2° *Elevage du couvain.* — Au sujet de la *génération* des Abeilles, Aristote a d'abord hésité. Dans son *Histoire des Animaux*, l. IX chap. 21, n° 1, il se contente d'exposer les diverses théories ayant cours de son temps. « Certains, dit-il, affirment que les œufs des faux-bourdons sont recueillis sur les plantes, mais que les ouvrières sont engendrées par les rois, qu'à cause de cela ils appellent les mères. Ils disent en effet que les faux-bourdons se forment dans les ruches, lors même que le roi manque, mais que les ouvrières ne s'y forment pas quand il n'y a pas de roi. D'autres prétendent que les faux-bourdons sont les mâles et les ouvrières les femelles fécondées par ces mâles. » Plus tard, Aristote est à même de se prononcer sur la génération des Abeilles et il sait que les faux-bourdons sont engendrés eux aussi. Dans son travail : *Sur la Génération des Animaux*, livre III, chap. X, 22-28, il écrit : « Il se fait donc que les rois des Abeilles engendrent d'autres rois et des ouvrières ; celles-ci engendrent des faux-bourdons, mais sont incapables de produire d'autres ouvrières ; les faux-bourdons enfin sont engendrés, mais ne peuvent rien engendrer ; la génération

Digitized by Google

des Abeilles se termine ainsi au 3e échelon. » C'est donc bien à tort qu'on attribue à des auteurs du 18e et du 19e siècle, à savoir à Riem et à Fr. Huber, une découverte qui revient à Aristote, d'après laquelle les ouvrières peuvent, en certains cas, produire des faux-bourdons. L'observation faite par Aristote est exacte, mais incomplète : il ignorait que les faux-bourdons sont produits normalement par la reine et qu'ils ne sont engendrés par les ouvrières que dans les ruches orphelines. Il fait ensuite, au sujet des ouvrières qui chassent les faux-bourdons à l'automne, une réflexion assez originale : « Il convient, dit-il, que les ouvrières permettent aux rois, c'est-à-dire, à leurs parents, de se dispenser de travailler, mais qu'elles châtient les faux-bourdons, qui sont leurs fils, car il est de toute justice qu'on châtie des enfants qui s'adonnent au désœuvrement. » (52-54). Les auteurs latins, contre leur habitude, ont refusé de suivre Aristote au sujet de la génération des Abeilles. Virgile écrit : « L'hymen est inconnu de la pudique Abeille... elle adopte des vers éclos du sein des fleurs. » (v. 197). Selon Pline, la question est très controversée entre les savants. Les uns, n'ayant jamais vu les Abeilles s'accoupler, admettent que leurs œufs se forment dans les fleurs ; les autres pensent que le roi est le seul mâle et que les ouvrières sont les femelles. (XI, 16, 1). Comment les Anciens ont-ils pu arriver à admettre que les œufs de ces Insectes se formaient dans les plantes ? Peut-être auront-ils fait l'observation, dont nous parlerons plus bas, d'une Abeille parcourant un rayon, en portant un œuf entre ses mandibules. Peut-être aussi croyaient-ils, comme au moyen-âge, à la théorie qui admettait, dans les plantes, une âme végétative et sensitive, chargée d'y produire les larves des Insectes renfermées dans les galles.

La jeune reine quitte la ruche, ordinairement le lendemain de l'essaimage, pour la fécondation, qui comme

Digitized by Google

l'a découvert Fr. Huber, a lieu au haut des airs ; elle se mettra à pondre trois ou quatre jours plus tard. Cette fécondation n'a lieu qu'une seule fois et elle suffit pour toute la durée de la vie de la reine, grâce à un *receptaculum seminis*, que celle-ci possède dans son appareil sexuel. Quand elle pond, elle peut à volonté unir aux œufs des spermatozoons de ce réceptacle ou bien émettre les œufs sans spermatozoons (1) ; dans le premier cas, les œufs seront fécondés et produiront des ouvrières ou des reines, dans le second cas ils ne seront pas fécondés et produiront des mâles. On admet que les cellules à ouvrières, étant plus étroites que celles à mâles, agissent sur l'abdomen de la reine et provoquent ainsi l'adaptation des spermatozoons aux œufs. Au bout de trois ans, la reine ne pond plus que faiblement et finalement, son réceptacle étant épuisé, elle ne pondra plus que des œufs infécondés. La ruche est alors dite bourdonneuse, parce qu'il ne s'y forme plus que des faux-bourdons. La même chose a lieu si une jeune reine n'a pas été fécondée. Selon Doflein, p. 722, celle-ci ne sortirait qu'une seule fois ; si elle rentre alors sans avoir été fécondée, elle n'essaierait plus une seconde tentative. Tel n'est pas le cas ; elle peut sortir à différentes reprises, pendant une période d'environ vingt jours ; une fois ce temps passé, elle ne sort plus et, si elle n'a pas été fécondée, les œufs qu'elle pondra ne produiront que des mâles. Une ruche peut encore devenir bourdonneuse par le fait des ouvrières. Si elle est orpheline et dépourvue de couvain, les ouvrières nourriront, avec de la pâtée royale, quelques-unes d'entre elles et celles-ci pondront des œufs non fécondés ne produisant que des mâles. En cet état, les ouvrières élèvent parfois une loge royale autour d'un œuf non fécondé, ou même sur une cellule renfermant du pollen.

(1) La théorie admettant que les œufs qui produiront des mâles, sont aussi fécondés, a été réfutée définitivement par le professeur Weismann.

Digitized by Google

Selon Fr. Huber, cette faculté de pondre ne serait pas accordée à n'importe quelle ouvrière, mais seulement à celles qui, à l'état larvaire, se sont trouvées à côté d'une cellule royale et ont reçu quelques parcelles de la pâtée royale, tombées de cette cellule. Il est facile de prouver l'inexactitude de cette assertion. Une ruche peut devenir bourdonneuse, lors même qu'elle n'a pas eu de cellule royale dans le courant de l'année ; les pondeuses n'ont donc pas pu recevoir les déchets de la pâtée royale Cela est notamment le cas pour une ruche devenant bourdonneuse au printemps.

L'œuf est déposé par la reine au sommet de la pyramide qui forme la base de la cellule. Il arrive parfois qu'ayant l'abdomen trop chargé, elle laisse tomber plusieurs œufs dans une même cellule. En ce cas, les ouvrières retirent les œufs qui sont surnuméraires et les portent entre leurs mandibules dans des cellules vides. Elles font même parfois cette translation, quand il n'y a qu'un œuf dans l'alvéole. Je l'ai constaté dans les circonstances suivantes. Une ruche était orpheline et sans couvain. Je lui donnai un rayon muni d'œufs et je le mis en arrière de tous les autres, afin de suivre plus facilement le développement des nouvelles reines. Examinant ce rayon au bout de quelques jours, je constatai que les Abeilles n'y avaient pas construit de cellules royales. Je retirai alors les précédents et je pus voir, sur plusieurs d'entre eux, une cellule royale renfermant une jeune larve. Les ouvrières avaient donc transporté quelques œufs du dernier rayon plus en avant, au centre de la ruche, sans doute afin de mieux assurer le développement des nouvelles reines et de ne pas les laisser exposées à ma curiosité. J'ai même des raisons de croire que la reine ne pond pas dans les cellules royales qui doivent lui demeurer cachées, mais que les ouvrières y transportent un œuf, retiré d'une cellule ordinaire.

Au printemps ou à la fin de l'hiver, le nid à couvain

Digitized by Google

offre une disposition particulière, destinée à y maintenir la chaleur. La reine pond le premier œuf sur le milieu d'un rayon situé au centre de la ruche ou peu en avant, les suivants dans les cellules formant cercle autour de la première ; quand ce cercle s'est suffisamment agrandi, la reine pond sur la partie correspondante du rayon précédent et du suivant, et ainsi de suite, de telle façon que le cercle à couvain du rayon médian offre le plus grand diamètre ; celui du premier et du dernier rayon à couvain ayant le plus petit diamètre. Le nid tout entier a donc alors une forme sphérique ou ovoïdale. Gerstung (*Der Bien und seine Zucht*, 4e édit. 1910 p. 139-158) et ses partisans accordent la plus grande importance à cette disposition, qu'ils appellent la loi fondamentale du développement du nid à couvain.

Les premiers états de l'Abeille ont reçu le nom de couvain, parce qu'ils doivent être en quelque sorte couvés pour qu'ils puissent se développer. En d'autres termes, les Abeilles couvrent en masse les alvéoles dans lesquelles se trouve leur jeune progéniture, afin d'y entretenir la chaleur nécessaire. C'est ce qui a fait dire à Aristote (IX, 22,6) et à Pline (XI, 16,2) qu'elles couvent à la manière des oiseaux. Réaumur écrit au contraire : « Ce qui doit parfaitement désabuser de l'idée qu'on a eue de faire couver les Abeilles, c'est qu'on peut observer que les cellules à œufs sont souvent les plus abandonnées ; les œufs ne demandent pour éclore que la chaleur répandue dans la ruche. » Doflein de son côté, écrit (p. 723) : « On peut voir souvent les Abeilles couvrir en grand nombre les cellules à couvain operculé et s'y tenir toutes tranquilles. Les apiculteurs ont cru pouvoir conclure de là qu'elles couvent leur progéniture. Or c'est bien tout le contraire : elles sont attirées sur ces cellules par la chaleur produite par les larves qui y sont renfermées. » En ce point, les apiculteurs ne se sont pas trompés, mais bien Doflein et

Digitized by Google

Réaumur. L'observation faite par Réaumur s'explique d'une toute autre façon. En été, quand il fait bien chaud et que la plupart des ouvrières sont occupées à butiner au dehors, il ne restera guère que les nourrices au logis et les œufs n'auront pas besoin d'être couvés pendant le jour. Mais si on examine les rayons à couvain au premier printemps, alors qu'il fait peu chaud au dehors, ou encore par un temps frais en été, on verra que les Abeilles couvrent les cellules à œufs, à larves et à nymphes, en y formant une couche épaisse, pendant que les rayons de miel situés en arrière ne portent que peu d'Abeilles ; c'est même à ce signe que l'apiculteur, faisant la révision au printemps, reconnaît la présence du couvain et il est obligé de donner une bouffée de tabac à cet amas d'Insectes, s'il veut les disperser pour un moment et mettre à nu une portion du rayon, afin de s'assurer de l'état du couvain. Quant à l'assertion de Dotlein, elle est réfutée d'abord par le fait que les Abeilles couvrent non seulement le couvain operculé, mais aussi les cellules ne renfermant que des œufs, qui ne dégagent donc pas de chaleur ; ensuite par l'expérience suivante, connue de tout apiculteur. Pour renforcer une ruche faible, au printemps, on lui donne parfois un rayon avec couvain operculé, retiré d'une colonie populeuse. Si le temps se met au froid, les Abeilles de cette ruche faible remonteront vers la partie supérieure de leur demeure, la partie inférieure du rayon, avec couvain operculé, sera abandonnée et les larves ou nymphes y périront, faute de chaleur.

Les ouvrières peuvent à volonté faire d'un œuf fécondé, ou même d'une jeune larve, une reine ou une ouvrière. Il suffit pour cela que la larve en question reçoive une nourriture spéciale, épaisse, blanche, nommée pâtée royale. Cette découverte est due à Schirac. Selon Doflein (p. 722) les œufs seuls peuvent être choisis pour former une reine et encore faut-il

Digitized by Google

qu'au préalable la cellule ait été changée en une loge royale. L'un et l'autre est inexact : une larve d'ouvrière peut devenir reine pourvu qu'elle n'ait pas dépassé le 6e jour d'âge (le 3e depuis sa sortie de l'œuf) ; elle est choisie et nourrie avec la pâtée royale avant que la cellule n'ait été transformée ; les apiculteurs choisissent parfois eux-mêmes une cellule renfermant un œuf ou une larve et y introduisent un peu de la nourriture des reines, extraite d'une loge royale ; cette cellule sera alors transformée par les nourrices et il en sortira plus tard une reine. Quand les Abeilles sont pressées, ce qui est le cas pour les ruches orphelines, et qu'on leur donne un rayon qui renferme des œufs et des larves, elles choisissent toujours des larves pour s'en faire des reines, et de préférence une larve âgée de 5 ou 6 jours.

La larve éclot le 4e jour ; la cellule contenant la larve sera operculée le 9e jour ; l'Abeille sort de la cellule le 16e jour, s'il s'agit d'une reine, le 22e pour l'ouvrière et le 25e pour le mâle. C'est donc l'inverse de ce que nous avons constaté pour la durée de leur existence. Diverses causes peuvent amener un retard de quelques jours. Après son éclosion la jeune Abeille devra passer un certain temps à l'intérieur de la ruche ; la jeune reine en sortira le 5e jour, l'ouvrière et le mâle seulement le 14e ; d'après Gerstung les ouvrières n'iraient butiner qu'après 3 semaines. Dans l'intervalle, elles s'occupent des travaux de l'intérieur. Quand elles sortent pour la première fois, elles voltigent en grand nombre devant la ruche, comme au prélude d'un essaimage ; elles apprennent ainsi à connaître l'emplacement de leur demeure.

3e Essaimage. La principale *cause* des essaimages est la surabondance de population dans une ruche et par suite le manque de place. Aristote (IX, 22, 3) et Pline (XI, 18, 3) ont remarqué justement que par un temps pluvieux les essaims se multiplient davantage, tandis que par un temps sec les Abeilles travaillent plus à la récolte

Digitized by Google

du miel et font moins de couvain. Une autre cause est l'âge avancé de la reine. Une colonie n'essaime pas quand la reine est de l'année, rarement si elle est de l'année précédente.

Les cellules à reine, formées par les ouvrières, sont ordinairement nombreuses, souvent au-delà d'une douzaine. Aristote a déjà remarqué qu'un rayon seul en porte six ou sept. Doflein (p. 721) dit au contraire qu'elles sont seulement au nombre de deux ou trois, au maximum de six. Pour ma part, je n'ai jamais observé qu'une ruche, ayant essaimé, eut seulement deux ou trois cellules à reine. Une autre particularité intéressante est que les larves des loges royales sont d'âge différent ; on en comprend aisément le motif. Le jour où la plus ancienne de ces cellules aura été operculée, donc le 9e jour, l'essaim se formera et quittera la ruche, si le temps le permet. Ici encore Dotlein a fait erreur, en écrivant que l'essaim part avec la vieille reine, quand les jeunes reines ont déjà quitté leur enveloppe nymphale et se mettent à chanter. En réalité, l'essaim part quand l'aînée des larves royales n'est même pas encore transformée en nymphe. Dix à douze jours plus tard, la première éclose parmi les jeunes reines parcourra les rayons avec une agitation fiévreuse ; elle constate la présence de rivales ; de temps à autre, elle semble vouloir les provoquer au combat ; à cet effet, elle s'arrête, abaisse et relève alternativement le thorax, en faisant entendre un son qui peut se rendre par tû-tû-tû-tûth ; on dit alors qu'elle chante. A ce son, d'autres reines déjà formées, mais retenues dans leurs alvéoles par les ouvrières, qui veulent empêcher un conflit, répondent à la provocation par une sorte de coassement, rappelant celui de la grenouille ou mieux encore celui du canard. Ce phénomène a lieu la veille et le matin du nouvel essaimage. Quand ce second essaim est parti avec la chanteuse, les Abeilles mettent en liberté une autre reine, et le même phénomène recommencera,

Digitized by Google

pour aboutir, le lendemain ou le surlendemain, à un troisième essaim ; et ainsi de suite, jusqu'à épuisement de la ruche. Parfois les gardiennes des loges royales se voient sollicitées par deux instincts opposés, l'un qui les retient à leur poste, l'autre qui les convie à prendre part aux enivrements de la fête ; si ce dernier l'emporte, elles abandonnent leur poste et se mêlent à leurs compagnes exaltées et délirantes ; les captives en profitent pour s'échapper de leurs alcôves et on trouvera ainsi dans l'essaim plusieurs reines dont une seule sera acceptée.

Considérons maintenant comment se forme cet exode. Quand les Abeilles veulent essaimer, elles commencent d'abord par un prélude : beaucoup d'entre elles voltigent devant la ruche, le regard tourné vers elle, s'élevant et s'abaissant successivement, exécutant ainsi une sorte de danse folle ; parmi les butineuses, revenant des champs, leurs corbeilles remplies de pollen, plusieurs oublient leur fatigue et participent à la danse, sans même se décharger de leurs fardeaux. Peu à peu l'agitation du dehors se communique à l'intérieur de la ruche, où, à un moment donné, les ouvrières se jettent sur les cellules à miel, se gorgent de nectar, afin d'avoir des provisions pour deux ou trois jours — car il faut tout prévoir — puis elles se précipitent en foule vers la porte devenue trop étroite, elles s'entraînent l'une l'autre, se roulent même les unes sur les autres à la sortie de leur demeure. La reine est obligée de suivre le mouvement, qu'elle le veuille ou non ; elle est emportée par le flot. S'il s'agit d'un premier essaim, la vieille reine se résigne généralement à contre-cœur à quitter la ruche, mais elle est entraînée par la masse ; j'en ai vu une qui se cramponnait après le plateau de bois, jusqu'à ce que le flot qui la suivait, lui eût fait lâcher prise. Selon Doflein (p. 721) et d'autres, les Abeilles ne se poseraient que quand la reine a choisi un emplacement ; toutes vien-

Digitized by Google

draient alors faire grappe autour d'elle. Mais il n'en est rien, on ne lui laisse même pas le choix de l'emplacement. La nuée d'Abeilles se condense peu à peu, ordinairement autour d'une branche d'arbre, puis les Insectes s'y posent sur un rameau et petit à petit ils y forment grappe. La reine y arrive parfois avec les dernières. D'autres fois, elle n'y arrive pas du tout, ce qui est le cas quand elle a réussi à rester dans la ruche, ou bien quand elle est tombée à terre, soit parce qu'elle a l'abdomen trop chargé d'œufs, soit parce que l'apiculteur lui avait antérieurement coupé une aile. Pline a écrit (XI, 17, 2) : « Coupe une aile au roi et l'essaim ne part pas. » Virgile (v. 103) et Columelle ont dit la même chose. En réalité, l'essaim part, lors même qu'on a coupé une aile à la reine ; mais comme celle-ci tombe alors à terre, à sa sortie de la ruche, l'essaim ne demeure en grappe que pendant un court espace de temps et il rentrera dans la ruche. J'ai employé ce procédé à différentes reprises pour éliminer une reine âgée de trois ans, sans occasionner une longue interruption dans le développement du couvain. Il arrive même parfois que l'essaim, ayant perdu sa reine pendant l'exode, se laisse secouer dans une corbeille et mettre dans une nouvelle habitation ; alors seulement, au bout d'une dizaine de minutes, il constatera l'absence de la reine et retournera à l'ancienne ruche.

Comment se fait-il que les Abeilles ne piquent généralement pas, quand elles essaiment et que l'essaim se laisse secouer, jeter et manier à volonté ? On peut l'expliquer d'abord par le fait qu'une Abeille, gorgée de miel, même en temps normal, ne pique pas facilement, sans doute parce qu'elle ne le peut guère ; ensuite par l'espèce d'enivrement qui s'empare d'elles lors d'un essaimage. J'ai vu un seul cas, où un essaim avec reine non fécondée, s'est montré récalcitrant et n'a pas ménagé les coups de dard ; je soupçonne qu'il avait quitté

Digitized by Google

trop précipitamment son logis, sans avoir eu le temps de se munir de provisions.

Quand un essaim en grappe est abandonné à lui-même, il demeure ordinairement à la même place jusqu'au lendemain matin. Dans l'intervalle, quelques Abeilles s'en détachent, vont chercher un endroit propice et toute la colonie s'y rend. Parfois cela a lieu quelques jours avant l'essaimage. Je remarquai un jour qu'une poignée d'Abeilles s'agitaient sur le plateau d'une ruche fermée et contenant quelques vieux rayons noircis par l'âge et détériorés par les teignes ; elles voulaient absolument forcer l'entrée de la ruche, pour y pénétrer. Pensant que c'étaient des pillardes, attirées par l'odeur de la cire, je leur ouvris le guichet de la porte, m'attendant à les voir sortir bientôt confuses et désabusées. Quel ne fut pas mon étonnement, quand je vis bientôt l'une ou l'autre sortir de la demeure, en trainant péniblement une portion de toile filée par les teignes, puis rentrer immédiatement, après s'être débarrassée de son fardeau ! Elles nettoyaient l'intérieur. Le lendemain mon étonnement fut encore plus grand, quand je vis cette ruche habitée par un bel essaim, venu je ne sais d'où. Les premières Abeilles étaient donc venues préparer le logement. Une autre fois, j'avais remarqué le même phénomène. Je me mis cette fois en observation le lendemain. Vers 10 heures, une nuée d'Abeilles descendit obliquement des airs, et commença à pénétrer dans la ruche vide. Croyant bien faire, je voulus ouvrir plus au large le guichet de la porte de cette ruche, afin d'en élargir l'entrée, mais en agissant ainsi, j'interrompis le flot des Abeilles et les nouvelles arrivées se jetèrent sur la ruche voisine, qui était habitée, et tout le reste de l'essaim suivit. Pour comble de malheur, les premières arrivées, qui avaient pénétré dans la demeure vide, n'avaient pas la reine avec elles ; après peu de temps, elles sortirent et se joignirent aux voisines. Un grand carnage en fut le

Digitized by Google

résultat ; toute la colonie, y compris la reine, y périt. Je ramassai les mortes et je constatai qu'elles étaient plus de 10.000.

L'endroit où les essaims s'établissent en liberté, est presque toujours un creux d'arbre, du moins dans nos pays. En Palestine, c'est plutôt dans les creux des rochers qu'on les trouve, d'après les textes de la Bible et d'après le rapport de Tristram (*The Land of Israël* p. 86-87). Ce dernier écrit : « Les innombrables fissures et les fentes des rochers calcaires qui flanquent partout les vallées, offrent un asile sûr aux essaims et beaucoup de Bédouins, particulièrement dans le désert de Juda, gagnent leur vie en faisant la chasse aux Abeilles et en allant vendre à Jérusalem des jarres de miel sauvage. » Pour ma part, je puis citer le cas suivant, que j'ai observé à la maison de campagne du Grand-Séminaire de Metz, il y a quarante ans et plus. Un essaim avait établi son domicile à l'intérieur d'une grande statue en carton-pierre, représentant St-Joseph et posée sur un socle de pierre, assez élevé. Une fente, qui s'était produite sur un des côtés de la statue, servait de porte aux Insectes, et chaque mercredi de la belle saison nous admirions l'activité de ces bestioles ainsi nichées « dans la poche de St-Joseph ». Citons, pour terminer, deux cas extraordinaires. L'un est relaté dans la Bible et forme un épisode de l'histoire de Samson. Un essaim s'était établi dans le squelette d'un lion, peu de temps semble-t-il après la mort de ce dernier, mais l'intervalle aura suffi pour que les chairs du cadavre aient été dévorées et le squelette entièrement desséché. Le second est rapporté par Hérodote (V. 114) dans les termes suivants : « Les habitants d'Amathonte suspendirent la tête d'Onésilas au-dessus d'une des portes de la ville. Avec le temps, cette tête étant devenue vide, un essaim d'Abeilles s'y logea et y forma des gâteaux de miel. »

4° *Maintien de la propreté.* L'Abeille se garde bien

Digitized by Google

de salir sa demeure ; elle se débarrasse de ses excréments au dehors, pendant son vol. Elle agit de la sorte, même pendant les longs mois de l'hiver et attend la première belle journée pour prendre son essor et s'alléger. Elle veille surtout à la propreté des alvéoles. Avant que le miel ou l'œuf n'y soit déposé, chaque cellule est visitée avec le plus grand soin par une jeune Abeille. S'y trouve-il la moindre impureté, un débris d'enveloppe nymphale, un grain de cire, elle l'éloigne de suite. A cet effet son corps, hérissé de poils rameux, lui tient lieu de brosse ; elle l'enfonce dans la cellule et l'en retire brusquement, entraînant ainsi toute impureté. Elle examine alors de nouveau son alvéole et si les parois n'en sont pas irréprochables, elle recommence la même opération. Les ouvrières éloignent aussi tout ce qui peut encombrer ou salir la ruche. On peut les voir fréquemment, surtout après l'hiver, occupées à traîner péniblement au-dehors les cadavres de leurs compagnes mortes à l'intérieur. Virgile a cru y voir des obsèques pompeuses ; il écrit : « Tantôt leur troupe en deuil, autour de ses murailles, accompagne des morts les tristes funérailles. » (V. 255-256). Il n'y a pas d'autres funérailles, sinon que le cadavre est traîné sur le plateau de bois qui précède la porte ou jeté au delà ; en hiver et au printemps, les Mésanges se chargent de le faire disparaître. Quant à leurs malades, ou aux Abeilles fraichement écloses qui sont mal venues, estropiées ou à ailes avortées, elles subissent le même sort que les mortes : elles aussi sont jetées à la voirie sans miséricorde. C'est, en somme, leur rendre service, car à quoi bon vivre pour souffrir, alors qu'il n'y a pas d'outre tombe pour l'Insecte ? Parfois les Abeilles, même en s'y mettant à plusieurs, ne parviennent pas à éloigner de leur demeure un corps étranger qui y a été introduit. L'instinct les porte en ce cas à envelopper ce corps d'un mélange de propolis et de cire et de le rendre ainsi

Digitized by Google

inoffensif. Lepeletier de St-Fargeau cite les deux cas suivants : « Un escargot s'était introduit dans une ruche. Les Abeilles le piquèrent et il rentra dans sa coquille. Le lendemain il était entièrement couvert d'une couche de cire qui le fixa à la base d'une manière irrévocable ». (L. c. p. 380). « Un rat poursuivi s'était jeté dans une ruche bien peuplée. La ruche ayant été détruite quelques semaines plus tard, on y trouva le corps du rat fixé sur le sol de la ruche, recouvert d'une couche de cire, qui s'étendait un peu autour de lui et qui était assez épaisse. L'enveloppe écartée, ce corps paraissait bien conservé et n'était pas entré en putréfaction. » (p. 381). Il arrive souvent que les Abeilles, manquant de place, construisent des cellules entre les parois de la ruche et les cadres des rayons, et quand on retire ceux-ci, de gros morceaux de cire se détachent de la paroi et tombent sur le plancher de la ruche. Si on les y laisse, on les trouvera plus tard traités de la même façon que les corps étrangers, c'est-à-dire, couverts d'une substance noirâtre, durcie, et les fixant si fortement au plancher, qu'il faut se servir du ciseau pour les en détacher. C'est probablement de la sorte qu'il faut expliquer les barricades en propolis, dont il va être question.

5° *Organisation de la défense.* Un emploi d'une haute importance est celui des sentinelles. Ce sont ordinairement de vieilles Abeilles, aux ailes usées et frangées, au thorax dépouillé de ses poils, donc incapables de butiner au loin ou de remplir les offices de l'intérieur. Elles veillent à la sécurité de la colonie, en attaquant tout intrus, mais surtout les Abeilles étrangères qui essaient de pénétrer dans la ruche, pour y voler le miel. Quand une ruche est très faible en population ou bourdonneuse et découragée, les sentinelles sont moins vigilantes et opposent peu de résistance ; aussi ces ruches finissent-elles habituellement par être victimes des pillardes.

Digitized by Google

Pierre Huber, le fils de l'observateur aveugle François Huber, cite un autre moyen de défense, que les Abeilles emploient parfois, pour se défendre contre le Sphinx-tête-de-mort et contre les pillardes. Je lui laisse la parole : « Nous vîmes que les Abeilles, livrées à elles-mêmes, avaient pourvu à leur propre sûreté. Elles s'étaient barricadées, sans le secours de personne, au moyen d'un mélange de cire et de propolis, dont elles avaient fabriqué un mur épais à l'entrée de leur ruche, percé de quelques ouvertures suffisant pour le passage d'une ou de deux ouvrières... Quelquefois c'était une suite d'arcades croisées, qui laissaient un libre essor aux Abeilles, sans permettre l'introduction de leurs ennemis... Mais ce n'est pas seulement contre le Sphinx qu'elles emploient cette tactique défensive. Les ruches faibles sont parfois attaquées par les Abeilles étrangères... Les assiégées, étant trop peu nombreuses pour repousser l'invasion, ont souvent recours à un procédé analogue... ; elles pratiquent des murs et n'y laissent que d'étroites ouvertures, où une seule Abeille peut passer à la fois... Plus tard, lorsque la récolte est abondante, que leur ruche est excessivement peuplée, les Abeilles démolissent ces portes qu'elles avaient élevées à l'heure du danger et qui gênent maintenant leur impétuosité. Les portes pratiquées en 1804 furent démolies au printemps 1805 ; les Sphinx ne parurent point en 1805 ni en 1806, mais à l'automne 1807, ils se montrèrent en grand nombre. Aussitôt les Abeilles se barricadèrent ». J'ai vu plus d'une fois une ruche attaquée par des pillardes, mais je n'ai jamais constaté que les assiégées eussent recouru à un pareil moyen de défense.

Digitized by Google

3° Repos de l'Abeille

La nuit arrivée, les Abeilles se réunissent sur les gâteaux de cire, les unes sur les autres, couvrant les deux surfaces des rayons, ou bien, si elles sont peu nombreuses, seulement le haut des rayons. C'est aussi de la sorte qu'elles passent l'hiver. Les Anciens croyaient au contraire que chacune se retirait dans une cellule spéciale, pour s'y reposer la nuit. Virgile écrit : « Dans son alcôve enfin chacune se cantonne : plus de bruit, tout ce peuple au sommeil s'abandonne. » (V. 184 et s) Pline dit : « Bien que les faux-bourdons soient plus gros que les Abeilles, leurs logements sont les plus petites cellules. » (XI, 10, 5). Albert le Grand rapporte que les Abeilles construisent d'abord une grande cellule pour leur roi, puis de petites cellules pour leurs mâles, enfin des cellules moyennes, dans lesquelles elles habitent elles-mêmes. Il ajoute encore, mais avec la remarque : « certains disent », que mâles et femelles sont séparés tant que le roi vit et que les premiers occupent plus de cellules que les seconds ; mais après la mort du roi, ils habiteraient pêle-mêle les mêmes cellules, car alors ils n'ont plus à craindre le maître *(eo quod tunc non timent magistrum.)* « l. c. VIII, 3). Cette erreur des Anciens peut peut-être trouver son explication dans le fait suivant. Quand une colonie d'Abeilles périt de faim, les mortes sont généralement enfoncées chacune dans une cellule, la tête en bas, l'extrémité de l'abdomen dépassant à peine l'entrée de la loge. Sans doute que les Insectes, tourmentés par la faim, se mettent à lécher le fond des cellules, pour y trouver un reste de nourriture, et que, n'ayant plus la force de se retirer, la mort les surprend dans cette position. L'erreur des Anciens s'expliquerait donc facilement. Mais à présent, avec les ruches à cadres mobiles, il est facile de constater que les Abeilles n'habitent pas dans les cellules. J'ai donc été très étonné de trouver

Digitized by Google

l'erreur des Anciens encore actuellement enseignée dans la Zoologie de Coupin et Boudret, dans les termes suivants : « La reine se tient presque toujours au centre de la ruche, dans un alvéole spécial, remarquable par sa largeur et sa forme ovoïde. » (p. 323).

Digitized by Google

Digitized by Google

BUREAU

DE

L'ACADÉMIE DE METZ

POUR L'ANNÉE 1919-1920

Président d'honneur :

M. LE PRÉFET DE LA MOSELLE

Président honoraire	M. LAMY
Président titulaire	M. L'ABBÉ THORELLE
Vice-Président	M. DE LA CHAISE
Secrétaire	M. MAUJEAN
Secrétaire-Archiviste	M. WELTER
Trésorier	M. LÉONARD

Agent : M. FLEUR

POUR L'ANNÉE 1920-1921

Président honoraire	M. LABBÉ THORELLE
Président titulaire	M. DE LA CHAISE
Vice-Président	M. HUBER
Secrétaire	M. MAUJEAN
Secrétaire-Archiviste	M. WELTER
Trésorier	M. LEONARD

Envoyer toutes lettres, demandes ou communications concernant l'Académie, au siège de la Société, 25, rue Dupont-des-Loges, Metz (Moselle).

Digitized by Google

Digitized by Google

APPENDICE

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLEAU

DES

MEMBRES DE L'ACADÉMIE

Digitized by Google

Digitized by Google

LISTE

DES

MEMBRES DU BUREAU DE L'ACADÉMIE

DEPUIS 1819 JUSQU'A 1921

L'astérisque indique les membres vivants

Années —	*Présidents :* MM.	*Secrétaires :* MM.	*Secr.-Arch.:* MM.	*Trésoriers :* MM.
1819 20	De Sarrazin	Herpin	..	Saincère
1820-21	Gorcy	id.	..	id.
1821-22	Bergery (1)	id.	..	Chaumas
1822-23	Thiel	id.	..	Anspach
1823 24	Poncelet	Devilly	..	Dosquet
1824-25	Sérullas (2)	id.	Thiel	Cailly
1825-26	Bergery	id.	Renault	Anspach
1826-27	Renault	Bergery	Bardin	Woisard
1827-28	Dosquet	id.	Munier	Chambille
1828-29	Bardin	id.	id.	id.
1829-30	Bon Marchant	id.	id.	id.
1830-31	Chaumas	Dosquet	Renault	Didion
1831 32	Bergery (3)	id.	id.	Bardin
1832-33	Gosselin	id.	id.	Munier
1833-34	Bergery (4)	Lasaulce	Simon V.	Le Masson
1834-35	Le Masson (1)	De Saulcy F.	id.	Marchal
1835-36	Bergère (1)	Gosselin	id.	id.
1836 37	Faivre	Macherez	id.	Munier
1837-38	Le Masson (2)	Gosselin	id.	id.
1838-39	Didion	Desains	id.	id.
1839-40	Culmann (1)	Bégin	id.	id.
1840 41	Lucy	La Bastide	id.	id.
1841 42	Mézières	id.	id.	id.
1842-43	Culmann (2)	Livet	id	id.
1843 44	Malherbe (1)	id.	id.	id.
1844 45	Bergère (2)	De St-Vincent	N.	id.
1845-46	Simon V. (1)	Blanc	Clercx	id.
1846-47	Michel E. (1)	Robert	id.	id.
1847-48	Malherbe (2)	Prost Aug.	id.	id.
1848 49	Michel E. (2)	Boulangé	id.	id.
1849-50	Malherbe (3)	Faivre	id.	id.
1850 51	Emy	De Saulcy E.	id.	id.
1851-52	Langlois	Jacquot E	id.	id.
1852 53	Simon V. (2)	Grellois	id.	id.

Digitized by Google

Années —	*Présidents :* MM.	*Secrétaires :* MM.	*Secr.-Arch.:* MM.	*Trésoriers :* MM.
1853 54	Malherbe (4)	Grellois	Clercx	Munier
1854 55	De Saulcy E. (1)	DeChastellux	id.	id.
1855-56	Jacquot E.	Vincenot	id.	Chabert
1856-57	Woirhaye	id.	id.	id.
1857-58	Susane	Du Colombier	id.	id.
1858 59	Salmon	De Bouteiller	id.	id.
1859-60	Scoutetten	id.	id.	id.
1860-61	Gl Didion	id.	id.	id.
1861-62	Leclerc	Bouchotte	id.	id.
1862-63	Mézières (2)	id.	id.	id.
1863-64	De Gérando	id.	id.	id.
1864-65	De Puymaigre	Michel E.	id.	id.
1865-66	De Bouteiller	Thilloy J.	Marcus	id.
1866-67	Raillard	id.	id.	De St-Martin
1867-68	Goulier	id.	id.	id.
1868-69	Michel E.	Cailly	id.	id.
1869-70	Grellois	id.	id.	id.
1870-71	Jacquot A.	Lejeune J.	id.	id.
1871 72	Virlet	Abel	id.	id.
1872-73	Maguin H.	Lorrain	id.	Fleck
1873-74	Fleck (1)	Taratte	id.	Demoget
1874-75	Orbain	Schuster	id.	Bellevoye
1875-76	Abel Ch.	id.	id.	id.
1876-77	De Saulcy E. (1)	id.	id.	id.
1877-78	Cailly Ch.	Bérard A.	id.	id.
1878-79	Dr Winsback (1)	id.	id.	id.
1879-80	Besançon P.	id.	*Gandelet	id.
1880-81	Fleck (2)	id.	Chartener	id.
1881-82	De Saulcy F.	id.	id.	id.
1882-83	Chartener	id.	Friren A.	id.
1883-84	Fleck (3)	id.	id.	id.
1884-85	Benoit A.	id.	id.	id.
1885-86	Dr Winsback (2)	id.	id.	id.
1886-87	A. de Lazarque	id.	id.	id.
1887-88	Jacquemin R.	*Ferrez E.	id.	id.
1888-89	Bérard A. (1)	id.	id.	*Lametz
1889-90	Huber E.	Box N.	id.	id.
1890-91	*Ferrez Eug.	id.	id.	id.
1891-92	Fleck (4)	id.	id.	id.
1892-93	Bérard (2)	id.	id.	id.
1893-94	Vion H.	id.	id.	id.
1894-95	Huber E. (2)	id.	id	id.
1895-96	Greff	id.	De Tinseau	id.
1896-97	Winsback (3)	id.	id.	id.
1897-98	*Ferrez	*Paulus E.	id.	id.
1898-99	Box N.	id.	id,	id.
99-1900	Simon L.	id.	*Choppé	id.

Digitized by Google

Années	*Présidents :*	*Secrétaires :*	*Secr.-Arch. :*	*Trésoriers :*
—	MM.	MM.	MM.	MM.
1900-01	V. de Tinseau	*Dr Meyer Jules	Codbat	*Prével V.
1901-02	*Lametz	*Choppé	id.	id.
1902-03	*Collin H.-D.	*V. Prével	id.	*Choppé
1903-04	*Paulus Eug.	id.	id.	id.
1904-05	Huber Em.	*Dr Foret	id.	id.
1905-06	C. Massing	Eug. Colon	*Welter	id.
1906 07	*V. Prevel	id.	id.	id.
1907-08	*Ab. Thorelle	id.	id.	id.
1908-09	*Choppé	id.	id.	*Léonard
1909-10	*Prével (2)	id.	id.	id.
1910-11	L. Simon	id.	id.	id.
1911-12	*Abbé Pelt	id.	id.	id.
1912-13	*Ab. Barthélémy	id.	id.	id.
1913-14	*Ab. Collin (2)	*Maujean	id.	id.
1914-19	*Lamy	id.	id.	id.
1919 20	*Thorelle (2)	id.	id.	id.
1920-21	*de la Chaise	id.	id.	id.

Digitized by Google

LISTE DES MEMBRES
DES DIVERSES CLASSES DE L'ACADÉMIE

A la date du 31 Mai 1920

Membres fondateurs et bienfaiteurs de l'Académie.

M. le Maréchal de BELLE-ISLE, fondateur de la Société royale des sciences de Metz.

M. le baron de LADOUCETTE
Mlle BOUCHOTTE } fondateurs des prix de vertu.
M. PÉCHEUR

M. HERPIN, fondateur du prix dit Herpin.

Membres honoraires.

MM.

1919. BABELON (ERNEST), de l'Acad. des Ins. et Belles Lettres, Chevalier de la Légion d'Honneur, officier de l'Instruction publique, 30, rue de Verneuil, Paris (7e).

1919. BARILLOT (Léon), artiste Peintre, hors concours, Chevalier de la Légion d'Honneur, 29, bis, rue Demours, Paris, (17e).

1919. BERTIN (LOUIS-EMILE), de l'Académie des Sciences, G. O. ✠, 8, rue Garancière, Paris, (6e).

1919. BOURGEOIS (Général ROBERT), de l'Académie des Sciences, G. O. ✠, 59, Avenue La Bourdonnais, Paris, (7e).

1919. BRIEUX (EUGÈNE), de l'Académie Française, chevalier de la Légion d'Honneur, 26, rue Victor Macé, Paris, (9e).

Digitized by Google

1919. COLSON (LÉON-CLÉMENT), de l'Académie des Sciences morales et politiques, titulaire de décorations françaises et étrangères, 139, Bd. St-Germain. Paris, (6e).

1919. DURRIEU (Cte JEAN-MARIE-PAUL-SIMON), de l'Académie des Inscr, et Belles Lettres, Chevalier de la Légion d'Honneur, officier de l'Instruction publique, 74, Av. Malakoff, Paris, (16e).

1919. FOCH (Maréchal FERDINAND), de l'Académie des Sciences, G. C. ✠, 52, Avenue de Saxe, Paris, (7e).

1919. FOURNIER (Amiral, FRANÇOIS-ERNEST), de l'Académie des Sciences, G. C. ✠., 65, avenue Bosquet, Paris, 7e).

1919. GIRAULT (CHARLES-LOUIS), de l'Académie des Beaux-Arts, Chevalier de la Légion d'honneur, 36, Avenue Henri-Martin, Paris, (16e).

1919. HANNAUX (EMMANUEL), *membre correspondant de* 1886, Chevalier de la Légion d'Honneur, 11, rue de St-Simon, Paris, (7e).

1919. D'HAUSSONVILLE (Cte OTHENIN-BERNARD-PAUL-GABRIEL DE CLÉRON), de l'Académie française, Chevalier de la Légion d'Honneur, 5, rue de Constantine, Paris, (7e).

1919. LAUDET (FERNAND), de l'Académie des Sciences morales et politiques, Officier ✠. 2, rue Grébauval, Paris, (7e).

1919. MICHEL (CHARLES-LOUIS-ANDRÉ), de l'Académie des Beaux-Arts, command. ✠, 59, rue Claude-Bernard, Paris, (5e).

1919. OMONT (HENRI-AUGUSTE), de l'Académie des Inscr. et Belles Lettres, officier ✠, 17, rue Raynouard, Paris, (16e).

1900. PAQUET D'HAUTEROCHE (RENÉ), au Rucher, à Woippy, (Moselle).

1919. PÉTAIN (Maréchal HENRI-PHILIPPE), de l'Académie des Sciences morales et politiques, Grand Croix ✠, 8, square Latour-Maubourg, Paris.

1908. PIERNÉ (HENRI-CONSTANT-GABRIEL), compositeur de musique, Chevalier ✠, 8, rue de Tournon Paris, (6e).

Digitized by Google

1897. SCHEIL (R. P. J.-V.), de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, Chevalier ✱, 4 bis, rue du Cherche-Midi, Paris.

1919. VEVER (HENRI), joaillier, Chevalier ✱, 14, rue de la Paix, Paris, 2e.

Membres titulaires

MM.

1910. AUBERTIN (JEAN-PIERRE), 57, place St-Louis, Metz.

1900. BARTHÉLEMY (l'Abbé ADOLPHE), curé de Hayes, par Landonvillers (Moselle).

1919. BOMPARD (MAURICE), ancien ambassadeur, Sénateur de la Moselle, château de Novéant (Moselle).

1919. BRAUN (PIERRE), Professeur d'histoire au Lycée de Metz, Officier ✱, 8, rue de la Haye, Metz.

1920. CAMBUZAT (Colonel EDMOND), Comm. ✱, Associé libre de 1919, 9, rue du Grand Cerf, Metz.

1897. CHOPPÉ (LOUIS), directeur à la B. N. C., 2, rue des Clercs, Metz.

1898. COLLIN (l'abbé HENRI-DOMINIQUE), sénateur de la Moselle, chevalier ✱, 14, rue du Haut-Poirier, Metz.

1919. DE CUGNAC (Général Comte), au château d'Aubigny, par Ars-Laquenexy, (Moselle).

1920. DE DARTEIN (Général Félix), Grand officier ✱, Croix de guerre, 35, rue Mazelle, Metz.

1920. DELAUNAY (RENÉ), Directeur du Conservatoire de musique de Metz, officier d'Académie, 23, rue Paixhans, Metz.

1920. DEVILLE (Colonel RAYMOND), maire de Plappeville, Officier ✱, officier d'Académie, ass. libre de 1920, 21, Avenue Maréchal Foch, Metz.

1919. ETIENNE (Charles), officier de l'Instruction publique, principal au Collège de Dieuze, (Moselle).

1901. FORET (ROGER-JOSEPH), avocat, 29, rempart St-Thiébaut, Metz.

1911. FRANÇOIS (CHARLES), Dr. méd., Député de la Moselle, Maire de Delme (Moselle).

Digitized by Google

1911. HACKSPILL (l'abbé Louis), Dr en théologie, député de la Moselle, 7, rue de Tivoli, Queuleu-Metz.

1920. HERTZOG (Dr. AUGUSTE-MARIE-VICTOR), Chevalier Mérite agricole, 15, rue Mozart, Metz.

1920. HUBER (Commandant ERNEST), officier ✱, croix de Guerre, ass. libre en 1919, 25, rue de Pont-à-Mousson, Montigny-lès-Metz.

1910. JUNG (NICOLAS), Professseur au Lycée, officier d'Académie, 12, rue St-Clément, Metz.

1919. DE LA CHAISE (Bon FRANÇOIS), *membre correspondant* en 1911, 8, rue de la Garde, Metz.

1898. LAMY (Alfred), Président du conseil général de la Moselle, chevalier ✱, Vic-sur-Seille, (Moselle).

1906. LÉONARD (NICOLAS), ancien adjoint au Maire de Metz, chevalier ✱, 11-13, rue Tête-d'Or, Metz.

1909. LEROND (Henri, à Destry, par Brulange (Moselle).

1920. LHOPITAL (CHARLES), Directeur de l'Enseignement public, 25, rue Paixhans, Metz.

1900. MARET (HENRI), Dr. en médecine, adjoint au Maire de Metz, 23, quai Félix Maréchal, Metz.

1919. DE MAUD'HUY (Général LOUIS-ERNEST), Député de la Moselle, Grand Croix ✱, 9, Bd. Georges-Clémenceau, Metz.

1909. MAUJEAN (LÉON), officier d'Académie, à Vallières, par Saint-Julien-lès-Metz, (Moselle).

1900. PELT (Mgr. JEAN-BAPTISTE), évêque de Metz, au Palais épiscopal, place Ste Glossinde, Metz.

1899. PIERSON (LOUIS), ancien député, à Ay-sur-Moselle (Moselle).

1899. PRÉVEL (VICTOR), directeur de banque, chevalier ✱, et de l'ordre de Léopold, 20, rue de l'Esplanade, Metz.

1920. SABATIER (RÉGIS), inspecteur général, directeur du Service de santé du Territoire de Lorraine, ass. libre 1920, Commandeur ✱, 2, rue de l'Esplanade, Metz.

1909. SAMAIN (ALEXIS), chevalier ✱, Commandeur du Nicham Iftikar, 26 bis, rue de la Chèvre, Metz.

Digitized by Google

1897. THORELLE (abbé ALPHONSE), engagé volontaire de 1870, au Couvent du Sacré-Cœur, à Montigny-lès-Metz.
1910. WEBER (ALEXIS), banquier, ancien député, à Boulay, (Moselle).
1904. WELTER (TIMOTHÉE), notaire, 16, Avenue du Maréchal Foch, à Metz.
1914. DE WESTPHALEN (RAPHAEL), Dr. en médecine, 37, rue Mazelle, Metz.

Associés-libres résidants

MM.

1896. BOURGEAT (l'abbé GUSTAVE) Chanoine titulaire, 8, Rempart St-Thiébaut, Metz.
1919. DOURT, ancien avocat, 10, Rempart St-Thiébaut, Metz.
1919. LAMETZ (VICTOR), titulaire 1877, 16, rue Ste-Marie, Metz.

Associés-libres non résidants.

MM.

1920. ADERER (ADOLPHE-JEAN-BAPTISTE), Rédacteur au *Temps*, Officier ✱, 9, villa Saïd, Paris, (16e).
1920. COLLIGNON (ALBERT), Professeur honoraire de la Faculté des Lettres de Nancy, 4, rue Jeanne d'Arc, Nancy (M.-et-M.).
1904. DORVEAUX (Dr. PAUL), bibliothécaire de l'Ecole Supérieure de pharmacie de l'Université de Paris, 58, avenue d'Orléans, Paris.
1877. GANDELET (Cte ALBERT), camérier secret de S. S., 5, rue d'Alliance, Nancy, (M.-et-M.).
1920. GEISLER (Capitaine JEAN), 9, rue du Manège, Nancy, (M.-et-M.).
1908. GRENIER (ALBERT), professeur à l'Université de Strasbourg, (Bas-Rhin).
1878. GURY (ALPHONSE), ancien pharmacien, 2, rue de la Planche, Paris.

Digitized by Google

1920. GUYOT (CHARLES), secrét. perpét. de l'Académie de Stanislas, 2 bis, rue de la Craffe, Nancy, (Meurthe-et-Moselle).
1898. INGOLD (Le Chanoine A. M. P.) à la Trappe du Mont des Olives, Lutterbach, (Haut-Rhin).
1904. KIEFFER (l'abbé J.-J.) Dr. ès-sciences, membre de plusieurs Sociétés savantes, professeur au collège de Bitche, (Moselle).
1920. DE LALLEMAND DE MONT (PIERRE), ancien secrétaire général de préfecture, 18, rue Isabey, Nancy, (Meurthe-et-Moselle).
1920. MENGIN (HENRI), Avocat à la Cour, Maire de Nancy, 10, place Carnot, Nancy, (Meurthe-et-Moselle).
1920. MICHON (LUCIEN), professeur à la Faculté de droit, 14, Bd. Charles cinq, Nancy (Meurthe-et-Moselle).
1919. PARISOT (Robert), professeur d'histoire à l'Université de Nancy, 15, rue Sigisbert Adam, Nancy (Meurthe-et-Moselle).
1920. SADOUL (CHARLES), *Correspondant* 1911, Conservateur du Musée historique lorrain, 29, rue des Carmes, Nancy (Meurthe-et-Moselle).
1920. DE WENDEL (CHARLES), *titulaire* 1910, château d'Hayange, (Moselle).
1920. FLEURENT (JOSEPH), *titulaire* de 1909, à Strasbourg.

Agrégés-Artistes

MM.

1920. BOUR (l'abbé JEAN-JUSTIN), aumônier du Bon Pasteur, à Borny (Moselle).
1899. DASSENOY (Paul), électricien, rue des Bons-Enfants, Metz.
1878. DUJARDIN (A...), ancien architecte, à Essey-lès-Nancy, (Meurthe-et-Moselle.).
1913. GUÉRIN (URBAIN), sculpteur, en Chaplerue, Metz.
1906. THIRIA (MICHEL), peintre-verrier, 50, place St-Louis, Metz.

Digitized by Google

Correspondants.

MM.

1919. ADAM (CHARLES), Recteur de l'Université de Nancy, Palais de l'Université, place Carnot, Nancy, (Meurthe-et-Moselle.).

1889. ANCEL, (CHARLES-RENÉ), 11, rue des Bégonias, Nancy, (Meurthe-et-Moselle).

1913. BARBÉ (JEAN-JULIEN), officier d'Académie, 4, rue des Bénédictins, Metz.

1893. BARTHÉLEMY (FRANÇOIS), archéologue, 61, rue de Rome, Paris.

1902. BEAUPRÉ (Cte JULES), de l'Académie de Stanislas, 18, rue de Serre, Nancy (Meurthe-et-Moselle).

1910. BELLEVOYE (FRANÇOIS-LUCIEN), orfèvre, Epernay, (Marne).

1911. BELLIÉNI (CHARLES-HENRI), place Carnot, Nancy, (Meurthe-et-Moselle).

1878. BERTRAND (l'abbé Louis), professeur au Grand Séminaire de Bordeaux, (Gironde).

1901. BONNARDOT (FRANÇOIS), ancien conservateur de la Bibliothèque de Verdun, (Meuse).

1882. BOSMANS (l'abbé J.), secrétaire, archiviste du Cercle archéologique d'Enghien, (Belgique).

1919. DE BOUGLON (B^{on}), de l'Académie des Jeux Floraux, Toulouse, (Haute-Garonne).

1899. BOULAND, D^{r}. en médecine, 95, rue de Prony, Paris.

1878. BOYÉ (BERNARD-ARTHUR-PIERRE). Avocat, à la cour d'appel de Nancy, 53, rue Hermite, Nancy, (Meurthe-et-Moselle).

1883. COLLIGNON (René), ancien médecin, aide-major, au 25^{e} de ligne, 42, rue de la Marine, Cherbourg, (Manche).

1914. COURTY, Astronome à l'Observatoire de Floirac-Bordeaux, (Gironde).

1919. COUTIL (Léon), Archéologue, à St-Pierre de Vauvray (Eure).

1919. DENNERY (Général JUSTIN), 95, avenue du Roule, Neuilly-sur-Seine, (Seine).

Digitized by Google

1919. DEPEYRE (GABRIEL), de l'Académie des Jeux Floraux, Toulouse, (Haute-Garonne).
1911. DES ROBERT (LOUIS-M.-EDMOND, Pre), 13, rue Hermite, à Nancy, (Meurthe-et-Moselle).
1906. DUCROCQ (GEORGES), 99, Bd. Raspail, Paris.
1919. DURÉAULT, (A...), secrétaire perpétuel de l'Académie de Mâcon, (Saône-et-Loire).
1914. DOUBLET, astronome à l'Observatoire de Floirac-Bordeaux, (Gironde).
1919. FELDMANN (Général CHARLES), 15, rue de l'Horlogerie, Versailles, (Seine-et-Oise).
1919. FERRY (DÉSIRÉ), avocat à la Cour d'Appel de Paris, député de Meurthe-et-Moselle.
1903. FLORANGE (JULES), 17, rue de la Banque, Paris.
1920. FRÉCHARD (LOUIS, en religion Frère ADRIEN), pensionnat des Frères, à Hachy, par Habay-la-Neuve, (Belgique).
1908. GAUCHEZ (MAURICE), ex-collaborateur de la *Revue de Belgique*, à Bruxelles, (Belgique).
1899. Mme GAZALA, née JEANNE KIEFFER, en littérature, Guy d'Aveline, adresse inconnue.
1890. GENAY (PAUL), de la Société des Agriculteurs de France, 6, rue des Bénédictins, Lunéville, (Meurthe-et-Moselle).
1919. GÉRARD (EMILE), de la Société Académique de Châlons-sur-Marne, (Marne).
1881. GERMAIN DE MAIDY (LÉON), secrétaire perpétuel de la Société d'archéologie lorraine, 26, rue Héré, Nancy, (Meurthe-et-Moselle).
1913. GOUGEON (FRANCIS), ancien Président de l'Académie de Besançon, (Doubs).
1919. HALLAYS (ANDRÉ), 33, Boulevard Raspail, Paris.
1903. HELMER (PAUL-ALBERT), sénateur du Haut-Rhin, 3, place de la Madeleine, Paris.
1919. HYDE (JAMES), 18, rue Adolphe Yvon, Paris.
1895. JEANTY (EUGÈNE), à Sarreguemines, (Moselle).
1919. KEMP (ALPHONSE), ingénieur des Arts et Manufactures du Luxembourg, (Grand-Duché de Luxembourg).

Digitized by Google

1891. KNOEPFLER, chef de clinique à la Faculté de médecine de Nancy, 13, rue du Faubourg St-Georges, Nancy, (Meurthe-et-Moselle).
1909. LALANCE (JEAN), Commandant d'Artillerie en retraite, 2, rue de l'Atrie, Nancy, (Meurthe-et-Moselle).
1911. DE LARDEMELLE (Général GEORGES), 7, rue du Manège, Nancy, (Meurthe-et-Moselle).
1919. DE LAVALETTE DU COETLOSQUET, lieutenant-Colonel, du service géographique de l'Armée, 140, rue de Grenelle, Paris.
1864. LÉVY (l'abbé JOSEPH), curé à Grussenheim (Haut-Rhin).
1919. LEX (LÉONCE). archiviste de Saône-et-Loire, de l'Académie de Mâcon. (Saône-et-Loire).
1896. MARGOT (CHARLES), ancien préparateur de Physique à l'Université de Genève, (Suisse).
1919. DE MECQUENEM (CHARLES), directeur du service de l'artillerie et du grand Parc, Bourges, (Cher).
1919. DE MONTESSUS, commandant, île du Saulcy, Metz.
1911. MORÉ (HENRI), professeur d'histoire, Paris.
1913. NICOLAS (ÉMILE), Vic-sur-Seille, (Moselle).
1907. DE PANGE (Cte JEAN), 9, square de Messine, Paris.
1920. RISTON (B^{on} JACQUES), à Malzéville près Nancy, (Meurthe-et-Moselle).
1919. SAINTENOY (PAUL), 123, rue de l'Arbre bénit, Bruxelles, (Belgique).
1919. SCHMIT (ÉMILE), pharmacien, de la Société Académique de Châlons-sur-Marne, (Marne).
1911. STOUFF (MARIE-PIERRE-XAVIER-LOUIS), professeur d'Histoire à l'Université de Dijon, à Meylan (Isère).
1878. THIRION (MAURICE), D^{r} ès-lettres, professeur d'Histoire au lycée de Lille, (Nord).
1911. THIRIOT (l'abbé Fr. M. JOSEPH), curé de Servigny-lès-Ste-Barbe, par Noisseville, (Moselle).
1919. VALIN (LUCIEN), maire de Rouen, (Seine-Inférieure).
1894. VAN WERVEKE (NICOLAS), professeur honoraire, 64, avenue de la Fayencerie, Luxembourg, (Grand-duché).

Digitized by Google

1898. VIANSSON-PONTÉ, (l'abbé), curé de Haucourt, (Meurthe-et-Moselle).

1911. WETTERLÉ (l'abbé EMILE), Député du Haut-Rhin, Colmar, (Haut-Rhin).

1903. WEYLAND (l'abbé. FRANÇOIS-ANATOLE), curé de Vernéville, (Moselle).

Digitized by Google

Académies, Sociétés Savantes, etc.

avec lesquelles l'Académie de Metz échange ses Publications

Liste des Sociétés de divers pays avec lesquels l'Académie se trouvait en relation, à la date du 31 Mai 1920.

EUROPE

Angleterre, *Cambridge*. Cambridge philosophical Society.
— *Manchester*. Literary and Philosophical Society of Manchester.

Belgique, *Anvers*, Académie d'archéologie de Belgique.
— *Arlon*. Institut archéologique du Luxembourg.
Bruxelles. Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique.
— — Observatoire royal.
— — Société malacologique de Belgique.
— — Société d'archéologie de Belgique à Bruxelles.
— — Société des Bollandistes, 22, Boulevard St-Michel à Bruxelles.
— *Enghien*. Cercle archéologique d'Enghien.
— *Gand*. Société d'histoire et d'archéologie de Gand
— *Liège*. Institut archéologique liégeois.
— — Société de géologie de Belgique.
— — Société libre d'émulation de Liège.
— — Société royale des sciences de Liége.
— — Université de Liége.
— *Maredsous* (abbaye). *Revue bénédictine*.
— *Mons*. Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut.

Digitized by Google

FRANCE

Ain, *Bourg*. Société d'émulation de l'Ain.
— — Société Gorini.
Aisne, *Château-Thierry*. Société historique et archéologique de Château-Thierry.
— *Laon*. Société académique de Laon.
— *Saint-Quentin*. Société académique de St-Quentin.
Alpes-Maritimes, *Nice*. Société des lettres, sciences et arts du département des Alpes-Maritimes.
Aube, *Troyes*. Société académique d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube.
Aveyron, *Rodez*. Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron.
Belfort (Territoire de). Société belfortaine d'émulation à Belfort.
Bouches-du-Rhône, *Aix*. Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres d'Aix.
— Faculté des lettres et de droit. (Bibl. de l'Université.)
— *Marseille*. Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Marseille.
Calvados, *Caen*. Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen.
— — Société des antiquaires de Normandie.
— — Société Linnéenne de Normandie.
Charente-Inférieure, *Rochefort*. Société de géographie de Rochefort.
Côte-d'Or, *Dijon*. Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon.
Doubs, *Besançon*. Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon.
Eure, *Evreux*. Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure.
Finistère, *Brest*. Société académique de Brest.
Gard, *Nîmes*. Académie de Nîmes.

Digitized by Google

Garonne (Haute-), *Toulouse*. Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse.

— — Académie des jeux floraux.

— — Société archéologique du midi de la France.

— — Société d'agriculture de la Haute-Garonne, 20, rue Saint-Antoine-du-T.

Gironde, *Bordeaux*. Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux.

— — Société Linnéenne de Bordeaux.

Hérault, *Montpellier*. Société languedocienne de géographie.

Indre-et-Loire, *Tours*. Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département d'Indre-et-Loire.

Isère, *Grenoble*. Académie Delphinale.

Jura, *Lons-le-Saulnier*. Société d'émulation du Jura.

Landes, *Dax*. Société de Borda.

Loire, *Saint-Etienne*. Société d'agriculture, industrie, sciences, arts et belles-lettres du départ. de la Loire.

Loire (Haute-), *Le Puy*. Société d'agriculture, sciences, arts et commerce du Puy.

Loire-Inférieure, *Nantes*. Société académique de Nantes et de la Loire-Inférieure.

— — Société des sciences naturelles de l'Ouest.

Loiret, *Orléans*. Société archéologique et historique de l'Orléanais.

— — Société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts d'Orléans.

Lozère, *Mende*. Société d'agriculture, industrie, sciences et arts du département de la Lozère.

Maine-et-Loire, *Angers*. Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers.

— — Société industrielle d'Angers et de Maine-et-Loire.

Manche, *Cherbourg*. Société des sciences naturelles de Cherbourg.

— — Société nationale académique de Cherbourg.

Digitized by Google

Marne, *Chalons-s-Marne*. Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne.
— *Reims*. Académie de Reims.
— *Vitry-le-Francois*. Société des sciences et arts de Vitry-le-François.
Meurthe-et-Moselle, *Nancy*. Académie de Stanislas.
— — Société d'archéologie lorraine.
— — Société centrale d'agriculture de Nancy.
— — Bibliothèque des archives départementales de la ville de Nancy.
Meuse, *Bar-le-Duc*. Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc.
— *Montmédy*. Société des naturalistes et archéologues du nord de la Meuse.
— *Verdun*. Société philomatique de Verdun.
Morbihan, *Vannes*. Société polymatique du Morbihan.
Moselle, *Metz*. Société d'Histoire Naturelle de la Moselle.
— — Société d'Histoire et d'Archéologie.
— — Bibliothèque municipale.
— — Musées municipaux.
Nord, *Cambrai*. Société d'émulation de Cambrai.
— *Douai*. Société d'agriculture, de sciences et d'arts, à Douai.
— *Dunkerque*. Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts.
— *Lille*. Société des sciences, de l'agriculture et des arts.
Oise, *Beauvais*. Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise.
Pas-de-Calais, *Arras*. Académie des sciences, lettres et arts d'Arras.
Puy-de-Dôme, *Clermont-Ferrand*. Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand.
— — Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne.
— — *Revue d'Auvergne*.
— — Annales de la station limnologique de Besse. 9, rue du Port.

Digitized by Google

Suède. *Stockolm.* Université.
— — Kungl. Vitterhets Historie och Antiquitets Akademie.
— *Upsala.* Société des lettres d'Upsala.
Suisse, *Zurich.* Antiquarische Gesellschaft in Zurich, (Stadtbibliothek).
— — Landesmuseum.

AFRIQUE

Algérie, *Alger.* Société historique algérienne.

AMÉRIQUE

Canada, *Ottawa.* Institut Canadien-Français.

ÉTATS-UNIS

Californie, *San-Francisco.* Academy of Sciences.
Columbia, *Washington.* U. S. Department of Agriculture
— — Interior Departement.
— — Smithsonian Institution.
— — National Academy of Sciences.
Connecticut, *New-Haven.* Academy of Arts and Sciences of Connecticut.
Iowa, *Davenport.* Davenport Academy of natural Sciences.
Kansas, *Topeka.* Academy of Kansas.
Massachusetts, *Boston.* American Academy of Arts and Sciences.
— *Cambridge.* Museum of comparative Zoology at Harvard College.
— *Michigan-Lansing.* Michigan Academy of Sciences.
Missouri, *Saint-Louis.* Academy of Sciences of Saint-Louis.
— — Botanical Garden.

Digitized by Google

New-York, *New-York*. University of the State of New-York.
Pensylvanie, *Philadelphie*. Academy of natural Sciences.
Wisconsin, *Madison*. Wisconsin Academy of sciences, arts and letters.

Mexique, *Mexico*. Observatorio Meteorologico-Magnetico Central de Mexico.
Uruguay, *Montevideo*. Museo nacional de Montevideo.

ASIE

Chine, *Zi-Ka-Wei*, Observatoire magnétique et météorologique de Zi-Ka-Wei, près Chang-Haï.

Digitized by Google

1927

Digitized by Google

Digitized by Google

PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE DE METZ

PREMIÈRE SÉRIE. — Société des Lettres, Sciences et Arts de Metz

ANNÉES.			ANNÉES.		
Ire et IIe,	1819 1821.	1 fasc.	*VIe,	1824 1825.	1 vol.
*IIIe,	1821 1822,	1	*VIIe,	1825 1826.	1
*IVe,	1822-1823.	1 vol.	*VIIIe,	1826-1827,	1
Ve,	1823-1824.	1 fasc.	IXe,	1827-1828.	1

Mémoires de l'Académie royale de Metz

Xe,	1828 1829,	1 vol.	*XXe,	1838 1839	1 vol
XIe.	1829 1830.	1	*XXIe,	1839-1840	1
*XIIe.	1830-1831,	1	XXIIe,	1840-1841.	1
XIIIe,	1831-1832.	1	*XXIIIe,	1841-1842	1
XIVe,	1832-1833,	1	XXIVe,	1842-1843	2
XVe,	1833-1834.	1	*XXVe,	1843-1844.	1
*XVIe.	1834-1835,	1	*XXVIe,	1844-1845.	1
XVIIe,	1835-1836,	1	*XXVIIe,	1845-1846	1
XVIIIe,	1836-1837.	1	*XXVIIIe,	1846-1847.	1
XIXe,	1837-1838.	1			

Mémoires de l'Académie nationale de Metz

*XXIXe,	1847-1848.	1 vol.	*XXXIIe,	1850-1851.	1 vol.
*XXXe,	1848-1849,	1	XXXIIIe,	1851-1852,	2
XXXIe,	1849-1850	1			

DEUXIÈME SÉRIE. — Mémoires de l'Académie impériale de Metz

*XXXIVe,	1852-1853.	2 vol.	XLIVe,	1862-1863	2 vol.
*XXXVe,	1853-1854	1	XLVe,	1863-1864.	1
XXXVIe,	1854-1855	1	XLVIe,	1864-1865.	1
XXXVIIe,	1855-1856	1	XLVIIe,	1865-1866	1
XXXVIIIe,	1856-1857.	1	XLVIIIe,	1866-1867	1
XXXIXe,	1857-1858	1	XLIXe,	1867-1868.	2
XLe,	1858-1859.	1	Le,	1868-1869	1
XLIe,	1859-1860	1	LIe,	1869-1870.	1
XLIIe,	1860-1861	1	LIIe,	1870-1871.	1
XLIIIe,	1861-1862.	1	Tables	1819-1871.	1

TROISIÈME SÉRIE. — Mémoires de l'Académie de Metz

LIIIe,	1871-72	LXVIIIe,	1886-87	LXXXIIIe	1901-02
LIVe,	1872-73	LXIXe	1887-88	LXXXIVe,	1902-03
LVe,	1873-74	LXXe	1888-89	Table	1819 1903
LVIe,	1874-75	LXXIe,	1889-90	LXXXVe,	1903-04
LVIIe,	1875-76	LXXIIe,	1890-91	LXXXVIe,	1904-05
LVIIIe,	1876-77	LXXIIIe,	1891-92	LXXXVIIe,	1005-06
LIXe,	1877-78	LXXIVe,	1892-93	LXXXVIIIe,	1906-07
LXe,	1878-79	LXXVe,	1893-94	LXXXIXe,	1907-08
LXIe,	1879-80	LXXVIe,	1894-95	XCe,	1908-09
LXIIe,	1880-81	LXXXIIe,	1895-96	XCIe,	1909-10
LXIIIe,	1881-82	LXXVIIIe,	1896-97	XCIIe,	1910-11
LXIVe.	1882-83	LXXIXe,	1897-98	XCIIIe,	1911-12
LXVe,	1883-84	LXXXe,	1898-99	XCIVe,	1912-13
LXVIe,	1884-85	LXXXIe,	99-1900	XCVe,	1919-20
LXVIIe,	1885-86	LXXXIIe,	1900-01		

NOTA. — Les années marquées d'un astérisque sont *épuisées*

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Princeton University Library
32101 073762294